
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01878925 5

CONFÉRENCES CONVENTUELLES

INTRODUCTION
AU
DOGME CATHOLIQUE

LES TÉMOIGNAGES

TOME QUATRIÈME

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous avons lu, par ordre du très révérend Père provincial, les Conférences prêchées par le T.-R. P. Monsabré, de l'ordre des Frères Prêcheurs. Elles répondent parfaitement à ce titre : Introduction au dogme catholique. Elles seront utiles non seulement aux esprits sincères qui cherchent la vérité, mais encore aux fidèles qu'il importe de confirmer dans leur croyance et de prémunir contre les erreurs antichrétiennes. C'est là notre sentiment.

Fr. Aug. MARTIN,
Des Frères Prêcheurs, maître en théologie.

Fr. Paul MONJARDET,
Des Frères Prêcheurs, prédicateur général.

IMPRIMATUR :
Fr. Bern. CHOCARNE,
Prieur provincial.

CONFÉRENCES CONVENTUELLES

INTRODUCTION
AU
DOGME CATHOLIQUE

LES TÉMOIGNAGES

PAR

LE T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ

DES FRÈRES PRÊCHEURS

TOME QUATRIÈME

SIXIÈME ÉDITION

A. F. Simard
6.1.92

PARIS
BUREAUX DE L'ANNÉE DOMINICAINE
94, RUE DU BAC, 94
1891

DE LA

PRÉPARATION RATIONNELLE

DE

L'ACTE DE FOI

PAR L'EXAMEN DES TÉMOIGNAGES

—

1864

TRENTE-ET-UNIÈME CONFÉRENCE

DU TÉMOIGNAGE EN GÉNÉRAL

Messieurs,

Les prophéties et les miracles sont des faits illustres qui étonnent l'esprit humain, et fixent son attention sur les vérités qu'il plaît à Dieu de nous révéler. Sans faire injure à la raison, sans outrager la loi de dépendance qui soumet toute intelligence inie à l'intelligence infinie, nous ne pouvons nous oustraire à l'autorité des manifestations qui nous nvitent, ni repousser la vérité qu'elles nous intinent. Dieu a parlé; courbons nos fronts superbes ous le joug de sa parole : telle est la conclusion énérale qui ressort évidemment des considérations ue nous avons faites, à l'endroit des prophéties et es miracles.

Cependant il manque à ces considérations un der-

nier éclaircissement et un dernier appui. Les preuves particulières dont nous nous sommes servis pour établir l'authenticité des actes merveilleux qui préviennent l'avenir et surpassent la nature, ces preuves, sans lesquelles tous nos raisonnements fussent tombés dans le vide, peuvent satisfaire les plus pressantes exigences de l'esprit humain; mais elles n'ont point encore acquis cet éclat et cette vigueur suprêmes, d'où dépend la parfaite réussite de nos démonstrations. Préparée et assouplie, la raison ne sera entièrement subjuguée par les motifs de crédibilité que lorsque les faits dont nous avons tiré nos conclusions, en faveur de la révélation, seront comme baignés dans la lumière des témoignages et fermement assis sur leur autorité. Nous allons donc transformer les questions particulières et restreintes qu'il était nécessaire de traiter, à propos des miracles et des prophéties, pour prouver leur existence, en une question générale, plus vaste, plus imposante, plus décisive : la question des témoignages. Alors, je l'espère, toutes les portes par où l'esprit humain s'efforce d'échapper à la poursuite du merveilleux seront closes : et, emprisonnés par une force logique à laquelle il est toujours honorable de céder, nous posséderons en paix ce principe, par lequel s'exprime le premier office de la raison en rapport

avec la foi : « La raison s'approche de la foi, la raison se dispose à la foi, par l'examen des preuves qui en établissent la vérité. »

Avant d'entrer dans la voie traditionnelle qui doit nous rapprocher des faits merveilleux et nous mettre en leur présence, il est important, Messieurs, d'étudier la nature, les lois et la force du témoignage, afin de voir clairement et de tenir solidement les principes généraux que nous serons obligés d'appliquer à chaque instant.

I

Les idées, les sentiments, les passions s'expriment, mais ne sont pas, à proprement parler, l'objet du témoignage. Témoigner, c'est affirmer un fait et, par cette affirmation, en transmettre la connaissance. D'où il suit que le témoignage est, dans l'ordre des faits, ce qu'est le raisonnement dans l'ordre des idées. Tous deux étendent notre vision vers les choses distantes : le raisonnement, vers les conclusions les plus éloignées d'un principe; le témoignage, vers les faits les plus éloignés du point de l'espace et du temps où s'écoule notre vie. La sphère de notre vision intellectuelle et la sphère de nos perceptions

immédiates sont si étroites, que tous les germes sacrés confiés à notre âme y seraient misérablement étouffés, s'il ne nous était pas permis de sortir de l'une, par des opérations mystérieuses qui unissent les propositions, et déduisent la vérité des principes où elle est contenue; de l'autre, par les affirmations de nos semblables, qui nous conduisent promptement et sûrement jusqu'aux confins du monde et des siècles. Mais, de l'une et de l'autre, il faut sortir en même temps : ces deux mouvements sont conjoints dans notre nature; l'un sans l'autre serait inutile. Le raisonnement est la machine souveraine où s'élaborent les rudiments des sciences, des arts, de l'industrie, des législations domestiques et sociales ; mais sciences, arts, industrie, législations domestiques et sociales n'auraient pas même de nom, si le témoignage ne venait en aide au raisonnement; si, par le témoignage, toute vie individuelle ne se fondait, en quelque sorte, dans la vie universelle de l'humanité; si, constamment amenée des rivages lointains du passé, l'expérience des générations disparues ne servait de point de départ aux générations présentes. Les plus puissants esprits épuiseraient leur fécondité en avortements illustres, et Dieu, condamné au spectacle de notre vie, n'y verrait de toutes parts que des ébauches grossières, indignes des fa-

cultés éminemment progressives dont il nous a doués. Que dis-je? sans l'autorité du témoignage, l'humanité ne serait pas. L'homme, mêlé sans honneur aux espèces animales dont son corps le rapproche, se condamnerait lui-même aux opprobres et aux impuissances de l'isolement; ou plutôt, sous l'empire d'instincts plus raffinés, il rechercherait son semblable, mais uniquement afin d'en jouir à l'heure présente, sans avoir conscience de la vie sociale, et sans en profiter autrement que pour la satisfaction des plus vulgaires besoins de la nature.

Pourquoi cela, Messieurs? Parce que l'humanité ne se conçoit et n'existe qu'autant qu'elle a conscience de son identité. Unissant, par le souvenir des âges écoulés, les deux extrémités de sa vie, elle les voit se rattacher l'une à l'autre par d'imperceptibles transitions, et, bien que mille fois changée dans le mouvement successif des générations, elle se retrouve la même, et possède, autant qu'il est en elle, tout son être, en faisant la somme de ses traditions. Ce phénomène universel n'est que le retentissement, ou, si vous l'aimez mieux, l'extension du phénomène particulier dont chaque individu reçoit à tout moment le bénéfice. Interrogez votre existence, et vous verrez qu'elle se compose de phases mobiles, que la mémoire saisit, rapproche et unifie. Les joies

naïves de votre enfance se fondent avec les orages dont fut éprouvée votre adolescence ; et les derniers coups du tonnerre qui épouvantait votre vertu retentissent encore à vos oreilles, pendant que vous vous reposez dans la paix de l'âge mûr. Vous êtes bien l'être charmant qui souriait et priait sur les genoux de sa mère, le jeune homme dont la fougue passionnée n'était arrêtée que par la pensée du devoir, l'infortuné qui gémissait de ses faiblesses et répandait comme un baume, sur les blessures de son cœur, les pleurs de son repentir, aujourd'hui, l'homme grave et tranquille qui porte sans plier le faix de mille sollicitudes, et offre au baiser de ses enfants son front couronné de la double majesté du père et du maître. Oui, vous êtes bien tout cela ; mais pourquoi et comment le savez-vous? N'est-ce pas que votre vie, au lieu de se diviser en fractions intermittentes, subit le mouvement traditionnel de votre mémoire, et que des affirmations constantes témoignent en faveur de votre identité?

Il en est ainsi, Messieurs, et, pour le mieux comprendre, vous n'avez qu'à examiner ceux dont la mémoire amoindrie ne sait plus unir qu'avec peine le présent au passé. Les visages amis qu'ils saluaient naguère leur semblent de nouvelles apparitions ; l'inconnu surgit de toutes parts et les force à se re-

plier sur eux-mêmes; plongée dans un long et triste isolement, leur pensée ne marche que par secousses et heurts terribles, quand elle ne s'égare pas en des rêves sans suite. Que serait-ce donc, si vous supprimiez tout à fait la tradition du souvenir? La pensée elle-même deviendrait impossible, parce que vous ne sauriez pas unir son commencement à sa fin, et, à supposer que votre âme vît clair encore, sa morne et sombre vision ne pourrait être que celle du plus affreux idiotisme. Vous existeriez, sans rien connaître de votre existence, que l'instant fugitif saisi à la hâte par la conscience. Les opérations désarticulées de cette faculté vous réduiraient, si je puis parler ainsi, à la plus simple expression de l'être.

Or, Messieurs, un désastre analogue se produirait dans l'humanité, si vous supprimiez la transmission des faits distants par le témoignage. Je ne dis pas assez : cette transmission supprimée, l'humanité ne serait plus, parce qu'elle aurait perdu la conscience de son identité. Mais que Dieu soit béni! En créant l'homme à son image, et en prenant près de son cœur le corps de celle qu'il lui donnait pour compagne, il les fit deux dans une seule chair, et leur ouvrit son sein comme dernier rendez-vous. De cette origine sublime, de cette union sacrée. de cette com-

munauté de destinée, procéda l'irrésistible instinct qui porte l'homme à rechercher son semblable, à appuyer son existence sur d'autres existences, à fondre sa vie en d'autres vies. Nous ne sommes pas seulement une espèce permanente : nous sommes une société éternelle, appelée à croître jusqu'aux jours sans fin de la plénitude. « Beaucoup que nous sommes, nous sommes un seul corps, dit l'Apôtre : *Multi unum corpus sumus.* » Ainsi, nous nous devons les uns aux autres la transmission de tout ce qui nous ennoblit et nous perfectionne. La génération qui s'en va est destinée à instruire la génération qui va suivre; et celle-ci ne doit pas laisser disparaître son aînée, sans lui demander compte de sa vie, ni recueillir le fruit de son expérience. « Interroge la race des anciens, et fouille avec soin la mémoire de tes pères, disait le vieux Job : *Interroga generationem pristinam, et diligenter investiga patrum memoriam*[1]. » Et Moïse : « Demande à tes aïeux, et ils te parleront : *Interroga majores tuos, et dicent tibi*[2]. » Oui, Messieurs, ils parleront, Dieu le veut. Pour unir ensemble les espaces et les temps, et assurer l'unité perpétuelle du genre humain, il a donné, à chacun de nous, le pouvoir de manifester, d'affirmer et de

1. Job., cap. VIII, 8.
2. Deutéron., cap. XXXII, 7.

transmettre ce qu'il sait. Quelle richesse de signes! Quel luxe d'expressions!

La pensée, fille de l'âme, en quittant les cryptes mystérieuses qui l'ont vue naître, se revêt d'une tunique transparente, qui laisse voir ses formes et ses contours. C'est un flot sorti de la poitrine, et comme moulé par la gorge, la langue, le palais, les dents et les lèvres; c'est un son qui frappe l'air, et va retentir jusqu'aux portes d'une autre âme; c'est un mo qui s'unit à un autre mot; c'est une troupe vivante de chastes sœurs, qui se meuvent en ordre dans l'étroit espace d'une période : c'est la parole; — la parole, premier instrument traditionnel, trop fragile pour n'être pas brisé, et ne pas perdre, en passant de bouche en bouche, ses formes primitives. Aussi, Messieurs, l'homme, pour perpétuer les connaissances qu'il transmet, est-il loin de se contenter de la parole. Doué du pouvoir de saisir les analogies et de représenter les figures de ce monde, il entasse, meurtrit, polit la pierre et le marbre, il pétrit l'argile, il coule le bronze, il cisèle l'or et l'argent, il couvre de peintures une toile sans prix, et, de ces matières inertes et silencieuses, il fait un langage éternel : c'est le monument. Plus stable que la parole, le monument représente moins bien qu'elle, cependant, l'affirmation typique de l'âme; mais soyez

tranquilles : l'instinct social n'a pas dit son dernier mot. Devant des feuilles légères empruntées aux arbres du désert ou aux dépouilles des animaux domestiques, un homme laborieux et patient viendra s'asseoir de temps à autre, et, armé d'un bois inoffensif, il tracera des milliers de jambages, d'angles, de courbes, mêlés de points. Ces signes misérables et sans art seront plus éloquents que tous les monuments élevés à la mémoire des grandes choses, car ils ne laisseront dans l'ombre rien de ce que l'âme a voulu dire : c'est la parole fixée, c'est l'écriture; — l'écriture, ferme expression des souvenirs de l'antiquité, l'écriture aujourd'hui saisie par les puissantes machines qu'anime notre génie, et tant de fois multipliée qu'elle peut rendre immortels tous les souvenirs dignes d'entrer dans la vie du genre humain.

Tels sont, Messieurs, les instruments traditionnels au moyen desquels l'humanité témoigne. Les récits qui passent, comme par des vagues sonores, d'une génération à une autre génération, et viennent éveiller notre attention : c'est le témoignage. Les pyramides que l'Arabe indolent frappe de sa lance et aux sommets desquelles plane l'esprit des Pharaons, les colonnes que le savant trouve enfouies dans les sables du désert, les obélisques qu'il re-

dresse, les temples à demi ruinés, les statues enterrées comme des cadavres, les tableaux déchirés par les ongles du temps, toutes les représentations symboliques, toutes les analogies fixées, toutes les similitudes reproduites par l'art : c'est le témoignage. Les médailles que l'antiquaire déchiffre avec peine, les parchemins entassés dans nos archives, tous les livres alignés dans nos bibliothèques : c'est le témoignage. Grâce à ces signes multiples, l'humanité relie ensemble toutes les phases de sa vie; elle a conscience d'elle-même, elle se reconnaît, elle se possède, elle est une, elle progresse, elle marche, instruite par son expérience et avide de sa perfection, jusqu'aux siècles des siècles.

Vous voyez, Messieurs, quelle est la nature du témoignage, et combien il est nécessaire au genre humain. Mais sur quels fondements repose son autorité? En vertu de quelle loi agit-il ? C'est ce qu'il faut examiner.

II

Il est une loi universelle et radicale, qu'on ne peut méconnaître sans renverser l'ordre de nos rapports avec le monde physique. Cette loi peut s'expri-

mer ainsi : La nature humaine étant toujours et partout la même, les faits sensibles sont régulièrement, au dehors, tels que les représente à notre âme la perception des sens. Dieu n'a pu donner à l'esprit qui nous anime un instrument qui le trompe, ni lui ouvrir, sur le monde, des portes par où l'erreur peut entrer aussi bien que la vérité. Eussions-nous des doutes sur les existences et les modalités comprises dans la sphère de nos perceptions extérieures, ils seraient promptement dissipés, par ce victorieux instinct qui informe notre vie pratique, et nous oblige, en tout temps et en tout lieu, à compter sur la vérité des faits sensibles. Le plus vigoureux pyrrhonisme ne résiste pas à cette loi de nature. Les philosophes, qui ne voient au dehors que des fantômes, sont forcés de se conduire à leur égard comme s'ils étaient des réalités; constamment pris en défaut dans leurs actes, ils ne peuvent échapper à l'opprobre d'une contradiction burlesque.

Nous pouvons avoir, des faits extérieurs et sensibles, une connaissance certaine. Telle est, Messieurs, une des lois fondamentales sur lesquelles repose l'autorité du témoignage. Deux nouvelles lois interviennent, quand il s'agit de faire passer à d'autres cette première connaissance : elles ont été justement appelées, par le philosophe écossais Thomas Reid,

la *loi de sincérité* et la *loi de crédulité.* La loi de sincérité et la loi de crédulité ressortent de ce principe général, si connu des anciens et si souvent invoqué par eux : *L'homme est fait pour le vrai.* Comme il y a, pour chacun des corps qui peuplent le monde physique, un centre d'attraction d'où résultent l'ordre et l'harmonie de ses mouvements, il y a, pour chacun des esprits qui peuplent le monde immatériel et métaphysique, un centre d'attraction d'où résultent l'ordre et l'harmonie de ses opérations. Le faux, étant une négation, ne peut pas avoir de force attractive. Le vrai seul nous appelle, le vrai seul ordonne les mouvements de notre esprit, le vrai seul est l'objet connaturel de notre intelligence : *Verum est objectum connaturale intellectus.* D'où je conclus, Messieurs, que la tendance naturelle de l'homme doit être de dire le vrai, quand il le sait, et de croire, d'après la connaissance de cette tendance, que tous sont disposés à le dire.

En effet, si vous rentrez en vous-mêmes et si vous étudiez les dispositions de votre conscience, vous sentirez qu'elle se révolte à la pensé du mensonge, et qu'elle ne peut le laisser échapper qu'en se faisant une exécrable violence, surtout si le mensonge peut devenir dans votre bouche un instrument funeste, bien que vous deviez en recueillir le bénéfice. Au

contraire, la vérité vous réjouit le cœur, quand vos lèvres sincères l'ont exprimée telle qu'elle est. « La vérité, dit le philosophe que je viens de citer tout à l'heure, est toujours sur le bord de mes lèvres : elle s'en échappe naturellement, si je ne m'y oppose. Pour qu'elle en sorte, il n'est pas besoin que j'aie un but, des intentions bonnes ou mauvaises : c'est, au contraire, quand je n'ai aucun but, aucune intention, qu'elle sort le plus inévitablement [1]. » L'âge heureux de l'enfance est surtout l'âge de la sincérité. Les passions endormies n'ont pas encore appris à celui qui commence la vie que le mensonge peut leur être utile. La nature parle en lui, selon ses lois. L'enfant dit, sans effort comme sans crainte, ce qui est; voilà pourquoi nous fuyons avec soin le rayon de son regard naïf et limpide, lorsqu'il nous plaît de nous déshonorer par quelque action que nous voulons ensevelir dans le secret.

Pareillement, Messieurs, à moins que nous ne soyons des diplomates, ce dont Dieu nous garde, notre premier mouvement est de croire qu'on nous dit vrai, quand on nous parle. C'est la conclusion spontanée que nous tirons de la connaissance intime de nos propres dispositions. Nous voulons dire vrai :

1. *Recherches sur l'entendement humain*, cap. VI, tom. II, sect. 24.

pourquoi les autres ne le voudraient-ils pas? Notre naturelle tendance n'est pas d'examiner d'abord ce *pourquoi*, mais prêter à ce qu'on nous dit notre attention et notre confiance. Ce n'est que par un mouvement réflexe que nous nous mettons en garde contre l'erreur et le mensonge. L'enfant, que l'expérience n'a pas encore instruit, ne sait pas douter, et, comme il met toute son ingénuité à dire, il met toute son ingénuité à écouter et à croire. Aussi n'y a-t-il que les lâches qui osent mentir aux enfants.

De ces trois lois fondamentales : — la loi de certitude par rapport aux perceptions extérieures, la loi de sincérité et la loi de crédulité, — il est facile de composer une formule qui les résume toutes, et qui sera ainsi conçue : — Toute affirmation sincère d'une connaissance certaine doit être acceptée comme l'expression de la vérité. Cette formule, Messieurs, est au-dessus de toute critique, et peut être considérée comme la loi générale et suprême du témoignage.

Mais, si la loi est au-dessus de toute critique, en est-il de même de son application? Non, Messieurs; car, nous devons l'avouer, la vie de l'homme est remplie de défaillances, qui le font trop souvent pencher du côté de l'erreur et du mensonge. Sujet à des infirmités qui vicient les organes naturels de ses

perceptions, abusé par les rêves de son imagination, emporté par la fougue de ses passions, il peut se tromper misérablement, et donner au faux, dans son esprit, une fixité opiniâtre. C'est toujours le vrai qui l'attire, mais sous une raison générale et lointaine, qu'il n'aperçoit qu'à travers les vaines ressemblances sur lesquelles son esprit prévenu s'est trop hâté de prononcer. De plus, l'homme peut arriver à ce point que, voyant le vrai, il le dissimule et recourt à des inventions qui répugnent à sa conscience : c'est lorsque, pressé intérieurement par une coupable ambition ou de lâches convoitises, il espère les contenter au détriment de ses dupes, et asseoir sur le mensonge les fondements de sa bonne fortune, qu'elle s'appelle honneur, richesse ou plaisir. L'amour du mensonge, pour le mensonge lui-même, ne se suppose pas ; ce n'est pas une faiblesse, c'est une monstruosité dont on ne doit tenir aucun compte, lorsqu'on étudie les habitudes dépravées de la nature humaine.

J'ai donc bien dit, Messieurs, que, si la loi était au-dessus de toute critique, il fallait en critiquer l'application. Etant donné ce principe : — Toute affirmation sincère d'une connaissance certaine doit être acceptée comme l'expression de la vérité; — il s'agit de savoir quand et comment la connais-

sance est certaine, et l'affirmation sincère, dans celui qui témoigne.

Il est facile de répondre à ces questions. Comme la transmission des faits intéresse au plus haut point l'humanité, Dieu a voulu que la critique du témoignage ressortît, non pas des facultés éminentes dont sont doués quelques rares mortels, mais du simple bon sens, qui est chose vulgaire et dont chacun des humains peut revendiquer sa petite part. Usons donc de notre bon sens, il est temps.

Et d'abord, d'où provient la connaissance certaine dont il s'agit? De la perception réelle d'un fait observable. Comme on ne comprend que ce qui est intelligible, on ne voit que ce qui est visible, on ne touche que ce qui est tangible... et le reste. Donc, tout fait dont on témoigne doit être contenu dans la sphère de nos perceptions immédiates. Mais y a-t-il proportion entre le fait et les facultés qui perçoivent? Oui, si celles-ci ne sont viciées par aucune infirmité qui les rende incapables d'une juste perception; tout homme dont les sens sont en bon état est apte à percevoir. A-t-il réellement perçu? Oui, s'il a apporté dans l'observation du fait toute l'attention qu'il mérite. N'a-t-il pas été abusé par de vaines apparences? Non, si son imagination est calme, s'il jouit de son bon sens, et surtout s'il a vu, entendu, tou-

ché, perçu, en compagnie d'un certain nombre de témoins, dont les sensations s'accordent avec les siennes. — Observer attentivement, tranquillement et sainement un fait observable, telles sont, Messieurs, les conditions requises pour en acquérir une connaissance certaine. Vous voyez qu'il n'est pas besoin d'être savant. Un homme du peuple, un enfant, sont capables de ces choses, tant elles sont simples. Les prodiges eux-mêmes, ainsi que je vous le faisais remarquer l'année dernière, sont soumis à ces conditions élémentaires de critique; car, par leurs extrémités, ils tombent sous les sens et rentrent dans la catégorie des faits observables, d'où ils s'échappent par leur milieu, qui est un acte surhumain. Cependant, Messieurs, quelques esprits graves insistent particulièrement sur la nature et la qualité des faits, dans la critique du témoignage, contrairement à ceux qui prétendent qu'on doit passer par-dessus toutes les invraisemblances et impossibilités, et qu'on ne doit s'occuper que de l'autorité morale des témoins. Je ne blâme pas cette délicatesse; mais je proteste, contre l'erreur grossière qui décrète l'impossibilité, à propos de tout fait accompli en dehors des habitudes et des règles de la nature. Je proteste, cela suffit; car j'ai surabondamment prouvé, dans la thèse des miracles, qu'il n'y a d'impossible

que l'absurde. Et quel homme serait assez niais, pardonnez-moi l'expression, pour affirmer l'absurde, dans l'ordre des faits? pour dire, par exemple, qu'il a vu un cercle triangulaire ou un triangle carré? Cela ne se conçoit pas. L'absurde seul pouvant élider l'autorité du témoignage, en accusant l'intelligence du témoin, aucune invraisemblance ne doit nous empêcher d'examiner la sincérité d'une affirmation; sans doute, nous serons plus sévères dans nos investigations, mais nous ne rejetterons pas le témoignage : ce procédé est indigne d'un homme honnête et sérieux.

Examiner, dans le témoignage, la sincérité de l'affirmation, c'est, Messieurs, le second devoir que nous impose la faiblesse de l'homme, et cette juste appréhension d'être dupé, qu'elle fait naître en notre esprit. Puisque l'homme peut tromper, nous devons nous convaincre qu'il ne nous trompe pas, et, pour cela, demander à ses habitudes, à son caractère, à ses mœurs, à son langage, à ses intérêts, aux circonstances dans lesquelles il se trouve placé, des garanties de sa véracité. Or, l'homme ne trompe pas, lorsque, d'habitude, il est franc et sincère; il ne trompe pas, lorsqu'il est simple et grave; il ne trompe pas, lorsqu'il est de mœurs honnêtes et austères; il ne trompe pas, lorsqu'il parle naïvement et

sans art; il ne trompe pas, lorsqu'il est constant et uniforme dans ses affirmations; il ne trompe pas, lorsqu'aucune passion n'est intéressée dans son témoignage; il ne trompe pas, lorsqu'il a tout à craindre d'une imposture facile à découvrir; il ne trompe pas, lorsqu'en attestant il compromet la paix et la sécurité de sa vie; il ne trompe pas, lorsque, à ces qualités essentielles, il joint des qualités transcendantes : à un sens droit, des lumières extraordinaires; à une probité irréprochable, des vertus suréminentes; à une noble constance dans son affirmation, un zèle ardent, une fermeté héroïque, qui bravent toutes les menaces, tous les périls, la mort même, plutôt que de se déshonorer par une rétractation. Il ne trompe pas, lorsque son témoignage s'unit à celui d'un autre homme, de deux, de quatre, de dix, de vingt, de cent, d'une multitude immense; lorsque tous ces témoins, divisés par l'origine, le rang, les lumières, le langage, les mœurs, les passions, l'intérêt, s'accordent à dire la même chose, varient sur des circonstances insignifiantes, mais jamais sur la substance du fait; lorsque, de leur affirmation, ils tirent des conséquences pratiques qui répriment leurs passions, corrigent leurs vices, réforment leurs vies; enfin, lorsque tous consentent à périr, dans une commune hécatombe, afin

de sceller de leur sang la vérité du fait qu'ils affirment. Non, Messieurs, non, dans de pareilles conditions, l'homme ne trompe pas, l'homme ne peut pas tromper. De l'aveu des plus sévères critiques, il n'est pas nécessaire d'aller si loin, pour rencontrer la sincérité devant soi. Tout le monde sait que l'homme ne fait pas facilement violence à ses habitudes, à son caractère, à ses mœurs, à son langage; qu'une imposture constante, si elle est sans fruit, est au-dessus de ses efforts; que cette imposture a peu d'attraits pour lui, si elle lui devient funeste; que la conspiration du mensonge est moralement impossible, dans une foule composée d'éléments disparates; qu'une association de dupeurs ne se forme pas et ne reste pas unie, au préjudice de ses passions, de ses vices et au bénéfice de la vertu. Tout le monde sait cela, Messieurs, et il n'est aucun esprit si méticuleux qui ne trouve que ces garanties suffisent à la sincérité d'une affirmation. L'héroïsme peut donc être considéré comme une garantie de luxe. Mais que sera-ce, si vous supposez que l'affirmation porte sur un fait public; que, pouvant être démentie, elle ne l'est pas; que ceux-là mêmes qui auraient le plus puissant intérêt à protester se taisent; que le silence répond partout aux incessantes provocations d'une parole hardie et opiniâtre? Ce silence ne remplit-il

pas ici les fonctions de l'affirmation, et ne pouvons-nous pas y voir comme un monument solennel, qui consacre à jamais et d'une manière souveraine l'autorité du témoignage?

Je n'en dis pas davantage, Messieurs, bien que j'aie dans l'esprit une foule de détails qui pourraient servir à compléter cette question. Ce que vous venez d'entendre l'a suffisamment éclaircie, et vous devez comprendre combien il est facile, pour le simple bon sens, de constater, dans un témoin, la conformité de ce qu'il dit avec ce qu'il pense. Toute la sincérité est là; car, comme on dit de la vérité que c'est une équation entre la perception de l'intelligence et son objet : *æquatio rei et intellectus*, on peut dire de la sincérité que c'est une équation entre notre langage et notre pensée : *æquatio verbi et intellectus*. La sincérité constatée, il n'y a plus qu'à appliquer la loi générale : — Toute affirmation sincère d'une connaissance certaine est l'expression de la vérité.

Remarquez, Messieurs, que cette loi s'applique au témoignage médiat comme au témoignage immédiat, c'est-à-dire au témoignage qui traverse les espaces et les siècles, comme au témoignage qui demeure dans les limites précises d'un lieu et d'une époque. Les questions d'authenticité et d'intégrité que l'on agite, à propos des traditions et des monu-

ments qui transmettent le souvenir des faits antiques, se réduisent, sous des formes et par des procédés divers, aux deux questions que nous venons d'examiner, à savoir : Y a-t-il connaissance certaine et affirmation sincère? Les contemporains interrogent les témoins oculaires, et donnent à la génération qui les suit une première réponse, qui passe d'âge en âge. Plus les faits sont importants, plus leur incorruptibilité est assurée, car ils sont sous la garde de la conscience universelle. Les suppositions et les altérations substantielles d'un fait éclatant et public, surtout s'il est fixé par des monuments, ne se peuvent concevoir si l'on considère que les races se touchent, et que les générations, s'imbriquant l'une dans l'autre, constituent, par leur perpétuel mélange, une sorte de contemporanéité permanente. En effet, Messieurs, à quelque point de la durée qu'il vous plaise de regarder, vous trouvez pour le moins cinquante ou soixante générations capables de témoigner; cinquante ou soixante générations dont les origines, les caractères, les passions, les intérêts divers, rendent impossible toute unanimité dans la fraude et l'imposture.

C'est donc à tort que les Anglais Craig et Peterson ont décrété l'affaiblissement graduel du témoignage, et affirmé, l'un que les événements de notre ère

cesseraient d'être croyables en 3153, l'autre qu'ils perdraient toute autorité en 1989. Bien qu'il n'indique aucune époque, notre Laplace lui-même s'est trompé, en pensant que la dépréciation successive de l'autorité des faits contemporains pouvait être représentée par des quantités décroissantes. Il est permi d'être original et ingénieux, mais non pas au détriment de l'expérience et du sens commun. Or, Messieurs, l'expérience nous apprend que, malgré le mouvement incessant qui la renouvelle, l'humanité reste la même : semblable à l'Océan, dont les flots mobiles se soulèvent, s'abîment et sont toujours remplacés par d'autres flots, sans changer l'aspect de cette majestueuse immensité qui nous ravit et nous fait rêver l'infini; semblable au corps humain, dont la matière, à chaque instant dissipée, reprend à chaque instant de nouveaux éléments, sans se dépouiller jamais de son identité. Le sens commun nous apprend que l'humanité, restant toujours la même, peut garder fidèlement la mémoire du passé; que son témoignage ne perd rien, en se revêtant de la majesté des âges; que sa parole a le droit d'être crue, comme celle du père de famille qui, arrivé à la maturité de ses ans, se penche vers ses fils recueillis, pour leur raconter les épreuves, les luttes, les triomphes et les gloires de sa jeunesse. Enfin, Mes-

sieurs, l'expérience et le sens commun nous apprennent qu'en tout temps et en tout lieu on peut appliquer cette loi souveraine du témoignage : — Toute affirmation sincère d'une connaissance certaine est l'expression de la vérité.

Quel est l'effet de cette loi? Quel phénomène se produit en notre esprit, lorsque nous en faisons l'application? En deux mots, quelle est la force du témoignage? C'est ce que je vais dire brièvement.

III

Des philosophes plus ingénieux que sensés, considérant, d'un côté, la qualité des témoins, de l'autre, la nature des faits affirmés, ont eu l'idée de soumettre l'autorité du témoignage au calcul des probabilités. A supposer, disent-ils, que la probabilité suprême soit représentée par 100, notre croyance augmentera à mesure que les fractions représentatives des affirmations et des faits se rapprocheront de ce nombre. Si le témoignage, par exemple, est comme 20/100 et la vraisemblance du fait comme 1/100, il est évident que nous serons moins inclinés à donner notre assentiment, que si la fraction représentative du fait, s'élevant elle-même à 20/100, éga-

lait la fraction représentative du témoignage. Pareillement, deux fractions d'un numérateur supérieur et égales entre elles l'emporteront sur ces deux dernières. Deux fractions inégales pourront être réduites à une moyenne, qui fixera notre position vis-à-vis de la probabilité suprême. Et le reste. Les détails de ces opérations sont infinis.

Mais, Messieurs, n'en déplaise aux mathématiciens, ce calcul des probabilités est faux. Quelle que soit l'exacte proportion des quantités entre elles, il leur est interdit de représenter les appréciations délicates et les nuances infinies que l'esprit recueille de l'examen des affirmations et des faits. La valeur et la moralité d'un témoin, les divers aspects de son intelligence, de son caractère et de ses passions, les formes variées de son langage, la complexité des circonstances dans lesquelles il est placé, les mille accidents dont peut dépendre la vraisemblance d'un fait, toutes ces choses ne peuvent être traduites par une quantité abstraite et inflexible. Il faut que l'expérience ait déjà formé notre jugement, avant que nous l'exprimions par des chiffres; alors, à quoi bon ces chiffres qui disent moins que nos impressions, et dont la composition affaiblira infailliblement notre opinion, plutôt que de la fixer? Puisqu'il s'agit d'apprécier des choses de l'ordre moral, c'est

à l'ordre moral qu'il faut demander des formules, et non pas aux mathématiques. Les formules mathématiques, immuables et absolues de leur nature, ne se peuvent prêter à la mutabilité et contingence qui est le propre des affirmations et des faits dont se compose le témoignage.

Il y a plus, Messieurs : le calcul dont je viens de parler est faux, parce qu'il travaille sur un faux supposé, à savoir que l'effet produit dans notre esprit ne sort pas des rivages d'une opinion pure et simple et que toute la force du témoignage se borne à enfanter la probabilité. Je dis que c'est un faux supposé, car il est démontré, par une quotidienne expérience, que la force du témoignage peut produire une conviction et enfanter la certitude, c'est-à-dire cet état fixe de l'esprit qui adhère fermement à une vérité, à l'exclusion de toute espèce de doute. Tant qu'une chose n'est que probable, l'intelligence est inquiète et tourmentée. Les nuages qui passent l'empêchent de voir fixement la vérité qu'elle cherche. Elle ne donne son assentiment qu'avec réserve, parce qu'elle appréhende de se tromper; elle ajoute des *mais* et des *cependant* à toutes ses affirmations. Mais, parvenue à la certitude, elle se repose, et contemple tranquillement les clartés sereines qu'elle voit briller au firmament de la vérité. Semblable au

voyageur arrivé au terme de sa course, elle ne se préoccupe pas du chemin qu'elle a parcouru. Est-ce par des principes empruntés à l'ordre métaphysique ou moral qu'elle a atteint son but? Il n'importe. Elle se repose dans le vrai : c'est tout ce qu'elle cherchait. Son repos n'a pas de *plus* ni de *moins;* il est ou il n'est pas. Bien qu'elle emprunte différents noms à ses différents motifs, et qu'elle s'appelle certitude métaphysique, physique ou morale, la certitude, dans son être même, est une seule et unique certitude.

Or, Messieurs, que l'intelligence se repose dans une vérité acquise par le témoignage, c'est ce qui est incontestable. Je ne suis jamais allé à Rome, à mon grand regret; cependant je crois fermement à l'existence de cette ville illustre, immortelle patrie de nos plus chères traditions. Que de fois j'ai parcouru en esprit ses voies sacrées, contemplant, à droite et à gauche, les monuments des deux antiquités qui la remplissent de leur souvenir : antiquité profane, éternellement vaincue; antiquité sainte, éternellement victorieuse. Ici, c'est le capitole, où montaient jadis les consuls, les dictateurs et les Césars, à la tête des légions encore fatiguées d'une nouvelle conquête; là, c'est le Vatican, d'où le César des siècles éternels envoie, par la bouche de son pontife,

ses commandements et ses bénédictions à l'univers chrétien. Ici, des arcs de triomphe, par où entrèrent Titus et Marc-Aurèle; là, l'escalier béni par où mon Sauveur monta humblement jusqu'au tribunal du proconsul qui devait le condamner à mort. En haut, l'amphithéâtre, effroyable colosse, qui, après s'être abreuvé du sang vulgaire des esclaves et des gladiateurs, s'enivra du noble sang des martyrs; en bas, les catacombes où sont rangées, sous de touchantes inscriptions, les dépouilles vénérées de ceux qui souffrirent et moururent pour Jésus-Christ. Les statues des dieux et les statues des saints, les temples ruinés et les églises debout, les épaves déshonorées de l'ère païenne et les reliques adorables de l'ère chrétienne; et, par-dessus tout, Saint-Pierre et sa coupole immense, lancée vers le ciel par le génie de Michel-Ange, afin de publier le triomphe de la foi. Non, Messieurs, je ne suis jamais allé à Rome; mais je l'ai mille et mille fois vue, dans les lumières du témoignage. Dirai-je après cela : — Il est probable que Rome existe? — Ce serait par trop ridicule.

Cependant, s'il est vrai que le témoignage produit la certitude, comment cela se peut-il faire? Chaque témoin ne représente qu'une probabilité : or, ce n'est pas en faisant la somme des probabilités qu'on peut avoir la certitude au total. La probabilité

et la certitude sont séparées par des abîmes, et, dût la première croître indéfiniment, la seconde décroître indéfiniment, jamais elles ne se toucheraient. Avec des probabilités, si hautes et si nombreuses qu'elles soient, vous ne ferez donc jamais la plus petite et la plus humble certitude, pas plus qu'avec les individus additionnés d'un genre, d'une espèce, d'une variété, vous ne ferez un individu d'un autre genre, espèce ou variété. Ajoutez l'un à l'autre autant d'hommes que vous voudrez, vous ne ferez jamais un ange; autant d'animaux que vous voudrez, vous ne ferez jamais un homme; autant d'Espagnols, d'Allemands, d'Italiens, d'Anglais que vous voudrez, vous ne ferez jamais un Français. Donc, la certitude ne peut être produite par le témoignage.

Messieurs, cette objection est spécieuse; mais, avant d'y répondre directement, permettez-moi de vous faire remarquer qu'elle s'ouvre par une erreur ou du moins par une proposition trop absolue. Chaque témoin, dit-on, ne représente qu'une probabilité : c'est vrai et c'est faux. C'est vrai dans le cours ordinaire des choses, c'est faux dans certaines circonstances. L'École a prévu ces circonstances et reconnu la suprême autorité du témoin qu'elle appelle : exceptionnellement majeur, *omni exceptione major*. En effet, un homme peut être si élevé par son

intelligence, si élevé par son caractère, si élevé par ses vertus, si élevé par sa puissance, que ses affirmations soient de tout point indiscutables. Que diriez-vous, par exemple, à celui qui, rendant témoignage de faits merveilleux qu'il a vus, confirmerait son témoignage par des faits de même nature? Oseriez-vous vous inscrire en faux contre lui? évidemment non. Il se peut donc qu'un seul témoignage représente plus qu'une probabilité. Mais, à supposer, ce qui arrive d'habitude, que le témoignage d'un seul homme ne représente qu'une probabilité, s'ensuit-il qu'on ne puisse arriver à la certitude? Non, Messieurs. L'objection que je viens d'exposer n'est qu'un sophisme, qu'il est facile de démasquer. Ce n'est pas en faisant la somme des probabilités que l'esprit se décide à croire, mais en usant logiquement des lois générales et certaines que j'ai mises en lumière. Il ne dit pas : — Cette chose est certaine, parce qu'elle est tant de fois probable; mais : — Cette chose est certaine, parce que l'examen que j'ai fait me permet de recourir à des principes certains. Sans qu'on puisse préciser le point mathématique où l'examen des probabilités s'arrête, il est pourtant sûr qu'il s'arrête, et que l'esprit construit, comme par instinct, une proposition certaine, deuxième membre d'un syllogisme dont voici la formule :

Toute affirmation sincère d'une connaissance certaine est l'expression de la vérité;

Or, il est impossible qu'un témoin ou qu'un tel nombre de témoins, dans de telles conditions et de telles circonstances, ne connaisse pas certainement et n'affirme pas sincèrement :

Donc, leur affirmation est l'expression de la vérité.

Dira-t-on que les principes de ce syllogisme ne sont pas irréductibles? Je le sais, Messieurs; mais, pour peu qu'on veuille les examiner avec soin, on les ramènera facilement à des principes irréductibles. Ce principe : — *Toute affirmation sincère d'une connaissance certaine est l'expression de la vérité*, — à celui-ci : — *Tout effet est proportionné à sa cause.* — Cet autre principe : — *Un témoin majeur, ou un certain nombre de témoins divisés par les habitudes, le caractère, les mœurs, le langage, les passions, les intérêts, ne peuvent pas s'accorder entre eux pour l'imposture*, — à celui-ci : — *Il n'y a pas d'effet sans cause.* — Quoique la réduction ne se fasse pas par des opérations distinctes, l'instinct intellectuel, ou, si vous l'aimez mieux, le sens commun la suppose. Ainsi se produit la certitude du témoignage, selon les lois naturelles de sa genèse que vous connaissez tous : « *Ex principiis certis eruitur conclusio certa :*

C'est dans les entrailles des principes certains que l'on va chercher les conclusions certaines. »

Puisque telle est la force du témoignage, comment expliquer, Messieurs, que tant de faits éclatants et d'une importance majeure soient l'objet de si vives contradictions? Il est des choses que nous croyons fermement, et que d'autres nient avec une opiniâtreté pleine de fiel et de haine. N'ont-ils pas assez examiné les autorités qui nous ont convaincus? Entendront-ils un jour la grande voix des témoins qui retentit au fond de nos âmes et leur donne le repos et la sécurité? Je voudrais le croire et l'espérer. Mais, hélas! qui ne sait qu'un homme peut être convaincu, et lutter avec emportement contre ses convictions, jusqu'à ce qu'il les ait étouffées? Qui ne sait que voir la vérité et la confesser sont deux choses différentes? Il est dit de l'apôtre saint Thomas qu'après avoir touché les plaies glorifiées de son Maître, il s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu! *Dominus meus et Deus meus* [1]. » A ce propos, l'Église chante : « Thomas a vu le Christ, et il a confessé son Maître : *Vidit Thomas Christum, et confessus est Dominum.* » Il a vu, et il a confessé! Or, Messieurs, il en est beaucoup plus que vous ne pensez qui voient,

1. Joan.. cap. XX, 28.

dans la lumière des témoignages, la vérité des faits d'où ressort la divinité du Christ; mais, soit orgueil, soit lâcheté, ils ne confessent par leur Maître. Si vous étiez de ce nombre, je vous plaindrais, car vous seriez malheureux; je vous plaindrais et je vous dirais : Écoutez-moi; bien que je sois indigne de vous montrer la lumière, j'espère cependant la faire briller à vos yeux. Si déjà vous voyez le Christ, vous le verrez mieux, quand vous aurez entendu la voix de tous les témoignages qui proclament sa divinité; vous verrez mieux, et je pourrai dire de vous ce que l'Église dit de l'apôtre saint Thomas : *Vidit Christum, et confessus est Dominum.* Mais combien je préfère remercier Dieu, qui, en vous donnant la certitude, y a ajouté la grâce précieuse d'une foi assez vive et assez hardie pour ne pas craindre de se manifester par de solennels aveux!

TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

DU TÉMOIGNAGE BIBLIQUE

Messieurs,

C'est par le témoignage, dont nous avons étudié la nature, les lois et la force, que nous sont transmis les faits sacrés sur lesquels s'appuient nos convictions religieuses. L'action de Dieu, exprimée au dehors par des phénomènes sensibles, devait nécessairement entrer dans la trame des événements dont se compose l'histoire de l'humanité, et être saisie, comme eux, par le mouvement traditionnel du souvenir. Les récits en sont passés des pères aux enfants. Chacun pouvait entendre et mettre à profit ce grave avertissement : « Souviens-toi des jours antiques, pense à chacune des générations qui s'écoulent; interroge ton père, et il t'annoncera ce que tu dois savoir; tes aïeux, et ils te parleront : *Memento*

dierum antiquorum, cogita generationes singulas : interroga patrem tuum, et annuntiabit tibi; majores tuos, et dicent tibi[1]. » Chacun pouvait dire : « Les grandes choses que nous avons entendues et que nous connaissons, ce sont nos pères qui les ont racontées. Leurs fils ne les cacheront pas; ils chanteront aux oreilles de leur postérité les louanges du Seigneur, les manifestations de sa force infinie et les miracles qu'il a faits : *Quanta audivimus et cognovimus et patres nostri narraverunt nobis. Non sunt occultata a filiis eorum, in generatione altera narrantes laudes Domini et virtutes ejus et mirabilia ejus quæ fecit*[2]. »

Telles étaient, Messieurs, les dispositions du peuple que nous considérons comme le préparateur de l'ère nouvelle dont nous sommes les enfants; telles aussi les dispositions des hommes simples et naïfs qui recueillaient son héritage. Ils ont parlé, et, afin de prévenir les défaillances de leur parole, il l'ont fixée par des monuments impérissables. N'allez pas les chercher au loin; mais, rentrés dans vos demeures, étendez la main : peut-être tombera-t-elle sur un livre dont les pages adorables ont été lues, méditées et baisées, depuis quarante siècles, par des mil-

1. Deuteron., cap. XXXII, 7.
2. Ps. LXXVII.

liers de générations. C'est le double Testament, c'est-à-dire l'acte authentique des alliances contractées entre le ciel et la terre, la transmission solennelle et héréditaire des faits et gestes de Dieu dans l'humanité. C'est l'Écriture par excellence, c'est-à-dire la ferme et complète expression des plus augustes souvenirs du genre humain. Enfin, c'est le plus beau, le plus saint, le plus vrai des livres, c'est *le Livre*, la Bible!

Quel vaste champ ouvert à nos études, si le temps nous permettait de les prolonger! La Bible, bien que formant un tout magnifique, est l'ouvrage de plusieurs auteurs qui se sont succédé, dans le cours d'une des plus longues périodes historiques dont on ait le souvenir exact. L'authenticité, l'intégrité, la véracité de chacune des parties qui la composent, se justifient par des arguments propres, qu'il serait extrêmement long et peut-être fatigant de développer. Permettez-moi, Messieurs, de les réduire, par une combinaison dont j'espère vous faire apprécier l'importance, et qui réglera la marche de notre démonstration. J'ai besoin, pour cela, d'étudier le témoignage biblique dans son ensemble, et de vous en montrer le point central, le point vers lequel tout converge. C'est l'objet de cette Conférence.

I

On raconte, Messieurs, qu'un jour Jean Racine emmena son ami La Fontaine à l'office des Matines. C'était pendant la semaine sainte; nos pères avaient l'habitude, en ces jours solennels, de s'unir à toutes les prières de l'Église. Racine n'eut pas de peine à se recueillir, car il était pieux; mais le fabuliste, dont l'esprit conversait d'habitude avec ses bons amis de la nature, les animaux et les plantes, cherchait de tous côtés un dérivatif à ses distractions. Racine, voyant son embarras, lui passa une petite Bible qu'il portait sur lui, et le hasard voulut qu'elle s'ouvrît à la prophétie de Baruch. La Fontaine se mit à lire légèrement d'abord, puis avec attention, puis avec enthousiasme, jusqu'à ce que, enivré par les belles choses qu'il avait ignorées jusque-là, il s'écriât tout haut, au grand scandale de l'assistance : « Quel génie que ce Baruch ! » Depuis, il ne manquait pas de dire à tous ceux qu'il rencontrait : « Avez-vous lu Baruch? c'était un grand génie. »

Ne vous étonnez pas, Messieurs, de cette naïve admiration. La Fontaine avait été frappé d'un caractère de la Bible, qui se révèle à tout lecteur intelligent et exempt de prévention, caractère remarqué

et vénéré par les plus illustres esprits dont s'honore l'humanité : ce caractère, c'est le sublime.

Par un privilège singulier, les idées bibliques dépouillées de leur vêtement original, de cette langue profonde et mystérieuse, vive, puissante, imagée, sonore, dans laquelle elles ont été conçues, les idées bibliques traduites mot à mot en des idiomes froids ou du moins étrangers au génie oriental, les idées bibliques appauvries et défigurées par une double, une triple torture, ont encore le pouvoir de produire en nous la sensation du sublime, cette indescriptible émotion qui saisit tout notre être, y suspend la vie, et fait explosion en un cri d'admiration et des larmes sans douleur. Parcourez les Écritures, depuis cette solennelle parole qui ouvre le poëme de la création : « Que la lumière se fasse, et la lumière fut, » jusqu'à ce cri touchant des Machabées, prêts à s'ensevelir sous les ruines de leur patrie déshonorée : « Mourons dans notre simplicité; » depuis cet *In principio*, qui proclame la génération éternelle du Verbe de Dieu, jusqu'aux dernières visions et aux derniers chants de l'Apocalypse : partout le sublime se dresse devant vous. Vous lisez en paix des pages simples et naïves qui bercent doucement votre âme...; tout à coup vous êtes surpris. Un flot mystérieux monte à votre gorge et y coupe la respi-

ration, vos reins frémissent, il fait froid dans vos os : c'est le sublime qui vous a touché. Vous dirai-je, Messieurs, tous les lieux où on le rencontre? Un jour entier ne me suffirait pas. Je l'ai vu, et vous le verrez, dans cette page mémorable qui nous raconte la genèse de tous les êtres; dans l'hymne nuptial qu'Adam chante à sa compagne : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair; » dans cette soudaine révélation de la nudité, qui apprend à nos premiers parents que la misère succède à l'innocence perdue. Je l'ai vu dans les terreurs de Caïn et le désespoir de Lamech. Je l'ai vu dans les reproches que Dieu s'adresse, et dans les appels qu'il fait à sa puissance, pour détruire toute chair corrompue. Je l'ai vu dans les rapports intimes d'Abraham avec Dieu, qu'il traite comme son ami, et dans la foi héroïque de ce saint patriarche, qui espère jusque sur le bûcher où il va immoler son fils; dans les douleurs de Jacob, dans l'histoire touchante de Joseph, et dans les bénédictions prophétiques que le père des douze tribus laisse tomber, en mourant, sur la tête de ses enfants. Je l'ai vu dans les admirables entrevues de Moïse avec Jéhovah, dans le cantique funèbre qui célèbre la mort du Pharaon, dans les scènes grandioses du Sinaï. Je l'ai vu dans les promesses de Balaam. Je l'ai vu dans les gémissements, les imprécations et

les enthousiasmes de Job, dans sa force, sa patience, et les triomphes de sa grande âme. Je l'ai vu dans les encouragements que Dieu adresse à Josué; dans les exploits des Juges et la mort de Samson; dans l'élection de David, dans sa mansuétude, dans les plaintes qu'il adresse à son ami Jonathas, dans les larmes et les cris de son repentir, dans ses prières, ses actions de grâces et ses chants de triomphe. Je l'ai vu dans les graves maximes de Salomon. Je l'ai vu dans les menaces d'Élie et les adieux de son fils Élisée; dans la pieuse humilité de Ruth, l'audace de Judith, le dévouement d'Esther et les conseils du vieux Tobie. Je l'ai vu dans les visions des prophètes et les lamentations de Jérémie. Je l'ai vu dans l'émotion des vieillards qui saluent en pleurant la résurrection du temple de Dieu; dans le courage, les victoires et la mort des Machabées. Je l'ai vu dans tous les livres, dans les pensées, les sentiments, les images, les actions : je l'ai vu partout.

Mais, Messieurs, où le sublime éclate davantage et comme de lui-même, c'est lorsqu'il s'agit de Dieu. Son être, son nom, ses perfections, inspirent aux auteurs sacrés un langage et des accents qui ne sont plus de ce monde, et près desquels se traînent languissamment les plus hautes pensées et les plus

célèbres paroles de ceux que nous daignons appeler des génies. — O cieux! ô terre! ô immensité! Ecoutez bien. Voulez-vous savoir ce qu'est Dieu? il l'a dit lui-même; de sa bouche adorable est tombé cet aveu profond, cette parole sans rivale : « Je suis celui qui suis : *Ego sum qui sum* [1]. » Que les savants remuent d'un pôle à l'autre tout le monde de la métaphysique, qu'ils disent de Dieu : « Dieu est sa cause, Dieu est son être, Dieu est son essence, Dieu est son acte, Dieu est sa perfection; » — c'est beau, c'est grand, c'est sublime, mais c'était écrit : « *Ego sum qui sum :* Je suis celui qui suis. Je suis MOI, moi seul je suis, moi le vivant de l'éternité. Le ciel est mon trône, la terre est mon marchepied. » Être des êtres, tu es donc partout? oui, partout! rien ne peut nous soustraire à la claire vision de son regard, ni au toucher de sa main toute-puissante. « Jéhovah! Jéhovah! tu m'examines, tu me pénètres, tu me connais! Que je reste assis ou que je me lève, tu le sais, et tu as déjà vu ma pensée quand elle est loin de moi. — Que je marche ou que je sois couché, Seigneur, tu m'entoures et m'agites sans cesse. Toutes les routes que je suis, tu les as prévues, et, si ma langue veut te cacher quelque chose, tu le sais déjà, car tu sais

1. Exod., cap. III, 14.

tout, ce qui est ancien et ce qui est nouveau. — Où pourrais-je aller, Seigneur, pour échapper à ton esprit? Où pourrais-je fuir, pour me soustraire à ta vue? Si j'escaladais le ciel, tu es là; si je préparais ma couche au milieu des abîmes, tu es là; si je m'élevais sur les ailes de l'aurore, si je me fixais sur les bords des mers lointaines, là aussi ta main me guiderait, là aussi ta droite me tiendrait. Dirai-je aux ténèbres : Montez la garde autour de moi? Dirai-je à la nuit : O nuit, sois la lumière de mes plaisirs? Ah! les ténèbres ne me voileraient pas : la nuit, pour toi, brille comme le jour; pour toi, les ténèbres sont la lumière. — Jéhovah! tu me possèdes dans toutes les profondeurs de mon être, et, dans le sein de ma mère, déjà tu m'entourais. Je te glorifie, parce que je suis. Mon existence est une merveille, toutes tes œuvres sont des merveilles, mon âme le sent profondément. — Comme tes pensées, ô mon Dieu, pèsent sur moi! leur nombre me surcharge et m'accable; comment pourrais-je les compter? Elles sont plus nombreuses que les sables de la mer. Quoique à peine éveillé d'un sommeil profond, je suis encore tout entier près de toi. »

Dieu est partout. O vous qui ne pouvez le fuir, admirez sa puissance. « Il dit, cela se fait; il ordonne, c'est fait : *Ipse dixit, et facta sunt; ipse mandavit, et*

creata sunt. — C'est lui qui fait vivre et qui tue, c'est lui qui blesse et qui guérit. — Les vents sont ses messagers, les éclairs flamboyants ses esclaves. — L'armée des étoiles attend ses ordres; il les appelle par leur nom, et elles répondent : Voici, nous sommes à notre poste : *Ecce adsumus.* — Il est la voix qui gronde et épouvante le pécheur; il est le secours de l'orphelin, le refuge du pauvre, l'appui du juste... — O Jéhovah ! ô toi mon Dieu! que tu es beau, que tu es magnifique! que ta parure est riche et brillante! Tu t'es enveloppé dans la lumière, ton vêtement de chaque jour; tu as étendu les cieux comme on dresse une tente... Elles t'ont vu, les montagnes, et elles ont frémi! les eaux se sont enfuies, les abîmes ont gémi, les hauteurs ont élevé leurs mains jointes, le soleil et la lune se sont arrêtés à l'entrée de leurs tentes; et, quand ils ont vu briller comme des flèches et voler comme des javelots les rayons de ta gloire, ils se sont retirés avec précipitation. »

Jéhovah, tu es toujours! « Le ciel et la terre passent, s'usent, se déchirent : mais toi, tu restes le même. — Devant toi, nous ne sommes que des vers rampants, des enfants de la terre... Nous sommes nés d'hier, et nous ne savons rien. Notre vie d'ici-bas est une ombre vaine... Les idoles sont des riens; toi

seul es grand et au-dessus de toute louange... Les séraphins entourent ton trône et chantent à jamais : — Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées! »

O toi qui habites une lumière inaccessible, ô toi qui m'appelles, Jéhovah! « Jusques à quand prolongeras-tu mon exil? Comme le cerf altéré soupire après les fontaines d'eaux vives, ainsi mon âme après toi, ô mon Dieu! J'ai soif du Dieu vivant; quand donc m'en irai-je et paraîtrai-je devant ta face? Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je volerai, et je me reposerai en toi : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam*[1]! »

Messieurs, les accents divins que vous venez d'entendre m'émeuvent jusqu'au fond de l'âme, et cependant je ne suis pas satisfait. Un nuage traverse mon admiration, une amertune se mêle à ma joie; car, vous l'avouerai-je? je suis honteux de moi-même; mille souvenirs me poursuivent, m'assiègent et me font comprendre que ce que j'ai dit n'est rien. Pardonnez à mon impuissance, et, pour mieux vous convaincre, cherchez vous-mêmes le sublime dans les Ecritures; il ne saurait échapper ni à la délicatesse de votre bonne foi, ni à la sûreté de votre goût.

1. Les textes qui précèdent sont tirés du Pentateuque, de Job, des Psaumes, d'Isaïe. *Passim.*

Après le sublime, vous rencontrerez dans la Bible un autre caractère : la sainteté.

La Bible est sainte, Messieurs, non pas parce qu'il nous a plu, sous l'impression d'un respect superstitieux, de l'appeler ainsi, mais parce qu'elle nous révèle le type, nous donne les préceptes et nous propose les exemples de la sainteté. Cette honnêteté vulgaire qui se contente des plus minimes vertus, cette justice facile qui se mêle, sans dégoût et sans horreur, à de honteuses faiblesses, cette perfection superbe qui ne veut rien devoir qu'à elle-même, elle ne les connaît pas. L'homme, d'après ses enseignements, doit s'appliquer, par des efforts héroïques, à l'imitation du Dieu unique dont toutes les créatures chantent les perfections infinies. C'est lui-même qui s'approche de l'humanité par ses révélations, lui-même qui la réveille de l'assoupissement des sens et de l'ivresse des passions, lui-même qui pose devant son peuple, afin de lui donner, dans le spectacle de sa sainteté, la norme de sa vie. « Soyez saints, dit-il, parce que moi, votre Seigneur, je suis saint; parce que je vous ai séparés de toutes les nations, afin que vous soyez à moi [1]. »

1. Eritis mihi sancti, quia sanctus sum ego Dominus, et separavi vos a cæteris populis, ut essetis mei. (Lev., cap. xx, 26.)

Soyez saints, c'est le but. Mais quelle distance entre ce but et les trop nombreuses et trop misérables faiblesses, imperfections et inclinations de la nature humaine! Sans doute, Messieurs; aussi l'éthique biblique ne se borne pas à nous montrer l'exemplaire de la sainteté : elle nous ouvre la voie sacrée qui doit nous rapprocher de sa perfection. Cette voie, c'est la loi sainte et immaculée qui illumine l'esprit et convertit les âmes; loi sainte et immaculée qu'il faut écouter avec attention et vénération, méditer le jour et la nuit et embrasser avec ferveur. Adoration et amour de Dieu, zèle pour sa gloire, confiance dans sa protection, abandon à sa providence, attente de ses jugements, charité et miséricorde à l'égard du prochain, respect du droit public et privé, amour de la vérité et horreur du mensonge, recherche de la sagesse, honnêteté et pudeur, prudence dans les périls, patience dans la tribulation, résignation dans l'épreuve, dévouement à la religion et à la patrie : aucun devoir qui ne soit prescrit, aucune vertu qui ne soit commandée ou conseillée.

Les plus illustres législateurs se sont déshonorés, par les concessions qu'ils ont faites aux passions des peuples dont ils réglaient la vie. Ils se sont tus, quand il fallait réprimer violemment la nature et

lui proposer l'héroïsme. La législation biblique n'accorde rien à la dépravation humaine. Ses fortes sentences, ses mâles encouragements, s'enfoncent, comme un éperon vigoureux, dans les flancs de l'homme qu'elle pousse à la sainteté; il marche, il court, il vole, sous l'œil du Dieu clairvoyant qui sonde ses reins, et voit à découvert les plus profonds replis de son cœur. L'imposture d'une vie réglée au dehors et désordonnée au dedans, par des pensées et des désirs mauvais, ne trompera point l'infinie pénétration de son Juge. S'il méprise la loi, son impiété sera écrite sur des tables inexorables, qui transmettront son crime à la postérité, et Dieu, debout aux portes de la mort, laissera tomber sur lui son bras de fer, pour l'étouffer dans l'opprobre et le tourmenter éternellement. A sa fidélité, au contraire, sont promises à jamais les bénédictions des races futures, ainsi que les torrents de délices et les enivrements sans fin de la maison de Dieu.

Telle est, Messieurs, l'éthique biblique. Ce résumé, quoique imparfait, nous explique la noble et pieuse impartialité qui préside à tous les récits de l'Écriture. Aucun des défauts ni des crimes du peuple juif n'est dissimulé; les hommes célèbres eux-mêmes, les puissants de ce monde, n'échappent pas aux fouets vengeurs dont sont armés les écrivains sacrés, cha-

que fois qu'il s'agit de poursuivre et de châtier le vice. Au lieu que les profanes dissimulent avec soin les faiblesses de leurs héros, afin que leurs figures sans ombre éblouissent la postérité, les saints auteurs de la Bible confessent naïvement les imperfections et les fautes de ceux-là mêmes qu'ils proposent à notre admiration. La loi est sainte : tout ce qui n'est pas conforme à la loi doit être flétri.

Malgré cela, les exemples illustres ne nous manqueront pas. L'Ecclésiastique a réuni, comme en une galerie, tous ceux qu'il a trouvés disséminés dans les différents âges de l'histoire judaïque. Louons, dit-il, les hommes glorieux, nos pères selon la génération. Dès le commencement, le Seigneur a fait éclater en eux sa gloire et sa magnificence... Grands en vertu, ornés de prudence, aimant la véritable beauté, ils ont été environnés de louanges. Il est des hommes dont la mémoire n'est pas; ils ont péri comme s'ils n'avaient jamais été; ils sont nés comme s'ils n'étaient pas nés, eux et leurs enfants avec eux. Mais les hommes de miséricorde dont la piété n'a jamais défailli, que les peuples racontent leur sagesse et que l'assemblée publie leur gloire [1]. » C'est Hénoch, qui a plu à Dieu; Noé, le juste et le parfait,

1. Ecclesiast., cap. XLIV et seq.

réconciliateur du genre humain; Abraham, le fidèle, Isaac, son fils, et Jacob, père des tribus; c'est Moïse, le chéri de Dieu et des hommes, saint par sa foi et sa douceur; Aaron, son frère, qui l'égalait en piété; Phinéès, qui demeura debout, dans la chute de son peuple. C'est Josué, fils de Nun, vaillant dans la guerre et sauveur des élus de Dieu. Ce sont les Juges dont le cœur ne s'est point appesanti; Samuel, le prophète aimé du Seigneur. C'est David, choisi parmi les enfants d'Israël : il a loué le Seigneur, il a aimé Celui qui l'a créé, et le Seigneur l'a purifié de ses péchés et a exalté sa puissance à jamais. C'est Élie, le prophète, qui s'éleva comme un feu et dont la parole brilla comme une lumière ardente. Bienheureux ceux qui l'ont vu et qui ont été honorés de son amour! Enlevé par un tourbillon, il a laissé tomber son esprit sur Élisée, — Élisée tant redouté des rois, car nul ne fut plus puissant que lui. C'est Ézéchias, qui marcha dans les voies de David son père; Josias, dont le souvenir est doux comme un parfum, doux comme le miel et comme les chants au milieu d'un festin; Zorababel, qui a été comme un signe à la droite du Seigneur; Néhémias, qui a relevé nos murs abattus. C'est Isaïe, qui vit la fin des temps et consola ceux qui pleuraient en Sion; Jérémie, le plus grand des citoyens et le pieux chantre des douleurs; Ézé-

chiel, qui a vu la vision de gloire ; Daniel, qui resta pur au milieu des impies et vivant au milieu des lions. Et puis les douze prophètes, qui ont fortifié Jacob et l'ont racheté par une foi pleine de courage. Et puis les forts et pieux Machabées, morts pour la loi, le temple, la patrie et la liberté.

Que de noms, Messieurs, nous pourrions ajouter à ces noms célèbres, et qui proclameraient avec eux l'influence féconde du type divin et des préceptes saints de l'ancienne alliance! Évidemment, la Bible est sainte en même temps que sublime. A ces deux caractères de sublimité et de sainteté, j'en ajouterai un troisième, que j'appelle l'harmonie historique.

Sans l'harmonie historique, un livre, quelles que soient d'ailleurs la splendeur de son style, l'élévation de ses idées, la pureté de la doctrine qu'il contient, est un livre nul, au point de vue du témoignage. Il faut donc que nous trouvions dans la Bible ce caractère, si nous voulons ajouter foi aux faits qu'elle rapporte. Eh bien! rendons grâces à Dieu, Messieurs : aucun livre mieux que l'Écriture n'est d'accord avec les données générales de l'histoire, ordonné aux époques, aux mœurs, aux institutions, aux monuments, uni dans ses éléments, lié dans ses parties.

Les plus antiques nations ont ignoré leur propre

genèse, et n'ont conservé de l'origine des choses que ces traditions défigurées. En réunissant leurs souvenirs, on a pu créer des hypothèses historiques plus ou moins vraisemblables; mais il a été impossible d'établir rien de positif et de certain. Rapprochez ces souvenirs de l'Écriture ; tout s'illumine. Le chaos, le travail des éléments, l'âge d'or, le crime, la misère, le déluge, le sauveur du genre humain maudit, les trois fils de Dieu qui se partagent l'empire du monde, l'entreprise audacieuse des Titans et mille autres données traditionnelles, altérées par de longs âges de barbarie, prennent tout à coup l'allure d'événements précis, graves et ordonnés entre eux. Le chaos, c'est cette matière informe que Dieu fit au commencement; le travail des éléments, c'est l'œuvre grandiose de la création, éclose de la parole divine; l'âge d'or, c'est le paradis; le crime, c'est la désobéissance de nos premiers parents; la misère, c'est le dépouillement de l'innocence originelle, et l'écroulement subit de cette souveraine autorité que l'homme exerçait sur lui-même et sur la nature; le déluge, c'est le baptême immense qui noya toute chair corrompue, afin de purifier, par un juste supplice, ceux qui encore étaient capables de repentir; le sauveur du genre humain, c'est Noé; les trois fils de Dieu qui partagent l'empire du monde sont Sem,

Cham et Japhet; l'entreprise audacieuse des Titans, c'est la construction inachevée de la tour de Babel. Telle est, Messieurs, l'origine des choses et de l'humanité.

Après cela, lisez le chapitre dixième de la Genèse : vous y verrez la vieille géographie décrite avec soin, les fils de Noé disperser leur postérité aux quatre vents du ciel, et l'origine des nations et des grands empires, qui doivent plus tard éprouver la patience du peuple de Dieu ou châtier ses crimes, indiquée par le nom de leurs fondateurs. Ce que ces peuples ne sauront pas dire à leur postérité, Moïse nous l'apprend, et, par la précision de son récit, il jette la lumière sur les plus profondes ténèbres de l'histoire. Les mœurs primitives de l'Égypte, de l'Arabie, de la Chaldée, de la Phénicie, de la Médie, de la Perse, ne seront jamais et nulle part mieux connues que par l'Écriture et dans l'Écriture. Nos siècles modernes eux-mêmes viennent à l'appui de cette affirmation. Nos archéologues, que leur infatigable ardeur pousse au désert, à la recherche des monuments enfouis, des squelettes du passé, s'étonnent de voir que chaque pierre qu'ils arrachent aux entrailles avares de la terre leur parle un langage biblique. Aussi Voltaire disait-il : « Le Pentateuque, Josué, les Juges, sont mille fois plus instructifs qu'Homère et Hérodote. »

Harmonie de l'Écriture avec l'histoire générale de la plus haute antiquité : c'est la première, Messieurs. Il en est une autre que les érudits ont constatée, et que des études, trop vite abandonnées pour les nécessités pressantes de l'apostolat, m'ont mis à même de soupçonner : c'est l'harmonie des récits et des époques auxquelles ils appartiennent. Toute langue a ses périodes, comme la société dont elle est l'expression, et c'est le cas d'appliquer ici cette sentence devenue proverbiale : Le style, c'est l'homme. L'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse, ne s'expriment pas de la même manière, et ce qui est vrai pour l'homme pris individuellement est également vrai pour l'homme pris collectivement. Or, Messieurs, les critiques consciencieux qui ont étudié le style biblique — et il s'en trouve même parmi les ennemis de notre croyance — ont tous remarqué ses diverses transformations. Tels livres sont pleins de tournures et de mots surannés, d'archaïsmes qu'on ne retrouve plus dans des livres postérieurs. Il y a dans ceux-ci une richesse, une splendeur, une surabondance de vitalité imaginative qui indique la jeunesse en sa pleine vigueur; dans ceux-là, une sobriété, une mesure, une gravité, une solennité, une force qui n'appartient qu'à l'âge mûr. Il en est qui parlent comme ces vieillards encore robustes,

que l'expérience rend sentencieux et sévères. Enfin, la langue s'abaisse, se mélange, s'injecte de mots étrangers, et porte, dans toute sa structure, l'indélébile caractère des nombreuses et terribles infortunes du peuple juif. De cet examen, Messieurs, il résulte que les livres bibliques peuvent être classés par époques déterminées, et qu'il est facile d'établir la contemporanéité des récits et des événements qu'ils transmettent.

Une troisième harmonie visible à l'œil nu, si je puis me servir de cette expression, c'est celle des livres entre eux. Bien que différents d'origine, d'époque, de style et d'objet, ils se prêtent l'un à l'autre le mutuel appui du témoignage, en se citant, se complétant et se commentant. Les écrits de Moïse, par exemple, se retrouvent dans toutes les parties de l'Écriture; les livres lyriques, prophétiques et sapientaux eux-mêmes semblent s'étudier à faire revivre, dans les souvenirs du peuple, les récits d'où datent sa constitution et comme la préparation de ses destinées.

Une quatrième harmonie, c'est celle des époques, si parfaitement enchaînées qu'elles nous conduisent, par un mouvement rétrograde, jusqu'à l'immobile éternité de Dieu. « Que dirai-je, s'écrie Bossuet, du témoignage admirable que tous les temps du peuple

de Dieu se donnent les uns aux autres? Les temps du second temple supposent ceux du premier, et nous ramènent à Salomon. La paix n'est venue que par les combats, et les conquêtes du peuple de Dieu nous font remonter jusqu'aux Juges, jusqu'à Josué, jusqu'à la sortie d'Égypte. En regardant tout un peuple sortir d'un royaume où il était étranger, on se souvient comment il est entré. Les douze patriarches paraissent aussitôt, et un peuple qui ne s'était jamais regardé que comme une seule famille nous conduit naturellemet à Abraham, qui en est la tige [1]. » Ajoutez qu'Abraham nous montre Sem, son aïeul, et tient, pour ainsi dire, en la personne de cet ancêtre, un pied dans l'arche de Noé. Noé nous fait remonter, à travers la lignée des patriarches primitifs, jusqu'à Adam, père du genre humain; Adam jusqu'à Dieu, qui lui donna le souffle de vie. Ainsi se tiennent tous les temps, dans un ordre admirable qu'aucune autre histoire ne nous révèle.

Une cinquième harmonie, c'est celle des événements naturels et surnaturels. La Bible est pleine de prodiges qui perdraient toute autorité, s'ils n'étaient que des accidents illustres, sans autre raison d'être que le caprice d'une puissance surhumaine. Mais,

1. *Discours sur l'histoire universelle.*

loin que nous puissions les rabaisser ainsi, l'observation attentive de la place qu'ils occupent nous oblige à confesser leur profonde influence sur la vie du peuple de Dieu. Ils sont mêlés à la trame des événements, comme ces fils d'or qui relèvent les couleurs et le prix d'un tissu. Toutes les grandes secousses et transformations qu'on remarque dans l'histoire judaïque appellent et justifient ces manifestations solennelles de la puissance de Dieu. Abraham, si simple, si naïf, si pacifique, ne quitte sa patrie pour courir le monde que parce qu'il est séduit par les promesses de Dieu, qui converse familièrement avec lui. Joseph ne prend part à la puissance du Pharaon que parce qu'il lui a expliqué prophétiquement ses songes. Si les Hébreux sortent d'Égypte, c'est grâce aux calamités subites et effroyables que fait pleuvoir, sur leurs oppresseurs, la main de Jéhovah. Si Moïse conserve son autorité au milieu des séditions, c'est qu'il fait usage de la puissance divine dont il est l'instrument privilégié; s'il impose la loi et lui assure la respectueuse obéissance du peuple, c'est que Jéhovah l'a abreuvé de sa gloire. Les conversions multipliées des Israélites infidèles ne s'expliquent que par des châtiments miraculeux. Les robustes espérances de Juda captif aux rivages de l'Euphrate ne se soutiennent que parce qu'elles

s'appuient sur des oracles entourés de merveilles. Enfin, les prodiges et les événements marchent de concert, à tel point qu'il est impossible de les séparer sans défigurer l'histoire.

Mais, Messieurs, j'ai déjà traité cette question, avec une certaine étendue, lorsque j'ai prouvé la nécessité des miracles pour expliquer l'existence du peuple juif. Qu'il me soit donc permis de m'en tenir à ce rapide exposé, et de vous signaler une sixième et dernière harmonie, celle des événements et de la destinée.

Le peuple juif est à peine formé, que l'Écriture nous le montre portant dans ses flancs une promesse féconde, dont chaque période de sa vie nous révèle l'accomplissement. Bien qu'il soit humble et petit, en comparaison des vastes nations qui l'entourent, il marche vers de glorieuses destinées, et les événements le poussent, à travers heurs et malheurs, jusqu'au jour suprême de son universel et éternel triomphe. Ici vous m'arrêtez, Messieurs : j'en suis content; aussi bien je ne puis plus marcher sans faire éclater le dessein principal de ce discours. Vous m'arrêtez donc, et vous me dites : — De quelle destinée et de quels événements s'agit-il? Juda ne se relève des abaissements de la captivité babylonienne que pour tomber, plus tard, sous le joug de la na-

tion superbe à laquelle ses poëtes ont promis un empire éternel. Devenu tributaire des Romains, il est mort à la gloire. Bientôt sa capitale et son temple s'écrouleront. Vous le chercherez dans la dispersion, et vous ne verrez plus qu'une race opiniâtre, courbée sous le faix des mépris et des malédictions du genre humain. Est-ce là un triomphe? Est-ce là une destinée? — A mon tour, Messieurs, je vous arrête et je vous demande si vous m'avez bien compris. Les caractères que je viens de décrire, les ai-je appliqués à toute la Bible ou seulement à une de ses parties? Mais, si je ne me trompe, il ne s'est agi jusqu'ici que de l'Ancien Testament; or, l'Ancien Testament, ce n'est pas toute la Bible : c'est un livre complexe, dont la valeur traditionnelle et testimoniale n'est entière qu'autant qu'on le rapproche d'un autre livre, que j'appelle le point central de l'Écriture. C'est à ce point central que je voulais vous conduire, c'est ce point central qu'il faut fixer maintenant; car c'est lui qui nous donne la mesure et nous révèle toute l'économie du monument biblique.

II

La Bible est sublime, la Bible est sainte, la Bible est pleine d'harmonies historiques; mais, où le su-

blime se fixe, où la sainteté atteint sa plénitude, où les harmonies historiques se consomment, c'est au point central. Ce point central, vous l'avez déjà nommé : c'est l'Évangile.

N'attendez pas, Messieurs, de longues considérations : elles seraient mal placées en cet endroit, et retarderaient le mouvement de vos esprits vers la conclusion que je veux leur faire accepter.

Vous avez vu, dans l'Ancien Testament, l'âme s'élever, comme par bonds impétueux, vers ces hauteurs admirables de la pensée, du sentiment et de l'image, que nous avons appelées le sublime. Dans l'Évangile, il n'y a plus d'efforts. L'âme est comme transportée au-dessus des régions vulgaires où s'agitent les pensées et les sentiments humains; l'âme est comme fixée sur des sommets d'où elle voit mieux ce qui est grand et beau : c'est pourquoi elle l'exprime plus simplement. Le sublime de l'Évangile, ce n'est pas le torrent qui passe et remplit, de sa grande voix, les échos des montagnes d'où il se précipite : c'est le fleuve tranquille, toujours plein de ses eaux et toujours merveilleux en sa majesté. Le sublime de l'Évangile, ce n'est pas l'éclair subit qui trouble le demi-jour d'une tempête : c'est la lumière glorieuse et sereine, qui marche à son pas, jusqu'à ce qu'elle ait inondé la terre et les cieux. En un mot,

Messieurs, le sublime est dans l'Évangile comme dans sa patrie. Vous ne l'attendez pas; mais partout vous en subissez, avec une indicible émotion, la constante présence. On vous raconte l'éternelle génération du Verbe de Dieu : c'est sublime; la naissance de Jésus-Christ, son enfance, ses vertus, ses miracles : c'est sublime. Jésus parle aux foules rassemblées autour de lui; ses paraboles, ses préceptes, ses conseils, ses consolations : c'est sublime. Ses gémissements et ses pleurs sur la ville ingrate qui le repousse : — « Jérusalem, Jérusalem! que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants autour de moi, comme la poule ses poussins, et tu ne l'as pas voulu [1] ! » — c'est sublime. Ses réponses aux pharisiens, dans lesquelles se révèle une pénétration surhumaine : c'est sublime. La multitude en fureur se précipite sur lui, mais son heure n'est pas venue, et, « passant au milieu d'eux, il s'en allait : *Et transiens per medium illorum ibat* [2] : » — c'est sublime. La pauvre Madeleine, tremblante et méprisée, brise à ses pieds le vase de ses parfums et son cœur repentant; il la regarde d'un œil compatissant et s'écrie : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés,

1. Matth., cap. XXIII, 37.
2. Luc., cap. IV, 3.

parce qu'elle a beaucoup aimé [1] ! » c'est sublime. Il commande à la nature; il dit au lépreux : « Je le veux, sois guéri [2] ; » à l'aveugle : « Regarde, et vois; » aux morts : « Lève-toi, viens dehors : *Surge, veni foras* [3] : » c'est sublime. Tombé aux mains de ses ennemis, chargé d'imprécations et d'anathèmes, il se tait : c'est sublime. En mourant, il s'oublie, et laisse tomber, de sa bouche adorable, son testament d'amour : « Femme, voilà ton fils. Enfant, voilà ta mère [4] ! » — c'est sublime. La nature épouvantée se voile et pleure autour de son gibet : c'est sublime. Trois jours après, au matin, l'ange roule la pierre de son tombeau; on le cherche : il s'est levé; tout simplement, il s'est levé comme un homme qui quitte sa couche..., il n'est plus là : *Surrexit, non est hic* [5] : c'est le comble du sublime. Enfin Messieurs, j'ai bien dit : à la différence du vieux Testament, qui n'est sublime que par intermittences, l'Évangile l'est constamment.

Patrie du sublime, l'Évangile est encore la plénitude de la sainteté. Il en rapproche le type de nos yeux et nous le fait voir dans un jour tempéré, qui

1. Luc., cap. VII, 47.
2. Matth., cap. VIII, 3.
3. Joan., cap. XI, 43; Luc., cap. VII, 14.
4. Joan., cap. XIX, 26, 27.
5. Marc., cap. XVI, 6.

convient mieux à notre faiblesse. Par une combinaison qu'on déprécierait en l'appelant seulement remarquable et ingénieuse, il nous présente, dans un même lieu et une même personne, le type et l'exemple de la sainteté; c'est-à-dire l'infinie perfection de Dieu et la plus haute perfection que l'homme puisse atteindre, Dieu se montrant dans l'homme, et l'homme nous rapprochant autant qu'il est possible de Dieu. A la loi lumineuse et immaculée, qui faisait les saints de l'ancienne alliance, il ajoute des conseils, qui enlèvent la vertu jusqu'aux faîtes de l'héroïsme. Il prêche l'adoration en esprit et en vérité, l'adoration dégagée des vieilles observances devenues à jamais stériles, l'amour de Dieu plutôt que la crainte, la pieuse familiarité de l'enfant à l'égard de son père plutôt que le respect tremblant du serviteur à l'égard de son maître, la pauvreté d'esprit, le mépris et le dépouillement des biens qu'on pourrait posséder encore sans cesser d'être bon, l'abandon de ses richesses aux malheureux, la simplicité, la candeur, la virginité du cœur, l'humilité, l'amour des opprobres, la joie dans la souffrance, le pardon des injures, la charité à l'egard de ses ennemis, l'oubli de soi, le sacrifice, la mort pour ceux qu'on aime, tout ce qu'il y a de plus contraire aux inclinations imparfaites de la nature, tout ce

qu'il y a de plus semblable aux habitudes et aux perfections divines.

Enfin, Messieurs, dans l'Évangile se consomment les harmonies historiques que j'énumérais tout à l'heure.

Une vaste et constante tradition domine l'histoire générale de l'humanité, et sert comme de fond aux religions diverses qui se sont partagé le globe : c'est la tradition du révélateur et du rédempteur. Pleine de vigueur et de lumière chez le peuple juif, elle se traîne, ailleurs, languissante et défigurée; cependant, quiconque étudie l'attitude des nations les voit penchées vers l'avenir, attendant celui qui doit illuminer les ombres de mort qui pèsent sur l'esprit humain, et réparer cette affreuse misère dans laquelle nous a plongés le premier de tous les crimes. Or, Messieurs, ce révélateur universel que Platon invoquait dans un de ses plus beaux dialogues, ce rédempteur après lequel soupire l'humanité, ce n'est pas le Dieu des Juifs, Dieu initiateur, c'est vrai, mais par l'exclusion et le privilège : c'est le Dieu de l'Évangile. Tout est prêt pour sa venue, on l'attend. « En ce temps-là, dit Tacite, beaucoup étaient persuadés que l'Orient l'emporterait, et que de la Judée devaient partir les nouveaux maîtres du monde : *Pluribus persuasio inerat... . eo ipso tempore, ut vales-*

ceret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur[1]. » On entend sortir de toutes les bouches, en Israël, des questions anxieuses qui témoignent que les époques fixées par les oracles sont arrivées à leur terme : « Où est né le nouveau roi des Juifs? — Êtes-vous le Christ? — Êtes-vous Celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » Un homme étrange se lève, qui se dit le Fils de Dieu, et qui convoque les nations, avec Abraham, Isaac et Jacob, dans l'assemblée de ses saints.

Pour préparer cet universel rendez-vous, la Providence a permis que les traditions écrites de l'Ancien Testament passassent dans une autre langue. Cette langue sera celle des livres nouveaux, parce qu'il s'agit de commencer une nouvelle époque. Non pas que l'Évangile s'isole des livres qui l'ont précédé : au contraire, il revendique à chaque page leur autorité; il affermit leur témoignage en s'y appuyant, afin qu'on comprenne bien, cependant, que sans lui ils seraient vides de sens. Jésus-Christ reconnaît l'origine divine de la loi qu'il veut transfigurer ; il invoque, à l'appui de ses affirmations, Moïse et les prophètes : — C'est de moi, dit-il, qu'ils ont parlé, les temps sont accomplis. — Ces temps, si bien en-

1. Tacit., *Hist.*, cap. v, 13.

chaînés, qui nous font remonter jusqu'à l'éternité divine, les voilà arrivés à leur plénitude. Une grande secousse va se produire, une immense transformation va s'opérer; voilà pourquoi les prodiges se multiplient et se consomment dans le plus admirable de tous : la résurrection d'un mort par lui-même. Et puis, voyez le monde. La destinée de Juda est remplie, les événements ont eu raison. Tout à l'heure, vous accusiez l'abaissement du peuple juif, soumis à la domination romaine; mais il fallait qu'il en fût ainsi, afin que le peuple de Dieu comprît le vrai sens de sa destinée. Le chef sorti de son sang ne devait pas vaincre par le glaive qui tue, mais par la parole qui vivifie; le Promis de Dieu ne devait pas s'approprier la terre grossière que les hommes se disputent, mais le monde immatériel des âmes. La conquête est faite, Messieurs, la vie est partout donnée. Pour l'amour de Dieu, ne regardez pas cette nation avilie, que la Providence épargne en souvenir de ses pères, et par respect pour le dernier monument qui lui reste : regardez-vous vous-mêmes. Qui vous a faits chrétiens? C'est un Juif, ce sont des apôtres juifs... O Juda! tu triomphes à jamais! L'Évangile a rempli ta glorieuse destinée.

Au commencement de ce siècle, Messieurs, un homme dont le front superbe fut découronné par les

foudres de cinq nations s'entretenait, au fond de son exil, avec les compagnons de ses victoires et de ses malheurs. L'Évangile était devant lui; il le toucha avec respect et s'écria : « Le voilà, ce livre par excellence. Je ne me lasse pas de le lire, et tous les jours avec le même plaisir... Nulle part on ne trouve cette série de belles idées, de belles maximes morales, qui défilent comme les bataillons de la milice céleste, et qui produisent, dans mon âme, la même impression que l'on éprouve à considérer l'étendue infinie du ciel, resplendissant, par une belle nuit d'été, de l'éclat des astres.... Une fois maître de notre esprit, l'Évangile captive notre cœur. Dieu est notre ami, notre père, et vraiment notre Dieu; une mère n'a pas plus de soin de l'enfant qu'elle allaite. L'âme séduite par la beauté de l'Évangile ne s'appartient plus : Dieu s'en empare tout à fait; il en dirige les pensées et les facultés, elle est à lui... Appuyée sur la Bible, la doctrine (évangélique) explique le mieux les traditions du monde, elle les éclaircit.... Acceptez-la, vous avez une admirable solution de l'histoire du monde [1]. »

Ainsi parlait le captif de Sainte-Hélène. Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire. Elles confirment

1. *Mémoires de Sainte-Hélène.*

parfaitement ce que j'ai dit : que l'Évangile est la patrie du sublime, la plénitude de la sainteté, et la consommation des harmonies historiques de l'Écriture.

Mais pourquoi l'ai-je appelé le point central de la Bible, plutôt que le faîte ou le sommet? C'est, Messieurs, qu'il n'est pas le dernier livre : d'autres viennent après lui, qui le commentent, le confirment, et dont l'autorité ressort de la sienne ; aussi bien que l'Ancien Testament, ils seraient incomplets et dépareillés, si l'Évangile n'existait pas. Donc, tout bien considéré, le témoignage biblique, dans son ensemble, dépend de l'Évangile, comme la solidité d'un édifice dépend de la poutre maîtresse, qui retient ses murs captifs et appuie ses combles, comme l'honneur d'une plante dépend de la fleur, dans laquelle se concentre sa vitalité. Les tiges que nous plantons dans nos parterres se couvrent, au printemps, de bourgeons et de feuilles ; c'est par ces organes délicats qu'elles boivent l'air, la lumière et la rosée, pour les faire descendre jusqu'aux racines que couvre la terre. Le soleil multiplie ses rayons, l'air s'attiédit, la fleur paraît, s'ouvre et nous envoie ses parfums. Messieurs, voilà la Bible. L'Ancien Testament ne fait que préparer l'éclosion de la fleur évangélique, et les parfums, que nous envoie cette fleur, ce sont les vertus de la primitive Église, ra-

contées par les Actes des apôtres, la forte théologie de Paul, les mâles enseignements de Pierre, les tendres encouragements de Jean, le bien-aimé du Seigneur, et les magnifiques promesses de l'Apocalypse.

Maintenant, Messieurs, il faut conclure, et, grâce à Dieu, ce ne sera ni long ni difficile. La Bible est sublime, sainte, pleine d'harmonies historiques : voilà notre prémisse; or, cette prémisse a plusieurs issues.

Les uns, considérant que le sublime repousse l'ineptie intellectuelle, que la sainteté ne laisse pas de place dans le cœur à la mauvaise foi, que les harmonies historiques s'opposent à toute espèce de fiction, appliquent à la Bible ce principe : — Toute affirmation sincère d'une connaissance certaine est l'expression de la vérité. Partant de là, ils déclarent, avec Descartes, Bossuet, Pascal, Newton, Leibnitz, qu'il n'est aucun livre plus authentique ni plus vrai que la Bible. D'autres, s'élevant plus haut, et considérant que tant de sublimité dépasse les forces originales du génie humain, tant de sainteté, les puissances naturelles du bon, du juste et de l'honnête, que Dieu seul, qui a créé les harmonies du monde céleste, peut créer aussi les harmonies du monde historique, avouent, avec l'Église, que la Bible est un livre divin.

Tout dernièrement, un protestant illustre, dont

j'ai toujours particulièrement admiré la haute intelligence et que je voudrais pouvoir appeler sans restriction : mon frère, — faisait cette profession de foi : « J'ai lu et relu les livres saints. Je les ai lus dans des dispositions d'esprit très diverses, tantôt en les étudiant comme de grands monuments historiques, tantôt en les admirant comme de sublimes œuvres poétiques. J'ai toujours été saisi, en les lisant, d'une impression tout autre que celle de la curiosité ou de l'admiration; je me suis senti sous l'impression d'un souffle venu d'ailleurs que de l'homme. Plus j'ai lu les livres saints, plus je suis demeuré surpris que les lecteurs sérieux n'en reçussent pas tous la même impression que moi, et que tous méconnussent ce caractère d'*inspiration divine,* si étranger à tout autre livre, si éclatant dans celui-là [1]. »

Vous imposerai-je ces conclusions, si légitimes qu'elles soient? Non, Messieurs : je me contente de vous les proposer. Ma prétention est aujourd'hui plus modeste : je veux que vous fixiez le point central des Écritures et que vous disiez avec moi : Puisque tout, dans la Bible, dépend de l'Évangile, quiconque prouvera victorieusement l'autorité testimoniale de l'Évangile prouvera victorieusement

1. Guizot, *Méditations religieuses.*

l'autorité testimoniale de la Bible. L'Évangile, c'est notre livre, c'est à lui que nous nous attacherons. Si nous avons notre Évangile, nous avons l'Écriture tout entière. Seigneur, faites-nous bien voir la vérité de l'Évangile, afin que nous puissions dire de votre sainte Bible ce que l'apôtre saint Jean dit de lui-même : « Son témoignage est véritable. *Verum est testimonium ejus* [1]. »

1. Joan., cap. XIX, 35.

TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

DU PREMIER ÉLÉMENT DU TÉMOIGNAGE DANS L'ÉVANGILE : LA CONNAISSANCE CERTAINE

Messieurs,

Je me suis appliqué, dans la précédente Conférence, à vous faire comprendre l'importance de l'Evangile, relativement à l'ensemble des saintes Lettres. C'est la fleur mystérieuse dans laquelle se concentre la sève traditionnelle de la Bible ; c'est le point central de notre histoire religieuse. Son nom même indique la place qu'il doit occuper dans les sacrés récits que les générations nous ont transmis : il s'appelle *Évangile*, c'est-à-dire bonne nouvelle, récit par excellence. Toute la valeur testimoniale de la Bible est comme suspendue à son autorité, de telle sorte que, si nous pouvons lui appliquer sûrement les règles du témoignage, nous possédons en paix toute l'Écriture.

Or, Messieurs, il y a dans le témoignage, ainsi que nous l'avons vu, deux éléments essentiels : la connaissance certaine, qui résulte de l'observation saine et consciencieuse des faits compris dans la sphère de nos perceptions; l'affirmation sincère, qui n'est rien autre chose qu'une équation entre notre parole et notre connaissance. Ces deux éléments, les trouvons-nous dans l'Évangile? Voilà la question suprême à laquelle il est nécessaire de répondre maintenant. Nous le ferons avec ordre, et, puisqu'il s'agit d'examiner deux éléments, nous nous occuperons aujourd'hui du premier : la connaissance certaine.

Sans qu'il soit besoin de les considérer de près, les faits évangéliques sont tels, qu'ils ne peuvent échapper au double contrôle des perceptions extérieures et du bon sens. La difficulté à les accepter, s'il y en a une, ne vient donc pas de leur nature, mais bien de leur observation. Ont-ils été perçus, c'est-à-dire y a-t-il eu des témoins oculaires de ces faits, et ces témoins ont-ils transmis la connaissance qu'ils en avaient, par une affirmation quelle qu'elle soit? Quatre livres, que l'on peut fondre dans un même récit, se présentent pour répondre à ces questions. Ces quatre livre portent des noms de témoins : deux noms d'apôtres et deux noms de disciples con-

temporains des apôtres : saint Mathieu et saint Jean, saint Marc et saint Luc. S'ils sont authentiques, notre cause est gagnée, quant au premier élément du témoignage : la connaissance certaine; car leur authenticité met en scène une foule de témoins, dont on ne peut accuser ni les facultés ni le bon sens, sans mépriser la plus vulgaire bonne foi et les lois mêmes de la nature. Tout notre labeur se concentre donc sur ce point : — Les Évangiles sont des livres authentiques. Nous le prouverons, Messieurs, en écoutant la tradition, en comparant les textes, et en étudiant le milieu dans lequel les Évangiles naissent et se propagent.

I

« La filiation des enfants légitimes se prouve par leur acte de naissance, inscrit sur les registres de l'état civil. A défaut de ce titre, la possession constante de l'état d'enfant légitime suffit. — La possession d'état s'établit par une réunion suffisante de faits, qui indiquent le rapport de filiation et de parenté entre un individu et la famille à laquelle il prétend appartenir. — Les principaux de ces faits sont : que l'individu a toujours porté le nom du

père auquel il prétend appartenir; que le père l'a toujours traité comme son enfant, et a pourvu, en cette qualité, à son éducation, à son entretien et à son établissement; qu'il a été reconnu constamment pour tel dans la société; qu'il a été reconnu pour tel dans la famille. » Ainsi s'exprime notre code civil, aux articles 319, 320, 321.

Or, Messieurs, ce que l'on peut dire des enfants, on peut le dire des livres, qui sont les fils de l'esprit humain. Sans doute, il n'y a pas pour eux d'inscription sur les registres de l'état civil; mais il peut y avoir possession d'état, établie par un ensemble de faits d'où résulte la notoriété de leur origine légitime. Ainsi en est-il des Évangiles. Ils ont toujours porté le nom de leurs pères; ils ont toujours été traités comme des enfants légitimes, par les apôtres qui ont pourvu à leur conservation et à leur établissement; ils ont été constamment reconnus pour tels dans la société, reconnus également par toute une famille d'écrits issus du même esprit. L'ensemble de ces faits est prouvé par la tradition : voilà pourquoi j'ai dit qu'il fallait d'abord écouter la tradition.

L'incrédulité contemporaine nous accorde au moins seize siècles d'erreur tranquille, pendant lesquels les Évangiles ont été considérés universelle-

ment comme des livres apostoliques. C'est déjà quelque chose, Messieurs; j'oserais même dire que cette concession est considérable : car elle suppose, contrairement à toute probabilité, que, pendant seize siècles, il ne s'est trouvé aucun homme assez avisé pour remonter à l'origine des plus importants écrits qui soient au monde, et en découvrir le vice; que Porphyre et Julien ont accepté sans examen une erreur qui eût fait la fortune de leurs dissertations antichrétiennes; que saint Basile, saint Grégoire, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostome, ont commenté, à tout hasard, les frauduleuses narrations d'un inconnu. Mais nos modernes ne se gênent pas, quand il s'agit de mépriser l'antiquité sacrée, au profit de leurs lumières. Acceptons de bon cœur, si c'est possible, l'honneur qu'ils font à nos pères dans la foi, et transportons-nous aux siècles primitifs : c'est là qu'est la difficulté.

Dans la seconde moitié du deuxième siècle, les Évangiles sont en possession d'état : ils portent publiquement le nom de leurs auteurs, et la société les reconnaît comme enfants légitimes des apôtres. Païens, hérétiques, catholiques, tous supposent ou affirment l'indiscutable notoriété de leur filiation.

Celse a la prétention de broyer le christianisme

sous le marteau de sa dialectique. Il abreuve de ses mépris les sectateurs du Galiléen, il accuse la doctrine du Christ, il suspecte sa moralité, il triomphe de ses apparentes faiblesses, il plaisante en face de son supplice, il insulte à sa mort, il relève minutieusement tous les détails de sa résurrection. On voit qu'il suit pas à pas une histoire devenue populaire. Il affirme que, tout ce qu'il avance, il l'a pris dans nos Écritures mêmes [1] : et il s'écrie, en terminant sa longue, fastidieuse et déloyale discussion : « Il est donc vrai que vous vous égorgez de vos propres mains ! » Bien qu'il ne cite pas de noms propres, il est impossible de se méprendre sur les sources où il puise : car les textes qu'il allègue sont ceux mêmes que nous lisons aujourd'hui, dans le canon des Évangiles [2].

Ébion, sorti du judaïsme, s'approprie l'Évangile de saint Matthieu; Marcion, ennemi du Dieu de l'Ancien Testament, l'Évangile de saint Luc; Valentin, perdu dans les rêveries du gnosticisme, l'Évangile de saint Jean; Tatien, apostat de la vraie foi, crée une combinaison qu'il appelle lui-même la réunion des quatre. Tous dépravent les récits apostoliques, au profit de leurs principes, mais aucun ne nie leur origine; au contraire, en reprochant

1. Ἐκ τῶν ὑμετέρων συγγραμμάτων.
2. Origen. *Contra Celsum.*

aux disciples de Jésus leurs erreurs de doctrine, ils revendiquent l'autorité testimoniale des Évangiles, quant aux événements. Quelles que soient leur audace et leur malice, ils ne peuvent tellement corrompre les livres originaux, qu'on n'y reconnaisse plus la trace des écrivains sacrés. « Marcion, tu as beau faire, s'écrie Tertullien : le Christ de ton Évangile est encore mon Jésus! *Christus enim Jesus in Evangelio tuo meus est*[1]. »

Origène, cet infatigable travailleur dont tous les ouvrages, si nous les possédions encore, formeraient une bibliothèque, Origène fera, vers le milieu du IIIe siècle, une table comparée des manuscrits évangéliques; il y ajoutera de longs commentaires dans lesquels il serait facile de retrouver le texte primitif, s'il se perdait, et la conclusion de son immense entreprise, il l'exprimera en ces quelques mots : « Il n'y a que quatre Évangiles admis sans discussion par l'Église qui est sous le ciel : *Quæ sola in universa Ecclesia quæ sub cœlo est citra controversiam admittuntur*[2]. »

Mais, avant lui, cette conclusion est déjà consacrée par les solennels aveux de Clément d'Alexandrie, de Tertullien et de saint Irénée.

1. Tert., *Contra Marcion.*
2. Orig., *Comment. in Matthæum.*

« Voici l'ordre des Évangiles, dit le premier : d'abord ceux qui contiennent la généalogie du Sauveur (c'est-à-dire saint Matthieu et saint Luc); puis l'Évangile de saint Marc, écrit sous la dictée de Pierre; enfin, celui de saint Jean, écrit à la prière de ses amis [1]. »

Le docteur africain n'est pas moins exprès. Rompu sur l'argument de tradition, dont il se sert avec une impitoyable et souveraine vigueur contre les hérétiques, il remonte sans cesse à l'origine des Églises. « Ce qui est vrai, dit-il à ses ennemis, c'est ce qui fut avant vous; ce qui fut avant vous, c'est ce qui fut dès le commencement; ce qui fut dès le commencement, c'est ce qui fut des apôtres : *Id verius quod prius, id prius quod ab initio, id ab initio quod ab apostolis.* » Or, ce qui fut des apôtres, c'est, avec les lettres de saint Paul, l'Évangile de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean. En maint endroit, Tertullien répète ces noms sacrés, comme un écho lointain des Églises dont il interroge la genèse [2].

Saint Irénée, ce doux et intrépide vieillard, qui vint gouverner, dans notre Gaule, une de nos plus belles Églises, avait reçu, de la bouche de Polycarpe

1. Euseb., *Hist. eccles.*, VI, 14.
2. Tert., *Contra Marcion*, lib. IV, cap. V.

son maître, les enseignements du disciple bien-aimé. Le mouvement traditionnel n'a pas fait de longs circuits, pour arriver jusqu'à lui. Aussi parle-t-il des Évangiles dans les termes les plus clairs et les plus formels, indiquant l'ordre et les circonstances de leur origine. « Matthieu, dit-il, a écrit son Évangile dans la langue des Hébreux, à l'époque où les apôtres Pierre et Paul fondaient l'Église de Rome. Après leur mort, Marc, disciple et interprète de Pierre, nous donna par écrit les enseignements de son maître. Luc a consigné dans un livre l'Évangile que prêchait l'apôtre saint Paul, dont il fut le compagnon. Après cela, Jean, disciple du Seigneur, celui-là même qui reposait jadis sur son cœur, mit au jour son Évangile, pendant qu'il demeurait à Éphèse [1]. — Voilà, dit-il ailleurs, voilà les quatre climats du monde, les quatre points cardinaux de la foi, les quatre têtes de chérubins qui soutiennent l'arche de Dieu, la sainte Église de Jésus-Christ [2]. »

Un monument considérable, découvert de nos jours par un savant Italien, renommé par sa vaste et solide érudition [3], confirme les témoignages que vous venez d'entendre. C'est un manuscrit dont le

1. S. Iren., *adv. Hæres.*, lib. III, cap. I.
2. S. Iren., *adv. Hæres.*, lib. III, cap. XI, § 8.
3. Muratori, bibliothécaire de la Bibliothèque ambrosienne de Milan.

texte latin, mal copié par le moyen âge, date, si l'on en croit les plus habiles chartographes, de la seconde moitié du IIe siècle. Le canon des livres du Nouveau Testament y est fixé, à peu près dans le même ordre et le même nombre que notre canon actuel, élaboré par le concile de Trente ; et, bien que les textes relatifs à saint Matthieu et à saint Marc aient disparu, on ne peut douter de leur existence antérieure, puisque le manuscrit assigne le troisième et le quatrième rang d'ordre à saint Luc et à saint Jean [1].

Vous le voyez, Messieurs, les païens et les hérétiques, loin de contester l'origine apostolique des Évangiles, la supposent, l'admettent et s'en approprient l'autorité testimoniale. Les orthodoxes l'affirment, non comme une chose uniquement connue des savants, mais comme une chose reconnue par la société. Dans toutes les Églises que le soleil éclaire, les Évangiles portent ostensiblement, notoirement, indiscutablement, le nom de leurs auteurs, et jouissent des honneurs dus à une pareille filiation. Eh bien ! je ne crains pas de le dire, voilà un fait capital, qui nous dispense de tout témoignage rigoureusement contemporain de l'origine. En effet, d'un côté, cette reconnaissance universelle n'a pas pu s'accom-

1. Voyez Mgr Meignan, *Les Évangiles*, dix-huitième leçon.

plir en un instant, et, d'un autre côté, nous touchons aux temps apostoliques par un seul intermédiaire. Où placerez-vous les longues ruses, les persévérants mensonges, les incompréhensibles oublis, qui seuls pouvaient faire décerner, à des écrits apocryphes, une paternité sacrée? Où? je vous le demande. Une moitié de siècle vous reste : est-ce assez pour cette gigantesque imposture et cette colossale ineptie? Non, Messieurs. Il est impossible au sens commun de concevoir que les Évangiles aient pu passer, tout doucement et sans qu'on s'en aperçût, de la bâtardise à une possession d'état si éclatante, dans l'étroit espace de temps qui s'écoule entre le témoignage d'Irénée et celui de Jean, son grand-père dans la foi.

Voulez-vous que la supposition de l'Évangile se soit faite tout à coup? Dites-moi quand et comment. On agite des doutes, on met en avant des *peut-être*, cela ne suffit pas : il faut des indications précises de temps, de lieux et de personnes. L'Évangile jouit d'une notoriété de filiation qu'on ne peut détruire que par des titres certains, et je défie bien qui que ce soit d'en produire un seul. Et puis, les yeux de la critique moderne sont-ils donc si pénétrants, qu'ils aient vu ce que n'a pas vu la société qui vivait près des origines? Il était si facile aux païens de mépriser des livres d'une naissance problématique! si fa-

cile aux hérétiques de supposer des écrits, et de dire aux orthodoxes : Nous faisons ce que vous avez fait vous-mêmes! si facile aux Églises apostoliques de se lever en masse, et de s'écrier : Matthieu, Marc, Luc et Jean, nous avons entendu leur parole bénie; mais leurs Évangiles, nous ne les connaissons pas! Au lieu de cela, silence au paganisme, silence à l'hérésie, silence à l'orthodoxie... Je me trompe : aveux du paganisme, aveux de l'hérésie, aveux de l'orthodoxie. Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Rome, Corinthe, Éphèse, Philippes, Tessalonique, l'Asie, l'Afrique, l'Europe, et jusqu'à notre vieille Gaule, proclament unanimement la filiation apostolique des Évangiles.

Vous venez d'entendre ces aveux de la seconde moitié du IIe siècle, et j'ai dit qu'ils nous dispensaient de tout témoignage rigoureusement contemporain de l'origine. Cependant, Messieurs, afin de rendre plus évidente la possession d'état, écoutons encore.

Saint Justin, dans ses écrits, fait dix-huit fois mention des Évangiles, qu'il appelle aussi Écritures, Mémoires et Commentaires des apôtres. A ses démonstrations et expositions, il mêle des textes manifestement empruntés aux récits apostoliques. Les mêmes citations se rencontrent dans les épîtres de

saint Polycarpe, de saint Ignace, de saint Clément, de saint Barnabé, et dans plusieurs ouvrages que la critique attribue universellement à des auteurs de la période apostolique. Enfin, dit un apologiste du siècle dernier, « les Évangiles sont l'objet d'un grand nombre d'écrits. Les Actes des apôtres, les Épîtres de saint Paul, celles de saint Pierre et de saint Jean, répètent, confirment, supposent les mêmes faits que les Évangiles. Tous ces monuments forment une chaîne de témoignages, où l'histoire se soutient et ne se dément jamais[1]. » D'où l'on conclut, Messieurs, que, dès les premières années de l'ère chrétienne, les Évangiles sont considérés comme un fonds commun, où l'Apologétique et la prédication vont puiser les propositions d'un argument irrésistible, l'argument d'autorité.

A cela, l'on objecte que les citations des Pères apostoliques ne sont pas exactes, et qu'ils ne font connaître aucun nom d'auteur. Mais ces difficultés n'ont rien de sérieux, si l'on se rappelle que les Pères citaient, la plupart du temps, de mémoire; qu'ils fondaient, comme cela se pratique encore, les textes ensemble et dans leurs propres discours; que les falsifications de l'erreur ne les obligeaient

1. Bergier, *Certitude des preuves du Christianisme*, chap. I

pas encore à des rectifications précises et soigneusement notées; enfin, que leur principale manière était l'allusion. L'allusion n'est possible que dans un milieu où l'on connaît généralement les paroles et les faits qui en sont l'objet : et telle était la primitive Église. Un homme inconnu apparaissait tout à coup dans une ville. Sa tunique déchirée, ses pieds nus et poudreux, sa barbe inculte, son visage pâle et fatigué, mais plus encore les éclairs de ses yeux, les vibrations de sa voix émue et les étranges discours qu'il tenait attiraient l'attention de la multitude, toujours avide de choses nouvelles. Il se tenait debout au milieu de la place publique, comme une statue pleine d'oracles, ou comme un demi-dieu tombé de l'Olympe. Il racontait, pendant des jours entiers et jusqu'au milieu de la nuit, l'histoire touchante, douloureuse, admirable, miraculeuse, d'un homme qu'il appelait son Maître, son Sauveur et son Dieu. Il faisait pleuvoir lui-même, de ses mains bénies, mille prodiges bienfaisants. Les esprits s'inclinaient devant tant de puissance, les cœurs se fondaient au récit d'un si grand amour, les âmes ouvraient leurs portes au fleuve de la Rédemption. Une société nouvelle naissait, dans les flancs mêmes de celle que l'erreur et le vice avaient corrompue. Et puis, l'apôtre étendait les bras, bai-

sait le plus vieux et le plus saint de ses nouveaux enfants, et laissait tomber de ses yeux pleins de larmes, plutôt que de ses lèvres, l'adieu, le triste adieu qui sépare tous ceux qui s'aiment ici-bas. Mais, alors, mille voix suppliantes s'élevaient vers lui, et lui demandaient un souvenir permanent de la bonne nouvelle qu'il avait annoncée. De là, Messieurs, les Évangiles, qui se communiquaient d'une Église à l'autre, et qu'on lisait tous les dimanches dans les assemblées publiques, ainsi que nous l'apprend saint Justin. Avec quelle pieuse avidité ils étaient écoutés, et combien les maximes, les préceptes, les conseils et les récits entraient profondément dans la mémoire des chrétiens! Un texte raccourci, un mot en passant, une simple allusion, suffisaient pour réveiller tout un monde de touchants souvenirs. Les paroles de l'apôtre vibraient encore, et les lignes immortelles qu'il avait écrites passaient vivantes et émues, devant l'esprit de ceux à qui s'adressait un nouveau prédicateur du salut. Alors, à quoi bon les citations moulées sur l'original, les noms d'auteurs et toutes ces minutieuses précautions que nous prenons aujourd'hui, envers un public indólent ou préoccupé, qui n'a peut-être jamais appris par cœur une page des saintes Lettres? Les écrivains sacrés et les Pères apostoliques faisaient

ce que vous faites vous-mêmes, lorsque vous relevez un trait d'esprit ou un grave enseignement, par les paroles d'un auteur ou d'un personnage connu. Lorsque vous dites, par exemple, à celui qui opprime votre droit et triomphe de son injustice : « La raison du plus fort est toujours la meilleure ; » à celui que vous voulez convaincre des abus du despotisme : « L'État, c'est moi ; » à celui qui vous demande des nouvelles de la situation présente : « L'Empire, c'est la paix, » citez-vous des noms? Ce serait parfaitement inutile.

Maintenant, Messieurs, j'attends la conclusion de votre bon sens ; car c'est la magistrature à laquelle j'adresse toute cette plaidoirie. L'Évangile est devant vous. Allez-vous le renvoyer, comme on renvoie du tribunal un usurpateur d'état civil, un enfant sans titres d'origine? C'est impossible. Les Évangiles ont toujours porté le nom des pères auxquels ils prétendent appartenir. Les apôtres les ont toujours traités comme des enfants légitimes, et ont pourvu, en cette qualité, à leur établissement. Ils ont été reconnus pour tels par la société, reconnus pour tels par toute une famille d'écrits issus du même esprit. Donc, à défaut d'actes paraphés, il y a pour eux possession constante de l'état d'enfants légitimes ; donc, ils sont authentiques.

Je pourrais m'arrêter à cette conclusion; mais comme, dans une question de cette importance, l'abondance des preuves ne saurait être inutile, laissez-moi, je vous prie, confirmer tout ce que je viens de dire par la comparaison des textes.

II

Un critique contemporain, dont le nom honorable s'est fait connaître par un des meilleurs ouvrages que nous possédions sur l'autorité des Évangiles, établit leur authenticité et leur ordre d'origine par un raisonnement qui me paraît victorieux, et que je vous demande la permission de résumer.

« De tous les livres du Nouveau Testament, dit-il, les Épîtres de saint Paul sont assurément ce qu'il y a de moins contesté [1]. » Rien de plus précis que les infinis détails qu'elles renferment. On y voit vivre les temps du grand Apôtre; on voit s'agiter, autour de lui, la société contemporaine, avec ses mœurs, ses coutumes, ses lumières, ses erreurs, ses vices. Saint Paul lui-même apparaît dans toute la splendeur de son esprit, l'indomptable fierté de

1. Wallon, *De la Croyance à l'Évangile.*

son caractère, la force et la prudence de son zèle, la persévérance de ses desseins, les préoccupations de son apostolat, le mouvement de sa vie ; avec des formes d'argumentation et de style qui trahissent son origine, et montrent le noble dédain dont il fait ouvertement profession, quand il s'agit des habiletés du discours humain. Rien de plus évidemment du temps et de l'homme que ces lettres. Or, si vous les rapprochez des Actes des Apôtres, vous serez frappés à chaque instant de leur mutuel accord : l'époque, les personnes, les mouvements et les faits, tout se ressemble. Si saint Paul est tout entier dans ses Épîtres, il est tout entier dans les Actes. Un disciple, un ami, un compagnon, a seul pu composer ce dernier livre : si c'est un disciple, un ami, un compagnon, qui nous empêche de l'appeler saint Luc, avec toute la tradition ? Mais, si saint Luc est l'auteur des Actes, qui ne voit tout de suite qu'il est l'auteur du troisième Évangile ? Non seulement ces deux productions sont exactement de la même manière, du même style, et accusent une même paternité, mais elles forment un ensemble dont l'Évangile est la première partie, le livre des Actes la seconde. L'auteur l'affirme lui-même, et commence son second récit juste à l'endroit où il a laissé le premier : « J'ai déjà écrit, dit-il à son lecteur, un premier récit de

tout ce que Jésus commença à faire et à enseigner, jusqu'au jour où, commandant par l'Esprit-Saint aux Apôtres qu'il avait choisis, il s'enleva aux cieux [1]. » Absolument, Messieurs, comme je dis moi-même : — Nous avons étudié, dans la précédente Conférence, telle ou telle vérité. — Or, de même qu'un auditeur qui m'écouterait pour la première fois ne manquerait pas de dire : — Evidemment, la précédente Conférence est de l'homme que j'entends aujourd'hui ; de même, nous ne pouvons pas manquer de dire, en lisant le prologue des Actes, qui sont de saint Luc : — Evidemment, l'Évangile qui est la première partie d'un ouvrage dont les Actes sont la seconde partie est l'Évangile de saint Luc.

Tout va bien, Messieurs ; nous tenons un point de comparaison important. Comme nous avons lu le prologue des Actes, lisons le prologue de l'Évangile : « Plusieurs ayant entrepris de composer le récit des choses qui se sont passées parmi nous, selon que nous les ont transmises ceux qui, dès le commencement, les ont vues eux-mêmes, et qui ont été les ministres de la parole, j'ai eu moi-même aussi la pensée, après avoir suivi exactement toutes ces choses depuis leur origine, de vous les raconter par

1. Act., cap. I.

ordre, très excellent Théophile, afin que vous reconnaissiez la vérité de ce qui vous a été enseigné [1]. » Vous l'entendez : l'Évangéliste a pris soin de s'instruire. Lisez attentivement son récit, et mettez-le en présence des deux Évangiles de saint Matthieu et de saint Marc : vous verrez indubitablement, dans ces deux derniers, les documents précieux auxquels saint Luc fait allusion dans son prologue.

Saint Matthieu s'adresse à des Juifs, et s'applique à prouver que Jésus-Christ est le Messie qu'ils attendaient, vrai Fils de David, né de la Vierge si solennellement annoncée par Isaïe, but de toutes les prophéties, plus fort en prodiges que Moïse et Elie, transformateur de la loi et docteur universel. Tout tend à une démonstration propre au peuple de Dieu, c'est-à-dire à mettre en saillie l'homme incomparable qui efface les plus puissantes personnalités de l'antiquité sacrée : aussi l'Evangile de saint Matthieu a-t-il été appelé par les Pères *Évangile corporel.* Aucun artifice de composition ne s'y révèle. Les détails minutieux et l'enchaînement des actions y sont négligés, comme dans ces mémoires sans ordre où l'on s'applique à une doctrine plutôt qu'à des faits.

Saint Marc écrit pour un peuple étranger aux

1. Luc., cap. I.

institutions judaïques, et passe rapidement sur tous les points qui ont rapport à ces institutions. Son Jésus n'a point d'enfance : il apparaît immédiatement dans l'exercice de son ministère extérieur et de sa souveraine puissance. Cependant, quand on a lu saint Matthieu, on sent que le disciple de Pierre travaille sur ce premier Évangile, qu'il condense en quelque sorte, mais en rétablissant la chronologie négligée, et en remettant en ordre les événements. Sous la dictée de Pierre, il ajoute des circonstances qui complètent, à plusieurs endroits, les mémoires de son prédécesseur. Toutes les particularités qui sont à la louange de son maître, il les omet; tout ce qui peut tourner à sa confusion, il le raconte, avec des détails où l'on voit une humilité généreuse, qui expie les égarements de la présomption.

Saint Matthieu vous a donné la substance, saint Marc l'ordonnance des faits : c'est alors, Messieurs, qu'il faut relire saint Luc. La reproduction des discours, l'abondance des détails, la fusion des nuances, la rectification définitive de l'ordre chronologique, les parties neuves soigneusement intercalées aux endroits où on les avait oubliées, enfin, la structure et l'harmonie du livre, vous apprendront que le compagnon de saint Paul s'est instruit aux textes déjà répandus de ses deux aînés.

Tel est l'ordre rationnel, tel aussi l'ordre traditionnel. L'Allemagne s'est livrée aux plus violentes contorsions de la critique, pour trouver un Évangile primitif et typique, qui justifiât les nombreuses et remarquables rencontres des trois synoptiques dont je viens d'expliquer la genèse. Mais à quoi bon, je vous le demande, quand la raison et la tradition peuvent si facilement s'accorder ensemble? Avons-nous besoin d'un texte que trois hommes copient, quand rien ne les empêche de se copier l'un l'autre, tout en conservant le caractère personnel de leur travail? L'ordre étant établi, je vous prie d'en bien peser la conséquence : elle est pour nous de la plus haute gravité. Saint Luc, auteur des Actes, est évidemment l'auteur du troisième Évangile; le troisième Évangile, par sa structure et son harmonie, suppose une élaboration des deux textes de saint Matthieu et de saint Marc : donc, ces deux textes sont authentiques.

Mais il en est un quatrième, qui se distingue des autres par sa profonde originalité. Avons-nous, pour lui, les mêmes garanties de comparaison que pour les précédents? Cela n'est pas nécessaire, Messieurs : affirmé par la tradition, saint Jean s'affirme lui-même. Son âme virginale parle si éloquemment, son cœur de bien-aimé laisse échapper de tels accents,

les allures de son récit sont tellement droites, le personnage de témoin se dessine avec tant de vigueur, que la plus défiante critique a rendu les armes, quand il s'est agi d'entrer en contestation avec lui. Jean avait reposé sur la poitrine du Sauveur et senti pénétrer dans son âme le feu divin qui s'en échappait : et voilà que, sur ses vieux jours, il entendait les blasphèmes des hérétiques, qui niaient la divinité de Celui qu'il avait tant aimé. Combien fut grande son émotion! mais aussi combien fut puissant l'essor de son génie! Il part, il s'élève, il monte toujours, comme un aigle qui va boire là-haut les rayons du soleil. Il prend dans le sein du Père le Verbe qu'il engendre éternellement, et il l'amène au milieu de nous, humilié sous le manteau de notre chair : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.... Et Verbum caro factum est* [1]. Le voilà! Sous cette misérable apparence, demeurera-t-il invisible? Non, sa gloire de Fils unique du Père transpire, et nous le voyons encore ce qu'il est aux cieux, plein de grâce et de vérité : *Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis* [2]. Il est Dieu, car Jean-Baptiste le proclame l'Agneau de Dieu qui enlève le

1. Joan., cap. I, 1.
2. *Ibid.*, 14.

péché du monde. Il est Dieu, car il appelle le temple la maison de son Père. Il est Dieu, car il a dit de lui-même qu'il est le premier-né de Dieu, la lumière du monde, le Fils égal au Père, une seule chose avec lui. Il est Dieu, car il a soin de se prouver par les plus étonnants prodiges. Il est Dieu, car ses discours sont abreuvés d'une lumière qu'on ne puise que dans le soleil éternel, qui éclaire les plus profonds mystères. Il est Dieu ! tout Évangile de saint Jean se rattache à cette affirmation. Cependant, par des omissions volontaires, des allusions transparentes et des éclaircissements partiels, on s'aperçoit aisément qu'il en réfère aux autres récits, et que son intention est de confirmer leur autorité, partout reconnue et partout établie.

Quoi de plus simple, Messieurs, et en même temps quoi de plus merveilleux que cet ordre des écrits évangéliques ! Ils se commandent, ils se suivent, ils se soutiennent, ils se complètent, ils se couronnent. Leurs plans respectifs et leurs intimes rapports parlent aussi éloquemment en leur faveur que les aveux de la tradition.

Toutefois, nos études comparatives ne doivent pas s'arrêter à ce premier coup d'œil sur l'ordre respectif et les rapports mutuels des Évangiles. L'histoire et la géographie se présentent à nous, et récla-

ment une confrontation où nous devons puiser encore de précieux renseignements.

Partez de ce fait que les auteurs des Évangiles sont des illettrés, des hommes simples et ignorants, incapables, par l'état même de leur esprit, d'aucun artifice de composition. Les durs hébraïsmes dont leur style est rempli, leur négligence de forme, les continuelles naïvetés dont ils s'accusent eux-mêmes ingénument, nous sont un sûr garant que nous n'avons affaire ni à des savants ni à des habiles. Il est donc plus que probable que, s'ils entreprennent de raconter l'histoire et de décrire les lieux, ils tomberont, plus d'une fois, dans des méprises ridicules et des erreurs grossières; surtout si l'on considère que l'état politique, civil, administratif, religieux et topographique de la Judée, a subi, dans le courant des deux premiers siècles, de nombreuses et continuelles modifications. Des auteurs qui n'étaient pas sans mérite, entre lesquels Tite-Live, ont payé, par des fautes énormes, leur éloignement des temps et des lieux qu'ils ont voulu décrire : combien plus les Évangélistes!

Cependant, Messieurs, au grand étonnement et à la grande admiration de la critique, rien n'est plus exact que ce qu'ils nous disent des personnes, des institutions, des mœurs, des objets, des contrées,

des villes et des moindres bourgades de la Judée. Les rois et les tétrarques se montrent où il faut, et avec le caractère que leur attribuent les plus fidèles histoires. Le vieil Hérode est soupçonneux, perfide, menteur, haineux et vindicatif : Josèphe nous l'apprend, et l'Évangile parle comme Josèphe, bien qu'il vienne avant lui; la distribution que ce roi d'emprunt fait, en mourant, de ses États, à ses trois fils Antipas, Archélaüs et Philippe, est soigneusement définie. Pilate vient en son temps. Les grands prêtres se succèdent et fonctionnent dans un ordre singulier, qui atteste la pression d'une puissance étrangère. Les garnisons romaines sont à leur poste. Les Césars exercent, par leur procurateur, les droits, que leur donne la conquête, de prélever l'impôt et de prononcer les sentences de mort. Les Juifs sont impatients du joug des étrangers, comme cela doit être. Le mépris et l'horreur qu'ils professent pour les Samaritains et les Publicains sont peints au naturel. Les sectes des Pharisiens et des Sadducéens parlent le langage qui leur convient : les uns hypocrites autant qu'il faut, les autres railleurs à la manière des Épicuriens. Aucune des pièces de monnaie et des mesures en usage n'est oubliée ni confondue; le sicle, la drachme, le didrachme, le statère, la mine, le talent, l'obole, le denier, vont où les ap-

pelle la coutume : jamais les Évangélistes ne donneront un sicle à des Romains, ni un denier à des Juifs; les évaluations de prix sont d'une exactitude étonnante; le petit sou de la veuve lui-même a son nom propre. Orientation des contrées, limites des territoires, noms antiques et transformés des villes; bourgades, châteaux, forteresses, déserts, collines, lacs, fleuves, torrents, ruisseaux, puits, jardins, nature des terrains, tout est si parfait qu'un protestant s'écrie : « Ces documents sacrés sont, sans comparaison, le guide le plus instructif et le plus intéressant, celui que le voyageur en Orient peut consulter avec le plus de confiance. »

Quoi! Messieurs, pas une erreur dans des descriptions minutieuses et des détails presque infinis, écrits la plupart du temps sans intention! Pas une erreur, et les Évangélistes sont des illettrés, des ignorants, des hommes inhabiles au point de vue de la composition! Comment expliquerez-vous ce phénomène, si vous n'admettez pas qu'ils ont tout vu, en compagnie de celui dont ils racontent la vie? Leur présence sur les lieux, au milieu des populations qu'ils ont si bien dépeintes, dans les temps mêmes dont ils font l'histoire, devient tellement nécessaire, que, sans elle, leurs écrits nous offrent la bizarre et énigmatique contradiction de l'ignorance et de la gros-

sièreté, unies à la science et à l'habileté la plus raffinée.

Quelle abondance, quel luxe de preuves! Tout à l'heure, nous constations la possession d'état, et voic, que nous découvrons, dans la comparaison des textes, une physionomie qui nous révèle leur âge réspectifi et des signes particuliers qui ne se transmettent que par une génération authentique. La tradition nous fournit tous les titres d'une origine légitime, la science la confirme : que voulez-vous de plus? Un enfant qui se présenterait au tribunal avec une possession d'état aussi bien prouvée, et qui reproduirait, dans sa physionomie et dans les signes particuliers de sa personne, la physionomie et les signes particuliers de l'homme dont on lui conteste la filiation, ne serait-il pas unanimement déclaré légitime? Eh bien! ce que vous feriez pour cet enfant, au nom de la justice et du bon sens, faites-le pour les Évangiles, et dites une seconde fois avec moi : Les Évangiles sont authentiques.

Cette conclusion est d'autant plus rigoureuse, Messieurs, que d'autres livres ont réclamé, avec les Évangiles, une filiation apostolique, et n'ont pu obtenir la reconnaissance de la société. L'Église des premiers siècles, après quelques hésitations, a méprisé et oublié les Évangiles apocryphes, comme, de

nos jours, nous avons oublié et méprisé les faux Louis XVII. Cependant ces livres n'étaient pas tous mauvais : plusieurs, écrits d'après les instructions des premiers prédicateurs, se rapprochaient, par des airs de famille, des récits apostoliques : mais ils n'avaient pas de possession établie. Nos quatre Évangiles seuls sont restés, d'autant plus authentiques qu'ils ont été consciencieusement dégagés d'un plus grand nombre d'écrits.

Cette authenticité est-elle complète et continue? c'est-à-dire, Messieurs, possédons-nous le texte des Apôtres dans son intégrité? C'est le dernier point qu'il faut éclaircir.

III

L'originalité du texte évangélique, les imperfections et les incorrections de style, les combinaisons et les emplois de mots inconnus aux classiques, s'opposent, ainsi qu'on l'a judicieusement remarqué, à toute idée d'un remaniement, et pourraient être considérés comme une garantie suffisante d'intégrité. Cependant l'étude du milieu dans lequel se sont propagés les Évangiles peut seule nous donner, sur ce point, une entière certitude.

Quelle que soit l'opinion des incrédules touchant l'inspiration des Écritures, il n'en est pas moins vrai que, depuis l'origine du Christianisme, une multitude immense y a cru, et a exprimé sa croyance par une constante vénération. A tort ou à raison, peu importe, ce n'est pas là la question, chaque chrétien avait la conviction qu'il lisait, dans le texte sacré, la parole même de Dieu ; de là les pieuses terreurs et les saintes indignations qui se manifestent, chaque fois qu'il s'agit d'une retouche ou d'une falsification. Saint Jérôme n'accepte qu'en tremblant l'ordre que lui donne le pape Damase de traduire les Écritures en langue vulgaire, tant il a peur d'être pris pour un faussaire. Origène déclare qu'il n'y a pas un *iota*, pas un trait sans dessein dans les lettres divines. Saint Justin condamne ceux qui altèrent le texte sacré, comme plus coupables que ceux qui adoraient le veau d'or ; il n'y a que les apôtres de Satan, au dire de Denys de Corinthe, qui soient capables d'un tel crime. Tertullien accable Marcion de ses anathèmes, parce qu'il a osé glisser ses erreurs dans le texte de saint Luc. Saint Irénée oublie la douceur de son caractère et son nom, qui signifie *pacifique*, pour écraser les corrupteurs de l'Évangile sous le poids de ses reproches et de ses imprécations.

Remarquez bien, Messieurs, que le Nouveau Tes-

tament ne repose pas, solitaire et gardé à vue, sur une table de l'Arche sainte : on le lit dans toutes les églises, il est dans toutes les mains. Chaque chrétien veut l'avoir, l'un pour embaumer sa sépulture, l'autre pour le garder constamment sous ses vêtements, afin d'y trouver des forces dans les jours mauvais de la persécution. Il est dit de la vierge Cécile qu'elle portait toujours l'Évangile du Christ sur sa poitrine : *Virgo gloriosa semper Evangelium Christi gerebat in pectore* [1]. Mais la vierge Cécile n'était pas seule : des légions d'âmes pures et vigoureuses, éprises de l'adorable beauté du Christ, aimaient à retremper, dans la lecture de sa vie, et leur foi et leur vertu. Les copies se multipliaient tellement qu'on estime leur nombre à trente mille, vers le commencement du deuxième siècle : trente mille copies respectées comme des choses divines, baisées avec amour comme si elles eussent porté l'empreinte des lèvres mêmes Christ! Comment une falsification serait-elle possible?

Il y en a eu cependant. Des hommes sont venus en divers temps, qui, trop abusés par les rêveries de leur esprit en délire, trop attachés à de vains systèmes, trop orgueilleux pour se soumettre à une

1. Bréviaire, *Office de sainte Cécile.*

lettre inflexible, ont infligé aux livres saints une torture qui les déshonorait. La lettre se pliait, sous leur plume, à des sens qu'elle n'avait jamais exprimés, et, sous le patronage d'un nom sanctifié, mille erreurs se montraient tout à coup, qui pouvaient passer, aux yeux des faibles, pour des vérités. Mais, alors, quels plaintifs gémissements dans le troupeau du Christ ! quels aboiements formidables des chiens vigilants préposés à sa garde ! quels tonnerres dans la voix des docteurs ! et, partout, quel redoublement de pieux respects pour les livres restés purs et sans mélange !

Tel est, Messieurs, le milieu dans lequel se sont propagés les Évangiles : d'un côté, un peuple jaloux de leur intégrité, comme un fils est jaloux de l'honneur de son père ; de l'autre, des sectes ennemies, toutes prêtes à relever dans l'Église une imitation de leur crime, si jamais elle vient à se produire. J'admire cette singulière disposition de la Providence, qui met la fidélité des enfants de Dieu sous la protection de ceux-là mêmes qui cherchent à la corrompre. Supposez une série d'altérations arbitraires, qui défigurent à la longue les Évangiles, jusqu'à les rendre méconnaissables : il faudra bien que vous l'arrêtiez, à l'époque où les quatre récits sont fixés dans la forme qu'ils ont aujourd'hui. Or, cette

époque, il est impossible qu'elle soit postérieure au grand travail d'Origène : c'est donc avant lui que se sont faites les altérations. Des milliers de copies circulent, toutes différentes l'une de l'autre, et offrant à peu près l'image du chaos. Quelle autorité assez puissante, quelle convention assez universelle pourra les retirer toutes des mains de leurs possesseurs, de manière qu'il n'en reste aucune, et que le nouveau texte les remplace partout? A supposer que les chrétiens soient assez dociles pour détruire des monuments qu'on leur apprend à mépriser, les hérétiques se plieront-ils aux exigences d'une autorité qu'ils ne reconnaissent pas? Soumis comme les chrétiens, feront-ils disparaître des pièces accusatrices, qui peuvent si facilement les venger des dédains dont ils sont abreuvés et de l'horreur qu'ils inspirent? Personne, Messieurs, ne pourra croire une semblable merveille. C'est le propre des ennemis de l'Eglise de triompher de tous ses embarras : combien plus de ses crimes, si elle pouvait en commettre! S'il plaisait aujourd'hui aux évêques de l'univers catholique de se réunir et de décréter qu'il faut ajouter à l'Évangile un mot qui n'y est pas, demain et jusqu'à destruction radicale des presses et des éditeurs, ce mot serait imprimé en italiques dans toutes les feuilles et tous les ouvrages des

hérétiques et des libres penseurs, que Dieu veut bien souffrir ici-bas pour nous tourmenter. Jamais donc nous ne pourrons supposer raisonnablement la complicité de l'erreur, et expliquer ainsi l'altération substantielle des textes de l'Évangile.

Mais il est une autre difficulté qui complique la précédente : c'est qu'une convention, ayant procédé au remaniement des Évangiles, a dû procéder au remaniement des écrits des Pères et de toutes leurs copies; car les Pères ont multiplié les citations, et, bien que leur mémoire les trahit en plusieurs circonstances, leurs textes sont si généralement conformes, quant au sens, à ceux que nous lisons aujourd'hui, qu'il est impossible de se méprendre sur l'état des originaux d'où ils les tirent. Or, ce remaniement des Pères est-il supposable? S'il s'est fait, comment expliquer les nuances de leurs citations? Tout est énigme et mystère dans les hypothèses de l'incrédulité. C'est merveille qu'elle ait pu les inventer, plus grande merveille qu'elle y tienne encore, malgré les embarras et les tourments inutiles qui en résultent pour elle.

Pour moi, Messieurs, je suis en admiration, quand je vois que des hommes de goût aspirent avec délices le parfum d'antiquité et de bonne littérature qui s'échappe des chants d'Homère, des strophes d'Ho-

race, des Bucoliques de Virgile et des discours de Cicéron ; que des savants jurent par Salluste, Suétone et Tacite; que des critiques éminents admettent si facilement l'intégrité de livres que rien n'a protégés contre l'arbitraire des copistes, tandis qu'on ose prendre, vis-à-vis des textes évangéliques, une attitude soupçonneuse et accusatrice. Deux vergers sont placés l'un à côté de l'autre : celui-ci ouvert à tous les passants; celui-là entouré de hautes et fortes murailles, rempli de chiens terribles autant que fidèles, surveillé par des hommes qui jamais ne sommeillent. Un étranger arrive, et jure que, si l'on a volé quelque part, c'est dans l'endroit le mieux gardé... Évidemment, cet étranger est un mauvais plaisant.

Messieurs, nous nous sommes habitués à ne plus craindre les mauvaises plaisanteries de la critique à l'endroit des l'Évangiles. Un Anglais, le docteur Mill, travailla trente ans, et trouva, à force de patience, dans les manuscrits du Nouveau Testament, trente mille variantes. Ce fut un coup terrible pour les timides. Mais ceux qui avaient l'habitude des manuscrits ne furent pas étonnés : ils firent remarquer qu'il n'est pas de livre au monde qui n'en offrît le double, le triple même, s'il eût été copié autant de fois que l'Évangile et les livres apostoliques; qu'en

mettant de côté les différences insignifiantes qui proviennent des accents, des esprits, des points, des inversions et des citations isolées, il en restait tout au plus..... une dizaine dignes d'attention. Dix variantes! est-ce assez pour nous permettre de suspecter un instant l'intégrité d'un livre qui a traversé dix-huit siècles, et qui fut, de tous les ouvrages, le plus répandu et le plus populaire? Non, Messieurs, mille fois non ! aussi j'ai hâte de prononcer la conclusion que vous attendez : — l'Évangile, point central de l'Écriture, est en possession d'état depuis l'origine du christianisme. Il a traversé les dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis son apparition, sans qu'aucune main sacrilège ait pu jamais le déshonorer par des altérations substantielles. Donc, il est authentique, d'une authenticité complète et continue. Donc, il nous fournit le premier élément du témoignage : — la connaissance certaine, — en nous mettant directement en rapport avec des témoins qui ont vu et observé.

Les Apôtres sont là. Vous les avez appelés, vous êtes allés les chercher avec moi jusque dans les profondeurs des siècles, jusque sous le marbre de leurs tombeaux : les voilà! Leurs mains vénérables s'étendent sur vos têtes, leurs yeux fermés par la mort s'ouvrent pour interroger votre bonne foi; leur

bouche va parler.... Écoutez-les : « *Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ..., annuntiamus vobis* [1]. Chrétiens, ce Verbe de vie qui fut dès le commencement, que nous avons entendu, que nous avons vu de nos yeux, que nous avons examiné, que nous avons touché de nos mains, nous vous l'annonçons. *Notam fecimus vobis Domini nostri Jesu Christi virtutem et præsentiam : speculatores facti illius magnitudinis* [2]. Nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous, les spectateurs de sa Majesté. »

Ah ! Messieurs, je conçois que l'incrédulité redoute un pareil langage : consentir à l'entendre, c'est déjà prendre un engagement envers la vérité. Voilà pourquoi tant de labeurs, tant d'efforts, tant de subtilités, tant de ruses, pour dépouiller l'Évangile de sa possession d'état, et le réduire à la condition des livres bâtards qu'on peut mépriser sans outrager la raison. Peine perdue ! la critique dépensera éternellement son esprit, sa mémoire et sa patience, sans obtenir le résultat qu'elle attend. Elle nous étonne, elle nous attriste, parce que son entreprise est grave et com-

1. I Joan., cap. I, 3.
2. II Petr., cap. I, 16.

étaient plusieurs, leur affirmation évoque un nombre considérable de témoins, chez lesquels la rencontre uniforme et constante d'une double infirmité serait incontestablement la plus étonnante des merveilles ou le plus inconcevable des maléfices.

Ils parlent. C'est un fait immense, d'autant que, pour constater l'authenticité de leur affirmation, nous avons été obligés d'examiner certains détails historiques, dont l'exactitude forme un préjugé sérieux en faveur de leur véracité. Toutefois, cette véracité ne nous est pas encore définitivement acquise. Il est permis à la critique de poursuivre de ses rigueurs le texte évangélique, jusqu'à ce qu'elle en ait extrait, dans toute sa pureté et sa force, le second élément du témoignage : l'affirmation sincère. Les Apôtres ont vu, entendu et touché : mais ont-ils bien dit ce qu'ils ont vu, entendu et touché? Nous le saurons et le croirons bientôt, je l'espère.

L'histoire, qui fait revivre les morts illustres, nous a conservé, avec le souvenir des travaux des Apôtres, le souvenir de leurs admirables vertus. Non seulement ils furent de mœurs graves et austères, comme cela convient aux témoins dont l'affirmation doit peser sur nos jugements et nos décisions, mais ils s'élevèrent, par la sublimité et l'héroïsme de leur vie, au-dessus de cette commune intégrité d'où naît

d'ordinaire la franchise et la sincérité. Humbles dans la gloire, modestes dans le succès, doux et justes comme des pères dans le commandement, détachés des biens que les hommes convoitent et des honneurs qu'ils ambitionnent, chastes au milieu de la corruption, constants dans l'épreuve, inébranlables dans la contradiction, courbés dans la crainte des jugements de Dieu et enivrés de son amour, pleins de compassion pour les misères humaines et d'une tendre charité pour les âmes; desséchés par de mystérieuses angoisses, tourmentés et emportés par le zèle, d'une ville à l'autre ville, d'une contrée à l'autre contrée, d'un rivage à l'autre rivage, au milieu de tous les périls, « périls des fleuves, périls des voleurs, périls du côté des Juifs, périls du côté des Gentils, périls dans la cité, périls dans la solitude, périls dans la mer, périls au milieu des faux frères [1]; » appelant avec gémissement la dissolution du tabernacle demi-ruiné qu'habite encore leur âme avide des visions célestes, et mourant sans ostentation et sans regret, pour l'Évangile qu'ils ont annoncé : tels sont, Messieurs, les témoins dont la tradition nous a pieusement conservé les écrits. Et tant de mérites seraient souillés par une féroce hypocri-

1. II Cor., cap. XI, 26.

étaient plusieurs, leur affirmation évoque un nombre considérable de témoins, chez lesquels la rencontre uniforme et constante d'une double infirmité serait incontestablement la plus étonnante des merveilles ou le plus inconcevable des maléfices.

Ils parlent. C'est un fait immense, d'autant que, pour constater l'authenticité de leur affirmation, nous avons été obligés d'examiner certains détails historiques, dont l'exactitude forme un préjugé sérieux en faveur de leur véracité. Toutefois, cette véracité ne nous est pas encore définitivement acquise. Il est permis à la critique de poursuivre de ses rigueurs le texte évangélique, jusqu'à ce qu'elle en ait extrait, dans toute sa pureté et sa force, le second élément du témoignage : l'affirmation sincère. Les Apôtres ont vu, entendu et touché : mais ont-ils bien dit ce qu'ils ont vu, entendu et touché? Nous le saurons et le croirons bientôt, je l'espère.

L'histoire, qui fait revivre les morts illustres, nous a conservé, avec le souvenir des travaux des Apôtres, le souvenir de leurs admirables vertus. Non seulement ils furent de mœurs graves et austères, comme cela convient aux témoins dont l'affirmation doit peser sur nos jugements et nos décisions, mais ils s'élevèrent, par la sublimité et l'héroïsme de leur vie, au-dessus de cette commune intégrité d'où naît

d'ordinaire la franchise et la sincérité. Humbles dans la gloire, modestes dans le succès, doux et justes comme des pères dans le commandement, détachés des biens que les hommes convoitent et des honneurs qu'ils ambitionnent, chastes au milieu de la corruption, constants dans l'épreuve, inébranlables dans la contradiction, courbés dans la crainte des jugements de Dieu et enivrés de son amour, pleins de compassion pour les misères humaines et d'une tendre charité pour les âmes; desséchés par de mystérieuses angoisses, tourmentés et emportés par le zèle, d'une ville à l'autre ville, d'une contrée à l'autre contrée, d'un rivage à l'autre rivage, au milieu de tous les périls, « périls des fleuves, périls des voleurs, périls du côté des Juifs, périls du côté des Gentils, périls dans la cité, périls dans la solitude, périls dans la mer, périls au milieu des faux frères [1]; » appelant avec gémissement la dissolution du tabernacle demi-ruiné qu'habite encore leur âme avide des visions célestes, et mourant sans ostentation et sans regret, pour l'Évangile qu'ils ont annoncé : tels sont, Messieurs, les témoins dont la tradition nous a pieusement conservé les écrits. Et tant de mérites seraient souillés par une féroce hypocri-

1. II Cor., cap. XI, 26.

sie! Une si haute perfection servirait de vêtement à la plus sacrilège et la plus opiniâtre imposture! Mais, alors, à qui donnerons-nous notre confiance? Quel est l'honnête homme dont la parole sera désormais respectée? Ces grands menteurs furent saints, et vécurent dans le ciel, tandis que leur vertu généreuse répandait autour d'eux sa féconde influence; et nous qui déshonorons par tant de faiblesses notre vulgaire probité, nous aurions des prétentions à la sincérité! O méprisable orgueil! Si ceux-là nous ont trompés, personne ici-bas n'a plus le droit de rien affirmer. Taisons-nous sur le passé et sur les absents, et laissons s'éteindre notre esprit, plutôt que de le livrer en proie au mensonge qui partout nous menace. Mais non, le mensonge n'habite pas sous la tente où les vertus sublimes et héroïques se sont donné rendez-vous. Voir les Évangélistes dans le miroir fidèle de l'histoire, c'est déjà prendre acte de leur sincérité.

Toutefois, Messieurs, à supposer que l'histoire silencieuse ne nous ait pas conservé les traits des grandes et nobles figures que je viens de faire passer rapidement sous vos yeux, serions-nous dans l'impossibilité de contrôler leur témoignage? Nullement, car les récits apostoliques nous restent, et par eux s'est accompli cet oracle du Psalmiste : « *In om-*

nem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum [1] : Leur bruit s'est répandu par toute la terre, leur parole est allée jusqu'aux confins du monde. » La voix des Évangélistes retentit aujourd'hui, avec autant de force qu'en ses premiers éclats. Or, il est des circonstances où le sens de l'ouïe supplée merveilleusement celui de la vue. Plongés dans la tristesse d'une éternelle nuit, nous envoyons notre âme aux portes que le malheur n'a pas osé clore : ne voyant plus, nous écoutons mieux. Tout, dans notre attitude tranquille et recueillie, semble dire : — Parlez-moi, je vous en prie, parlez-moi : car, autrement, comment pourrais-je vous connaître? — Le timbre et les modulations d'une voix sont pour nous pleins de révélations ; la forme, l'objet, les moindres circonstances d'un récit, rien n'échappe à notre profonde attention. D'autre part, il est des hommes qu'il suffit d'entendre pour croire, tant leur âme franche se trahit par la droiture de leur verbe, tant leur parole est comme saturée d'honnêteté et de candeur. A ce compte, Messieurs, nous pouvons sans danger repousser les apparitions de l'histoire, sans danger couvrir d'ombre les figures lumineuses, les physionomies parlantes des Évan-

1. Ps. XVIII.

gélistes, et appliquer uniquement notre ouïe à leur récit. Comment racontent-ils? Que disent-ils? Dans quelles circonstances parlent-ils? Autant de questions d'où sortiront des preuves incontestables de leur sincérité.

I

Si la parole de l'honnête homme est comme une musique sacrée qui ébranle doucement les portes de l'âme et les ouvre sans violence, afin de donner passage à la vérité, je n'en connais pas de plus harmonieuse ni de plus puissante que celle des Évangélistes. Trois notes s'y font entendre, dont les mouvements sans art n'amènent jamais de discordances, jamais d'effets qui troublent au profit des effets qui reposent. Sans être monotone, cette pieuse et grave mélodie se poursuit, d'un bout à l'autre, par les mêmes moyens. Vous lisez une page, puis une autre encore..., partout vous entendez : simplicité, désintéressement, confiance.

Être simple, ce n'est pas le défaut habituel de ceux qui racontent. Même lorsqu'ils s'appliquent, dans l'intérêt de l'art, à éviter les inutilités, l'enflure et les surcharges, il leur arrive encore de chercher le

chemin des âmes par des images, des raisonnements, des mouvements passionnés. L'extraordinaire et le merveilleux surtout semblent demander plus d'apprêts dans les formes, plus de vigueur logique, plus d'éloquence, parce qu'il n'entre que de force dans le mystérieux sanctuaire où se forment les convictions. Ce n'est pas trop que toutes les puissances soient touchées, l'imagination séduite, la raison assouplie, les passions excitées, quand il s'agit d'admettre des faits violemment arrachés aux habitudes et aux lois connues, qui servent comme de mesure à nos jugements. Aussi voyez quelles peines s'est données de tout temps l'Apologétique sacrée, afin de triompher des répugnances de l'esprit humain, à l'endroit des prodiges qu'elle propose à notre croyance. Comme elle enrichit les faits, dont elle prend la substance dans l'Évangile, de tableaux et de démonstrations! Comme elle a mis en œuvre tous les moyens oratoires! Mais, même dans la simple histoire des événements dont se compose d'ordinaire la trame de la vie humaine, le narrateur étouffe difficilement le besoin qu'il éprouve de faire passer à d'autres ses convictions et ses impressions. L'admiration, la louange, la sympathie, la compassion, le reproche, le blâme, la haine, la joie de la vengeance, se montrent plus souvent qu'il ne faut,

ne serait-ce que dans une toute petite épithète qui semble n'avoir été amenée que pour le besoin de la phrase, mais qui, réflexion faite, est d'autant plus forte que l'écrivain y a comme concentré sa passion.

Pareillement, toute histoire tend à faire prévaloir un intérêt quelconque, intérêt de nation ou de parti; et, si l'historien a été lui-même notablement mêlé aux événements, il est rare, pour ne pas dire impossible, qu'il ne nous écrase pas du poids de son insupportable personnalité. Pourquoi cela, Messieurs? Parce que la confiance nous manque, soit que nous ne nous sentions pas suffisamment appuyés sur la certitude des choses que nous avons entrepris de raconter, soit que nous redoutions les orages d'une discussion qui amoindrira l'autorité de notre témoignage.

Dans l'Évangile, rien de semblable. Les historiens sacrés semblent s'être impitoyablement condamnés à la sécheresse et à la nudité, afin de laisser parler les événements eux-mêmes. Ordre, préludes, transitions, sobres et justes ornements de la narration, conclusions logiques des faits, manifestations légitimes des sentiments, tout y est négligé, comme s'il s'agissait de livrer au public des mémoires sans dessein, des souvenirs sans importance pour l'avenir de l'humanité. Les pays, les

villes, les lieux célèbres que nous eussions décrits, afin de mieux poser l'action, les Évangélistes se contentent de les nommer; les miracles que nous prendrions soin de constater, et qui ne manqueraient pas de nous fournir, à chaque instant, des conclusions victorieuses en faveur des manifestations divines, quatre lignes suffisent pour les raconter. Ce sont comme des prémisses inertes, dont il semble inutile de tirer les conséquences. Les personnages qui passent, s'agitent, parlent, conspirent, triomphent, souffrent, succombent, lâches, traîtres, bourreaux, victimes, ne sortiraient pas des mains les plus impartiales, sans emporter à la postérité la note impérissable de leur infamie ou de leur gloire : mais là, impassibilité du roc, silence de la tombe. Pas un blâme direct contre les ennemis de Jésus-Christ! pas un mot qui les injurie, ou qui du moins les flétrisse! on dirait que le crime a l'étrange pouvoir de les rendre inviolables. Pas un cri d'admiration en présence de l'Homme-Dieu, pas un applaudissement pour ses discours, pas une louange pour ses vertus, pas un soupir sur ses douleurs, pas un gémissement au pied de son gibet, pas une larme à sa mort! Et ce sont des disciples et des amis qui ont écrit tout cela? Ah! si les Apôtres n'avaient rempli l'univers des rugissements de leur amour passionné,

s'ils n'avaient traversé des torrents de tribulations pour le Maître dont ils ont raconté si tranquillement, on pourrait presque dire si indifféremment, la vie, les travaux, les angoisses, le supplice, l'agonie, la mort, ce serait à croire qu'ils n'étaient pas même des hommes; car ils se montrent sans entrailles! Mais non, Messieurs, ils étaient simples, afin de ne jamais cesser d'être vrais. Ils mettaient en pratique ce conseil de la Vérité même : Que votre parole soit : Cela est, cela n'est pas. *Sit sermo vester : Est, est, non, non* [1]. » Et, pour qui sait comprendre, leur indigence surpasse et efface toutes les magnificences dont le génie sait revêtir l'histoire.

Prenons-en un exemple dans le récit typique de la résurrection. Klopstock, le chantre de la *Messiade*, a groupé autour de ce prodige d'incomparables beautés. — Le Christ est mort et descendu dans la tombe. Alors, Gabriel, le messager des mystères sublimes, se jette dans l'espace, et, d'une voix terrible comme celle de la tempête, il appelle à lui les anges et les patriarches. « Suivez-moi, dit-il, suivez-moi tous au plus saint des tombeaux. »

L'ange de la mort, tremblant et épouvanté du

1 Matth., cap. v, 37.

dernier coup qu'il a porté, se plaint de sa douloureuse mission : « Hélas! dit-il, pour moi seul, il fait toujours nuit; pour moi seul, cette terre sanctifiée chancelle et frémit encore. Depuis qu'existent les mondes, j'exécute avec courage et résignation les ordres de l'Éternel; mais la dernière victime qu'il m'a fait immoler a épuisé mes forces. Ranime-moi, divin Sauveur, toi qui vas sortir du sépulcre où je t'ai fait descendre, pour t'asseoir à ta droite de ton Père! »

Il se tait, et les grandes ombres de la loi antique s'entretiennent ensemble du miracle qui va s'opérer. « Se réveillera-t-il avec le soleil? embellira-t-il la parure printanière de la terre d'un reflet de sa magnificence? ou le monde doit-il rester endormi, tandis que son Sauveur sortira des ombres de la mort? — Ce noir rocher qui s'arrondit au-dessus de sa tombe s'envolera-t-il vers le ciel, quand ce vainqueur de la mort lèvera sa tête au-dessus de la poussière qui le couvre? Aurons-nous la force de supporter l'éclat de sa majesté? Mon faible cœur contient à peine les douces craintes et les ineffables espérances qui l'inondent. »

Abraham, David, Ézéchiel, Daniel, Isaïe, chantent tour à tour près du berceau où sommeille le futur immortel, — et le divin mort dort toujours.

Un nuage plein de foudres et de gloire descend à travers l'infini; tout s'émeut à son approche, le sépulcre du Messie reste seul immobile. Gabriel le regarde avec ravissement; car c'est lui qui doit rouler la pierre. Les ressuscités se prosternent la face contre terre, devant la divinité du Rédempteur, dont l'approche est annoncée par le gémissement des montagnes et le bruissement des forêts. Une dernière fois, la parole est au père du genre humain : « O toi qui n'as jamais été créé, divin Sauveur! comment glorifier ton amour et ta miséricorde? Comment célébrer tout ce que tu as fait, tout ce que tu feras? Déjà la tempête vivante t'annonce; un souffle va passer sur ton enveloppe, et ton enveloppe se lèvera de la poussière du sépulcre... Arrive, arrive, animation divine! Souffle des cieux, réveille le divin mort, qui, avec ses plaies étincelantes, va briller à la droite de son Père! Et toi, pieuse extase, la plus sainte des filles du ciel, pose ta main sur tes lèvres, et attends en silence l'heure de la résurrection. »

Ève, la mère des vivants, s'approche de son vieux compagnon : le bruit de la résurrection a frappé son oreille; elle exprime ainsi sa joie et son bonheur : « Coule plus vite, source divine! inonde, soulève le rocher sépulcral!.... Heure bienheureuse qui vas

luire sur le monde, heure de la résurrection du Christ! tu portes dans ton sein le salut du genre humain. O mes enfants! mes enfants! quel brillant héritage vous arrive des cieux! Coule plus vite, source divine! inonde, soulève le rocher sépulcral! Que tes flots argentés s'étendent sur l'univers, et qu'ils deviennent l'océan de l'immortalité! »

Tout est prêt. Gabriel s'élance dans les nuages. Silence! voici la gloire de Dieu!!! et, depuis les rives lointaines de l'Euphrate jusqu'au fond du sépulcre saint, la terre se trouble. Satan tombe anéanti; les soldats romains se précipitent la face contre terre. A la voix de Gabriel, le rocher qui fermait le tombeau s'agite et roule au loin, et Jéhovah, le Dieu immuable, partage le ravissement de ses créatures...; le Messie ressuscite!!! « Hélas! c'est en vain que, sur les ailes de l'extase, je cherche à m'élever vers l'infini : la fragile nature de l'homme me retient dans la vallée des tombeaux, et me rappelle que je n'ai pas encore été semé, moi, pour la grande moisson, cette conséquence sublime de la résurrection du Christ. » — Ainsi parle le poëte [1].

D'un autre côté, Messieurs, l'apologétique fait appel à ses forces, et s'empare du miracle de la Ré-

1. *Messiade,* chant XIII.

surrection. Elle en relève toutes les circonstances : le sceau de la Synagogue, la pierre immense qui ferme l'entrée du tombeau, les gardes qui en surveillent toutes les avenues, la haine des Juifs qui poursuit sa victime jusque dans la mort, la terreur et le désespoir des amis de Jésus, l'heure du prodige, le nombre des témoins, la rencontre et la constance de leurs affirmations, les périls de l'imposture, la suspension des enquêtes. Enfin, elle accumule, avec une impitoyable audace, toutes les impossibilités naturelles, poursuit tous les doutes, presse les conséquences, et ne se repose que dans la certitude du prodige d'où ressort, plus éclatante que partout ailleurs, la divinité de Jésus-Christ.

L'Église triomphe, et touche à la fois toutes les cordes des grandes et nobles passions qui s'agitent au cœur de l'homme. C'est une ivresse sans fin, dans cette belle fête de Pâques, qui règle tous les mouvements de l'année liturgique. — « *Alleluia! Alleluia!* le Christ est ressuscité! — J'ai dormi dans la tombe, j'ai commencé mon sommeil et je me suis levé, car le Seigneur m'a réveillé... *Alleluia!* — O Christ! ta résurrection réjouit et la terre et les cieux. Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse : *Alleluia!* — Le Christ ressuscité ne meurt plus, la mort n'a plus

sur lui d'empire; mais ce qui vit, vit à Dieu : *Alleluia!* — Qu'ils nous disent donc, les Juifs, qu'ils nous disent comment les soldats qui veillaient le sépulcre ont perdu le roi qu'ils avaient étouffé sous la pierre. Pourquoi ne gardaient-ils pas mieux la pierre de justice? Qu'ils nous rendent le mort, ou qu'ils adorent avec nous le ressuscité, en disant : Ce qui vit, vit à Dieu : *Alleluia*[1] *!* »

O sainte Église! je partage tes transports; mais je serais moins ému, si tu ne mêlais l'Évangile à tes chants. Ouvrez-le, Messieurs, ouvrez-le, il est temps, ce pauvre petit livre si nu, si dépouillé des artifices de l'imagination, de la raison et de la passion; ouvrez, et lisez.

« ...... Les Juifs, en s'en allant, fortifièrent le sépulcre, mirent un sceau sur la pierre et des gardes autour... Mais, le soir du sabbat, Marie-Madeleine et l'autre Marie vinrent voir le tombeau. Et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre; l'Ange du Seigneur descendit du ciel, et, s'approchant, il

1. ℟ Christus resurgens ex mortuis jam non moritur : mors illi ultra non dominabitur : * Quod enim vivit, vivit Deo. Alleluia, alleluia. ℣ Dicant nunc Judæi quomodo milites custodientes sepulcrum perdiderunt regem ad lapidis positionem : quare non servabant petram justitiæ? Aut sepultum reddant, aut resurgentem adorent nobiscum, dicentes : * Quod enim vivit, vivit Deo. Alleluia, alleluia. (*Liturgie dominicaine.* Répons du jour de Pâques, IIes Vêpres.)

roula la pierre, et il était assis dessus. Son visage était comme l'éclair, et son vêtement comme la neige. Les gardes furent pris d'épouvante et de terreur, et devinrent comme morts. Mais l'Ange, s'adressant aux femmes, leur dit : — Ne craignez pas, vous; je sais que vous cherchez Jésus le crucifié : il n'est plus ici, il s'est levé comme il l'a dit. Venez et voyez le lieu où l'on avait mis le Seigneur; et, vite, allez dire aux disciples qu'il est ressuscité, et voici qu'il vous précède dans la Galilée : c'est là que vous le verrez, je vous le prédis. — Et les femmes sortirent du monument, avec grande crainte et grande joie, courant porter la nouvelle aux disciples. Et voici que Jésus les rencontra, leur disant : Bonjour! Elles s'approchèrent, tinrent ses pieds et l'adorèrent. Alors Jésus leur dit : — Ne craignez pas. Allez dire à mes frères qu'ils aillent en Galilée, là ils me verront. — Et les onze disciples allèrent en Galilée, sur la montagne que Jésus avait indiquée, et, le voyant, ils l'adorèrent; mais quelques uns doutèrent [1]. »

Messieurs, je ne sais si vous partagerez mes impressions : mais permettez-moi de vous les raconter ingénument. Quand je lisais le poëte, mon imagina-

1. Matth., cap. XXVIII.

tion, exaltée par la richesse de ses tableaux, se laissait entraîner à des rêves magnifiques, et je disais : Comme c'est beau! Quand je lisais les apologistes, ma raison, sous l'empire de la force démonstrative, se sentait convaincue, et je disais : Comme c'est fort! En récitant l'office de l'Église, mon cœur était touché, tout frémissait en moi, et je disais : Comme c'est émouvant! Mais, en lisant l'Évangile, les larmes tombaient de mes yeux, et je disais : Comme c'est simple! et aussi comme c'est adorable!

A cette adorable simplicité, il faut joindre le plus parfait désintéressement. Les Évangélistes oublient que l'esprit public supporte mal l'aveu sincère et trop naïf des faiblesses, des fautes et des crimes; que, dès qu'il s'agit de conquérir des sympathies aux institutions nouvelles, leur côté austère doit être habilement déguisé; qu'un auteur peut affaiblir l'autorité de son témoignage, s'il ne sait pas taire les défaillances de son esprit et de son cœur; enfin, que, d'après les habitudes humaines, toute histoire prend sous son patronage un intérêt quelconque, de nation, de secte ou de personne. Oui, Messieurs, les Évangélistes oublient ces choses, à tel point qu'i serait difficile de découvrir leur dessein, s'il ne se faisait jour plus tard en des actes publics. Leur

plume désintéressée retrace avec une exactitude, je dirais presque avec une brutalité navrante, le crime longtemps médité de leur nation, les sourdes et déloyales menées des pharisiens, la violation des lois divines et humaines par les prêtres et les gardiens du sanctuaire, la démence du peuple converti en un instant de l'admiration à la fureur, la joie infâme et sacrilège des ennemis du Juste en face de ses douleurs, mille iniquités en une seule, qui, grâce à leur récit, passera aux siècles futurs, et attirera sur la tête des Juifs, leurs compatriotes, les malédictions du genre humain. La naissance méprisable de leur Maître, son enfance obscure, sa pauvreté, sa misère, son facile commerce avec les pécheurs, la tristesse de son agonie, les épouvantes, les ennuis, les dégoûts de son âme sainte aux approches de la mort, ses opprobres, ses souffrances, l'ignominie de son trépas : ils écrivent tout cela, à côté des miracles et des discours sublimes. S'il doit y avoir du nouveau dans le monde, c'est l'étrange mystère de la Croix, qui met à la torture les plus chères passions que l'homme nourrisse en son cœur. Se faire mourir chaque jour et à toute heure, dans son orgueil, ses appétits, ses amours, c'est la conclusion pratique de leur histoire, si elle doit en avoir une. Pour eux, ils sont gens de rien, nés dans la roture, ignorants, gros-

siers, ambitieux, timides, lâches, traîtres, parjures. C'est par l'ingratitude et l'abandon qu'ils ont presque tous payé le tendre et constant amour dont ils furent l'objet de la part de leur Maître. C'est par le doute que quelques-uns d'entre eux ont accueilli la résurrection, qui, pourtant, leur était promise. Singuliers écrivains! Sont-ils amis ou ennemis? Vous le saurez si vous étudiez leur vie; si vous vous contentez de lire leurs écrits, c'est un problème.

Mais, Messieurs, ce qui n'est pas le moins du monde problématique, c'est la robuste conviction et la sereine confiance des Évangélistes. Tâchez d'expliquer autrement leur simplicité et leur désintéressement, vous ne le pourrez pas. S'ils sacrifient les précautions légitimes auxquelles se croient obligés les historiens; s'ils dépouillent les plus étranges événements, les plus surprenantes merveilles, de toute explication et justification, c'est qu'ils se sentent appuyés sur l'inébranlable certitude des faits qu'ils racontent, c'est qu'ils regardent toute discussion de leur témoignage comme impossible, c'est que l'évidence couvre de son manteau la nudité de leur histoire, et donne à leur affirmation un intérêt suprême, près duquel languit et s'efface tout autre intérêt. Ainsi l'attitude de leur récit nous révèle l'attitude de leur âme; réunies ensemble, elles nous

offrent la plus haute garantie de sincérité qu'il soit possible d'exiger d'un témoin.

Parole du sage et de l'honnête homme, quand fîtes-vous entendre des accents semblables aux accords soutenus de ces trois notes évangéliques : simplicité, désintéressement et confiance? Les disciples du Christ ont parlé, c'est assez. Je n'ai pas besoin de les voir, même dans les lumières de l'histoire : mon âme émue s'ouvre sans résistance, sous les coups du verbe adorable qui s'échappe de leur bouche sanctifiée; ma raison satisfaite répond, par un acte de foi, à la sincérité dont sont imprégnées toutes les lignes de leur récit. Mais parlez encore, ô mes maîtres! que le timbre divin de votre voix ne me fasse pas oublier ce que vous dites.

II

Tous les détails de l'Évangile — discours, préceptes, actions, vertus, miracles, prophéties — se groupent autour de la personne, se concentrent dans la vie d'un homme unique, qui, par le charme continu de sa présence, remplace celui de l'ordre et de la méthode que les écrivains sacrés paraissent avoir dédaignés. Il est si extraordinaire, si nouveau, si

contraire au type que l'esprit judaïque devait naturellement concevoir, qu'il faut l'avoir vu, pour en parler comme l'ont fait les Évangélistes. Cette observation considérable établit une puissante harmonie entre la forme et l'objet principal du récit, et nous permet de conclure, d'un côté comme de l'autre, à la sincérité. En effet, s'il était impossible aux Apôtres d'inventer Jésus-Christ, ils ne sont plus que de simples narrateurs, et la mesure de leur impuissance nous donne celle de leur bonne foi.

Or, Messieurs, qu'est-ce que le Jésus-Christ de l'Évangile? C'est l'homme impossible, c'est le Dieu impossible. Ses vertus, ses discours, sa vie, sa mort, ne se peuvent rallier, par des moyens humains, au reste de l'histoire. Entre lui et l'antiquité sacrée elle-même, il y a des abîmes qui ne peuvent être franchis que par l'esprit de Dieu.

Suivez-le, depuis le premier jour de sa manifestation, jusqu'au moment où il pousse le grand cri qui fait trembler la terre. Vîtes-vous jamais vertu plus héroïque, ou plutôt vîtes-vous jamais semblable perfection de toutes les vertus, dans une seule et même âme? Plus de ces mélanges qui attestent, jusque dans les plus hautes natures, la présence d'une incurable infirmité. Toujours égal à lui-même, dans l'agitation de sa vie publique, il marche, d'un

pas tranquille, vers l'heure prophétisée de sa mort. Humble dans le triomphe et sous les coups de l'*hosannah* qui salue son passage, mais jamais abaissé devant d'autre grandeur que celle de son Père céleste; bon et compatissant comme une mère, et jamais faible; prodigue du bien, et jamais indiscret dans ses dons; tendrement incliné vers les pécheurs, et toujours ennemi du péché; zélé pour le droit et la loi, et jamais intolérant pour les personnes; simple quand il touche au ciel, et jamais vulgaire; grand dans l'opprobre, et jamais fier; digne dans la persécution, et jamais hautain; doux comme un agneau entre les mains de ses bourreaux, et jamais abattu; pardonnant à ceux qui l'immolent, consolant ceux qui souffrent auprès de son gibet, oubliant ses douleurs pour assurer le sort de ceux qui l'aiment, expirant entre les bras du Dieu qu'il appelle, et devenant, à dater de ce moment suprême, le type que tous les sages salueront avec respect, lors même qu'ils n'oseront pas se prosterner devant sa divinité.

Messieurs, où les Évangélistes ont-ils trouvé ce type? Est-ce dans leur milieu contemporain? Mais alors toutes les traditions, défigurées par le pharisaïsme, donnaient au Juste une physionomie en contradiction manifeste avec celle du Juste de l'Évangile. Un auteur de notre siècle a relevé cette con-

tradiction et s'est écrié : « Comment est-il arrivé que des hommes sans instruction aient imaginé de représenter un caractère qui s'éloigne à tous égards de leur type national ; en désaccord avec tous les traits que la coutume, l'éducation, le patriotisme, la religion et la nature semblaient avoir consacrés comme les plus beaux de tous[1] ? » La figure typique de Jésus-Christ est-elle empruntée à l'antiquité païenne ? Mais là vous ne rencontrez que des vertus éparses, dont la réunion demeurera toujours une pauvreté, près de la perfection que réalise en lui le Sauveur. Au reste, l'antiquité païenne, les Évangélistes ne la connaissaient pas. L'antiquité judaïque elle-même, quand ils en eussent possédé tous les secrets, ne pouvait leur fournir qu'une grossière ébauche du tableau qu'ils ont achevé d'une main si sûre. Et puis, quelle patience, quel discernement, quel goût exquis dans ces natures triviales, pour saisir, sur tous les personnages de l'Ancien Testament, les nuances disséminées de la justice et de la sainteté, et les réunir magistralement en une figure d'une si parfaite beauté ! La difficulté s'augmente et se multiplie, si l'on considère qu'il y a quatre artistes, et que, par des faits différents, « ils

1. Wiseman, IV[e] Discours.

nous conduisent à la même représentation [1]. »

Je le suppose, cependant : le Jésus-Christ des Évangélistes est inventé, quant à la vertu; c'est une compilation réussie et habilement dissimulée de tout ce qu'ils ont trouvé de beau, de bon, de grand, de juste et de saint, dans les souvenirs vénérés des patriarches et des prophètes. Mais ce Jésus-Christ, il faut le faire parler, et c'est là, Messieurs, qu'est la difficulté. L'Écriture contient des maximes profondes, sublimes, fécondes, dignes du Dieu qui les a révélées, et plus capables que toutes les philosophies de former un sage. Mais, je vous l'ai fait remarquer, le travail de la morale antique n'est qu'un travail initiateur, dont la plénitude est réservée à l'Évangile. Appuyée sur la loi judaïque, quant aux préceptes immuables de l'amour de Dieu et du prochain, la morale évangélique pousse à des conséquences si entièrement neuves, si complètement inconnues du plus éclairé et du plus vertueux, qu'on se demande d'où elles viennent, et si l'esprit humain, après un labeur plusieurs fois séculaire, eût pu dissiper les ombres d'où elles sont subitement sorties. Quelle élévation, quelle étrangeté, quel mystère, dans la plupart des discours de Jésus-Christ !

1. Wiseman, IVe Discours.

La pauvreté érigée en béatitude, au milieu d'une nation qui, stimulée par de pompeuses prophéties, compte sur la prospérité temporelle! Les pacifiques solennellement bénis, quand le peuple se prépare à la guerre qui doit assurer son universelle domination! Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux ceux qu'on maudit, bienheux ceux qu'on persécute; la joie, l'allégresse dans la douleur! Se renoncer, porter sa croix, se mettre au dernier rang et sous les pieds de tous; chercher la perfection dans une sorte de mutilation spirituelle, qui ne conserve à la chair son intégrité qu'en la privant d'une fécondité bénie par Dieu et enviée de toutes les familles. Et que ne pourrais-je pas dire encore? La morale évangélique est un cri sublime qu'on entend par-dessus tous les préceptes de la loi, toutes les maximes de l'antique sagesse, toutes les aspirations des âmes saintes. Gens sans lettres et de médiocre vertu, les Évangélistes eussent en vain fouillé les livres, interrogé les traditions : nulle part ils n'eussent trouvé le premier élément de ces grands mystères de la perfection. Leur statue du Juste, admirable fusion des beautés judaïques, fût demeurée muette ou n'eût fait entendre que des accents déjà connus; eût-elle eu dans la poitrine le souffle de tous les siècles, elle ne se fût jamais élevée

au ton de la morale chrétienne. Tout effet est proportionné à sa cause. Or, la morale judaïque n'est qu'une disposition par rapport à celle de l'Évangile : ce n'est pas une cause.

Direz-vous, Messieurs, que les temps étaient comblés et qu'il fallait se presser d'enfanter le Messie? Mais, juste impossible, moraliste impossible, le Jésus-Christ des Évangélistes est encore un Messie impossible. L'esprit public proteste unanimement contre le caractère tout spirituel de sa mission; car l'homme qu'on attend, c'est un roi glorieux, dont l'épée, descendue des panoplies célestes, va couper les liens de la servitude, massacrer les ennemis, conquérir le monde, en deux mots, faire passer les restes humiliés de Juda, de la liberté à la domination. Sortis des flancs du peuple, les disciples de Jésus-Christ partagent ce préjugé universel : ils ne s'en cachent pas, et, jusqu'au dernier moment, ils se disputent la première place du royaume chimérique qu'ils ont rêvé. Comment donc auraient-ils conçu cette étrange figure, que leur intelligence, formée par l'opinion publique, repousse avec dédain, comme une contradiction de tout un passé si manifestement préparé par Dieu?

Mais allons plus loin, Messieurs. Non seulement les Évangélistes confessent, malgré leurs préjugés,

la mission de leur Maître : ils confessent sa divinité. Or, dès qu'il s'agit d'une invention, Jésus-Christ est un Dieu impossible; car c'est l'antithèse vivante, je dirais presque scandaleuse, des hautes et puissantes conceptions qui, de tout temps, ont distingué le peuple juif des autres peuples. Jéhovah! Jéhovah! viens ici, viens sur cette terre perdue dans l'espace, regarde bien le Dieu de l'Évangile, et dis-moi si tu te reconnais en lui. Tu es Celui qui est; c'est en toi que tu prends la vie, hier, aujourd'hui et toujours : et voici un Dieu qui sort, comme nous autres, du sein de la femme qui l'a enfanté. L'immensité est ton tabernacle : et voici un Dieu emprisonné dans un corps d'enfant. Le ciel est ton trône, la terre ton marche-pied, le firmament ton manteau, les astres ta couronne : et voici un Dieu couvert de pauvres langes, qui tremble, pleure et vagit dans une crèche. Tu commandes à la nature, tu courbes sous ton joug les maîtres du monde, tu envoies partout les esprits, comme des messagers fidèles : et voici un Dieu dans la maison de ses parents, « et il leur est soumis, — *et erat subditus illis* [1]. » Tu possèdes tout, mais tu ne demandes rien aux êtres qui sont à toi ; ta main libérale s'ouvre tous les jours, et tu nous remplis de

1. Luc., cap. II, 51.

ta bénédiction : et voici un Dieu qui n'a pas où reposer sa tête, un pauvre, un mendiant qui vit, au jour le jour, du pain de la charité. Grand Bienheureux! tu bois ton essence, et elle te remplit de félicité! tu la répands comme un océan sans rivages, et tous y viennent s'enivrer de délices! et voici un Dieu prosterné dans l'affliction; son cœur est déchiré d'angoisses, son âme est triste jusqu'à la mort, et sa main tremblante repousse le trop amer calice de ses douleurs. Tu juges les princes et les peuples, tu juges la justice même : *Tu judicas justitiam* [1]; et voici un Dieu qui comparaît devant le tribunal des prêtres, des proconsuls et des rois. Ta main est pleine de foudres et d'éclairs, ton bras étendu écrase les superbes et relève les humbles; tu portes, sans jamais fléchir, le poids de l'univers : et voici un Dieu dont les épaules meurtries et ensanglantées ne peuvent plus soutenir le fardeau d'une croix. Tes perfections invulnérables résistent, comme un rempart d'acier, à tous les coups de nos haines et de nos folies : et voici un Dieu qui perd son sang par mille plaies; bientôt il n'en restera plus une goutte dans ses veines taries. O grand Vivant! l'éternité est la mesure infinie de ton existence, et voici un Dieu qui meurt pendu au bois

1. Ps. IX.

d'infamie. Regarde, il te cherche d'un œil mourant; écoute, il t'appelle, il se plaint à toi : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me*[1]! Père! Père! je remets mon âme entre vos mains! *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*[2]! » Ah! est-ce que tu serais son Père? Si j'avais été Juif, je ne sais pas si je l'aurais cru; mais assurément je ne l'eusse jamais inventé.

Non, Messieurs, non, ce n'est pas ainsi qu'on invente; et Jean-Jacques Rousseau a eu raison de dire, un jour qu'il faisait clair dans son esprit : « L'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » Pour écrire de pareilles choses, il faut, selon les propres expressions de saint Jean, les avoir « entendues, vues, examinées, touchées de ses mains : *Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ... annuntiamus vobis*[3]. » Jésus-Christ est d'autant plus réel qu'il est impossible, dès qu'on suppose que les Évangélistes sortent du rôle de simples témoins et de sincères narrateurs

1. Math., cap. XXVII, 46.
2. Luc., cap. XXIII, 46.
3. I Joan., cap. I, 3.

de ses vertus, de ses discours, de sa mission, de sa vie. Cette preuve s'augmente de tout le poids des circonstances qui entourent le récit évangélique.

III

Une seule histoire, ayant pour objet principal le personnage unique dont nous venons d'étudier l'étrange caractère, et racontée sur le ton de simplicité, de désintéressement et de confiance qui est propre à l'Évangile, offrirait, ce me semble, toutes les garanties de sincérité désirables. Mais Dieu a voulu fortifier l'évidence, à ce point qu'on ne peut plus sans crime repousser sa lumière. Au lieu d'une histoire, nous en avons quatre, assez semblables pour qu'on voie clairement qu'il s'agit de la même personne et des mêmes faits, mais trop différentes pour que les auteurs soient tombés d'accord sur la même imposture. Si les Évangélistes avaient voulu mentir, ils eussent évité l'apparence même d'une contradiction, et la parfaite similitude de leurs récits eût trahi leur complot. Au lieu de cela, ils se créent maladroitement des difficultés qui les compromettent dans l'esprit des critiques légers et superficiels, et tombent dans des malentendus apparents qu'on ne

peut redresser qu'à force d'érudition et de patience. Pourquoi cela, quand il était si facile de se fondre dans une parfaite uniformité? Mais ces malentendus sont des circonstances providentielles, qui démontrent au plus haut point leur sincérité, puisqu'ils attestent que leurs plumes indépendantes se laissent aller au courant des souvenirs, et qu'elles ne se rencontrent sur la substance des faits que parce que ces faits sont de la dernière évidence.

Contrôlés l'un par l'autre, les Évangélistes sont encore contrôlés par les témoignages qu'ils invoquent. Tous les noms qu'ils citent, toutes les indications précises qu'ils donnent, créent une vaste complicité, qui ne saurait leur être constamment favorable. Qu'un homme séduit par je ne sais quelles promesses, flatté par le misérable honneur de la publicité donnée à son nom, puisse consentir à l'imposture, je le veux bien; mais une foule d'hommes et de femmes, déjà connus et distingués dans la société où ils vivent, pris dans tous les rangs et toutes les conditions, s'entendre, s'effacer et donner, par un silence unanime et perpétuel, du crédit à des fables qui les mettent en scène, quelquefois d'une manière compromettante pour leur réputation intellectuelle et morale : voilà ce que je ne puis concevoir. S'il me plaisait, Messieurs, d'écrire l'histoire d'un

héros imaginaire, de grouper autour de lui une soixantaine de vos noms, d'accoler à ces noms les épithètes de lâches, de traîtres, de parjures, d'ambitieux et d'ingrats; s'il me plaisait, Mesdames, de prendre parmi vous une Madeleine, de l'orner de sept démons, dussé-je dire que beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé : que de réclamations, que d'accusations en diffamation il me faudrait subir! ma vie ne suffirait pas à purger mon crime. Eh bien! voilà justement la position faite aux Évangélistes par leurs récits.

Direz-vous que la précision de ces récits est un eurre et que tout y est supposition? Prenez garde, Messieurs, vous vous engagez dans une impasse au bout de laquelle vous allez voir se dresser, devant vous, la plus horrible des difficultés. Les Évangiles ne se cachent pas comme des livres suspects : ils sont publics; des mains de leurs auteurs, ils passent aux mains d'une foule de fidèles qui font bruit des merveilleuses choses qu'ils y apprennent. La Synagogue et l'Empire reçoivent ensemble le coup de ce qu'on appelle, dans le monde, la bonne nouvelle. Si c'est un conte, il est terrible et menaçant. Pilate, Hérode, Caïphe, les prêtres, les docteurs, le peuple même, sont mis au ban de l'opinion et portent le sang du Juste sur leurs vêtements : ils ont pris hardiment la

responsabilité du crime; ils ont relâché le voleur et l'infâme; ils ont violé toutes les lois; ils ont crucifié le Fils de David, le Messie, le premier-né de Dieu. C'en est fait de la loi, c'en est fait du temple, c'en est fait du pontificat, c'en est fait de la royauté, c'en est fait de l'empire, si, par malheur, l'Évangile peut usurper l'autorité de l'histoire. Écoutez donc, Messieurs, écoutez la tempête qui, de tous les coins de la Judée, gronde, indignée et furieuse, contre les accusateurs des plus hautes et des plus saintes majestés.... Avez-vous entendu?... Horreur! partout le silence! le silence tremblant, confus, lâche, vil et infâme. Le silence! mais vous qui criiez si bien naguère : « Qu'on le crucifie! qu'on le crucifie! » vous qui insultiez à votre aise à ses tourments, vous ne savez donc plus parler? Vous qui écriviez tout à l'heure au sommet de la croix : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs, » vous ne savez donc plus écrire? Pas un homme, non, pas un homme pour démentir une pareille effronterie, — et le mensonge grossit toujours, toujours, comme ces fleuves en démence que nourrissent mille et mille torrents. Ah! si j'avais été là, j'aurais pris ma meilleure plume, j'aurais inondé la place publique de mes mémoires, j'aurais dit à ces imposteurs : — Vous mentez! par tout ce qu'il y a de plus saint, je jure que vous mentez! Ces

disciples nombreux qui entouraient le séducteur, où sont-ils? Ce Lazare, ce fils de veuve, cette fille de Jaïre qu'il a ressuscités, montrez-les! Les aveugles, les boiteux, les paralytiques, les infirmes qu'il a guéris, faites-les voir! Les foules qu'il a nourries miraculeusement, je les attends! Vous en faites un héros, de ce supplicié : il est mort comme un scélérat vulgaire. Voici les témoins qui l'ont accusé, devant Dieu et devant les hommes, d'avoir violé le sabbat, blasphémé le Seigneur, usurpé la majesté de Dieu, patronné l'adultère. Son corps maudit, vous nous l'avez enlevé : mais notre police saura bien le trouver. Gardes, à nous! ne laissons pas triompher la fable, ni périr la loi sainte, les sacrées traditions, les espérances des peuples, sous les coups du mensonge!... — Juifs, païens, prêtres, docteurs, rois, proconsuls, parlez donc, écrivez donc!!! Mais non, rien!... rien que le silence, c'est à-dire la plus forte preuve, la plus solennelle attestation de la sincérité des Evangélistes.

O mes maîtres! j'ai entendu votre voix harmonieuse, j'ai regardé de près Celui dont vous nous racontez la vie, j'ai comparé vos écrits. Eh bien! le silence de ceux qui pouvaient et qui devaient vous contredire me touche et me convainc plus que toutes les preuves, et j'ose vous dire, à vous, ce qui

a été dit à Dieu lui-même : « *Silentium tibi laus :* Le silence est votre louange. »

Maintenant, Messieurs, il faut clore notre démonstration, par une dernière conclusion. Nous venons de découvrir, dans l'Évangile, le second élément du témoignage; unissons-le au premier, qui est pour nous un fait acquis, et disons : L'Évangile est l'affirmation sincère d'une connaissance certaine, donc c'est l'expression de la vérité. Le peuple va plus loin, et, bien qu'il ait été travaillé par mille erreurs, il lui arrive encore de confesser naïvement la foi des dix-huit siècles pendant lesquels l'Évangile fut universellement considéré comme la vérité même.

Un jour, je demandais à un pauvre ouvrier si ce qu'il me disait était bien vrai. — Parole d'Évangile! Monsieur, me répondit-il. — Parole d'Évangile! c'est-à-dire que l'Évangile était, dans son estime, le livre typique de la vérité. Aujourd'hui, à mesure qu'on s'éloigne du peuple, on ne rencontre plus cette foi naïve, et nous sommes obligés de démontrer ce qui fut l'évidence même pour les générations qui nous ont précédés. Mais tout n'est pas malheur dans cette position qui nous est faite. Nos livres sacrés ne perdent rien au contrôle de la science : loin de là, leur autorité s'accroît de toutes les oppositions dont

ils triomphent. Un jour viendra, je l'espère, où, avec une foi plus vive que jamais, tout le monde dira : Parole d'Évangile! aussi bien que : C'est la vérité même!

TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

DES VAINS EFFORTS DU RATIONALISME POUR DÉTRUIRE LE TÉMOIGNAGE ÉVANGÉLIQUE

Messieurs,

L'autorité de l'Évangile, si importante dans l'ensemble des traditions bibliques, si fermement appuyée sur une possession d'état dix-huit fois séculaire, si clairement révélée par tous les caractères de la plus haute sincérité, a été l'objet des plus violentes contradictions, de la part des ennemis du christianisme. Cela se conçoit. Le témoignage évangélique écrase, impitoyablement et d'un seul coup, l'omnipuissance usurpée de la raison, ainsi que les systèmes de croyance d'où la révélation est absente, et il n'est pas naturel que la raison se laisse écraser, elle et ses enfants, sans pousser un seul cri. Elle a donc rempli notre siècle de ses clameurs, et, pour mieux se délivrer des importunités du Dieu qui la poursuit et l'entoure de ses manifestations, elle s'est

appliquée à détruire les monuments traditionnels, par le moyen desquels la constatation des prophéties et des miracles devient aussi facile que celle des faits les plus simples de l'histoire. L'Ancien Testament a reçu mille blessures; mais l'attaque principale a été dirigée et concentrée sur l'Évangile, parce que le rationalisme a compris avec nous que c'était comme la citadelle des Écritures; que, cette citadelle abattue et ruinée, la ville sainte tombait en son pouvoir et était abandonnée à ses profanations.

Je ne puis, Messieurs, passer sous silence les objections du rationalisme; car les démonstrations par lesquelles j'ai établi l'autorité du témoignage évangélique ont besoin d'une contre-épreuve. Je vous l'avouerai cependant, ce n'est pas sans répugnance que j'entreprends la tâche ingrate qui m'échoit aujourd'hui. Après avoir entendu la voix harmonieuse des disciples du Christ, après avoir respiré le parfum du livre sacré qu'ils nous ont légué, il est désagréable d'ouvrir son oreille aux bruits discordants d'une mêlée, et de fouler aux pieds les scories et les immondices entassées par des mains ennemies, autour du monument le plus saint de nos croyances. Dernièrement, votre âme était en fête : je m'en suis aperçu à votre profonde attention et aux témoignages sympathiques qui répondaient à ma parole. Au-

jourd'hui, vous aurez à vous plaindre, peut-être, de la sécheresse et de l'aridité du sujet. A qui la faute? Pas à moi certainement, mais aux contradicteurs de l'Évangile, qui n'ont rien su dire d'intéressant pour le démolir.

Deux sortes d'objections se présentent à nous : les unes de détail, les autres d'ensemble. Je passerai rapidement sur les premières, qui n'ont pas même, à mon avis, le triste privilège d'être spécieuses, et je m'appliquerai particulièrement aux objections d'ensemble.

I

C'est le devoir d'une critique impartiale et sensée de tenir compte de l'origine et des caractères généraux d'une histoire, avant d'en examiner les détails, et de se diriger, dans cet examen des détails, par un jugement déjà formé sur l'autorité de l'ensemble. De là naissent une prudente équité et un sincère désir de tout éclaircir et de tout concilier. Se jeter d'un premier bond sur les difficultés partielles d'un récit, s'appliquer à les grossir plutôt qu'à les atténuer ou à les résoudre, nier impertinemment, quand il faudrait se contenter de douter, ce n'est pas le fait d'un critique, c'est le fait d'un méprisa-

ble ergoteur. Telle est pourtant, Messieurs, la conduite que l'on tient aujourd'hui, vis-à-vis des Évangiles. Ni leur vénérable antiquité, ni le respect dont ils furent constamment l'objet, ni l'exactitude dont ils font généralement preuve, ni le ton de simplicité, de désintéressement et de confiance qu'on y remarque, ni les impossibilités intrinsèques qu'il faut supposer pour écarter leur témoignage, ni l'autorité des circonstances dans lesquelles ils se sont produits, ne répriment l'audace et ne contiennent la précipitation de leurs contradicteurs. Toute question préliminaire, si souveraine qu'elle soit, s'efface devant une douzaine de discordances apparentes, qu'ils exploitent comme une mine de sottise et d'imposture. Ils n'accordent rien, même à l'inadvertance dont le plus honnête homme peut être coupable. C'est à n'y pas croire, tant c'est étrange, surtout si l'on considère que les mêmes hommes sont remplis de pieux égards et d'amoureuses complaisances pour les variantes qu'ils rencontrent dans les livres profanes; qu'ils suent sang et eau afin de les mettre d'accord, et qu'ils ne les abandonnent qu'à la dernière extrémité, comme l'avare son trésor, sans jamais suspecter l'autorité du livre où ils les ont trouvées. Mais l'Évangile est un livre sacré : c'est assez pour qu'il soit mis hors la loi.

Nous pourrions, Messieurs, mépriser une pareille injustice, et décréter absolument, en vertu des preuves positives que nous avons apportées, que les difficultés de l'Évangile peuvent être résolues; que, si elles résistent à toute tentative d'éclaircissement et de conciliation, il faut s'abstenir et les respecter, jusqu'à ce que le temps et l'étude nous aient donné plus de lumière et de perspicacité. Mais, par la grâce de Dieu, rien ne nous oblige d'attendre ni d'examiner davantage : depuis longtemps déjà, la critique catholique a répondu aux misérables arguties de la critique rationaliste.

Cette dernière prétend que l'Évangile est en opposition avec l'histoire, en opposition avec lui-même; et, afin de justifier cette grave accusation, elle met en avant sept ou huit événements, circonstances, indications, qu'on pourrait supprimer sans altérer la substance même du récit. Le recensement de Cyrinus, le royaume de Lysanias, le massacre des Innocents, l'âge de Jésus-Christ, la filiation du prophète Zacharie, les années employées à la construction du temple : voilà pour les oppositions historiques. Les deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc, la double apparition de l'ange à Marie et à Joseph, l'adoration des Mages, les séjours alternatifs de Jésus-Christ en Galilée et en Judée, le nombre des

pâques, diverses particularités de la prédication, de la passion et de la sépulture du Sauveur : voilà pour les oppositions évangéliques. Si vous en avez le courage, vous pourrez lire, entre les étonnements du sens commun et les pandiculations de l'ennui, de longues dissertations sur chacune de ces choses. En voici la conclusion : l'Évangile est six fois en opposition apparente avec l'histoire; donc c'est un long tissu de mensonges. Les Évangélistes, en huit ou dix endroits, semblent, au premier regard, ne pas s'accorder entre eux; donc (c'est le docteur Strauss qui parle), « non seulement l'un exclut l'autre, mais il l'ébranle par sa chute. » Ces conclusions ne sont pas absolument neuves : sous le vernis d'érudition qui les recouvre, on reconnaît aisément le vieux bois des flèches aiguisées par les philosophes du XVIIIe siècle, et, bien que partant de principes différents, elles se confondent avec le reproche que Celse adressait jadis aux chrétiens : « Il est donc vrai que vous vous égorgez de vos propres mains. » Mais soyez tranquilles, Messieurs, cet affreux massacre se réduit à peu de chose; si vous y regardez de près, vous n'aurez pas même l'émotion d'un coup d'épingle.

Je ne veux pas perdre un temps précieux, dans l'explication de chacune des difficultés que nous op-

pose la critique rationaliste. Vous serez suffisamment édifiés sur leur valeur, si je résous les deux plus sérieuses, tant du côté de l'histoire que du côté de l'Évangile.

Or, la difficulté la plus sérieuse du côté de l'histoire, c'est le dénombrement de Cyrinus. Saint Luc nous apprend qu'aux jours de la naissance de Jésus-Christ, « il sortit un édit de César-Auguste pour recenser toute la terre. Ce premier recensement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie : *In diebus illis exiit edictum a Cæsare-Augusto ut describeretur universus orbis. Hæc descriptio prima facta est a præside Syriæ Cyrino*[1]. » — Qu'il y ait eu un recensement à l'époque indiquée par l'Évangéliste, c'est possible, c'est même probable, si l'on consulte le sommaire de l'empire (*Breviarium imperii*) dont parlent Tacite et Suétone. Ce sommaire contenait l'état des royaumes, des provinces, des tributs, des redevances, de la milice, de l'avoir, du devoir, enfin, de toutes les ressources de l'empire : il eût été difficile de le dresser sans une enquête universelle des pays et des personnes. Mais que cette enquête ait été faite par Cyrinus, voilà l'erreur : Cyrinus n'a gouverné la Syrie que dix ans après la mort d'Hérode, et Jésus-

1. Luc., cap. II, 1, 2.

Christ est né sous le règne de ce prince. — Quand il y aurait erreur, Messieurs, serait-ce une raison pour accuser la bonne foi d'un historien? Je suis honnête homme; placé à proximité d'une suite d'événements, je les raconte; mais il m'échappe une fausse indication : suis-je pour cela un imposteur? Si l'Évangile n'était qu'une histoire humaine, nous devrions lui pardonner de pareilles inadvertances; mais, placé par son origine en dehors des conditions ordinaires de l'histoire, il n'a pas besoin de notre indulgence. Saint Luc nous dit qu'un Cyrinus fut envoyé au temps d'Hérode, avec le titre de gouverneur de Syrie, pour recenser cette province et les provinces adjacentes. Quel est l'auteur contemporain qui soutienne le contraire? Aucun. Pourquoi n'y aurait-il pas deux Cyrinus? On ne saurait le dire. Pourquoi le même Cyrinus n'aurait-il pas été envoyé deux fois? Cela n'est pas impossible[1]. Mais, quand il s'agirait du Cyrinus qui vint dix ans après la mort d'Hérode, le texte de saint Luc n'est pas ébranlé; il se tient ferme, et n'a besoin que de la grammaire pour se justifier. Pesez les mots du grec, rectifiez les accents, supposez une ellipse en

1. Cela est d'autant moins impossible que des savants illustres affirment et prouvent cette double mission de Cyrinus. D'après les conseils de Mgr Tezzani, M. le chevalier de Rossi a placé, parmi les monuments chrétiens du

usage dans la langue, comparez la forme de l'Évangéliste avec celles employées par Élien, Homère, les Septante, saint Jean; vous aurez ces deux sens : « Ce premier dénombrement fut fait avant que Cyrinus gouvernât la Syrie; » ou bien : « Ce premier dénombrement eut lieu avant celui que fit Cyrinus,

musée de Latran, une inscription remarquée par Sancle mente. En voici la teneur :

GEM. QVA. REDACTA. IN. PO(testatem. Divi.)
(a)VGVSTI. POPVLIQVE. ROMANI. SENAT(us.)
SVPPLICATIONES. BINAS. OB. RES. PROSP(ere. gestas.)
IPSI. ORNAMENTA. TRIVMPHI (decrevit.)
PROCONSVL. ASIAM. PROVINCIAM. OM(nem. et. legatus.)
DIVI. AVGVSTI. ITERVM. SYRIAM. ET. PH(œniciam.)

M. Gustave Contestin, dans la *Revue des Sciences ecclésiastiques* (mars 1865), raisonne ainsi sur ce monument. Il est question d'un proconsul qui a vaincu un roi, et soumis une nation à l'autorité d'Auguste et au peuple romain. En récompense de ses heureux exploits, le sénat lui a décerné de doubles supplications et les insignes du triomphe. Or, ces circonstances réunies ne conviennent qu'au seul Cyrinus, entre les neuf préfets de Syrie qui gouvernèrent ce pays sous Auguste. Donc, c'est à Cyrinus qu'il faut appliquer la fin de l'inscription. D'abord proconsul de toute la province d'Asie, il a gouverné pour la seconde fois la Syrie et la Phénicie. Son premier commandement fut extraordinaire et général, et avait pour but de dresser l'état de l'empire dont parlent Tacite et Suétone. Ce qui nous explique pourquoi Tertullien affirme que le recensement dont parle saint Luc fut fait sous la préfecture de Saturninus. Ce dernier était préfet particulier de la Syrie, pendant que Cyrinus commandait extraordinairement toute l'Asie. Le second commandement de Cyrinus fut ordinaire et particulier, sur les provinces de Syrie et de Phénicie, comme l'indique expressément l'inscription.

gouverneur de Syrie [1]. » — Cependant la traduction de la Vulgate, qui fait autorité, semble renverser toutes ces combinaisons grammaticales. « *Hæc descriptio prima facta est a preside Syriæ Cyrino* : Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie. » Y a-t-il rien de plus clair? — Certainement, Messieurs, il y a quelque chose de plus clair : c'est l'original, qu'on ne doit jamais perdre de vue, quand il s'agit d'interpréter une traduction. En calquant les mots du grec, avec une précision en quelque sorte mathématique, le latin de la Vulgate n'a pu rendre les formes comparatives et elliptiques que comporte l'original. Par un pieux excès de

1. Αὕτη ἡ ἀπογραφὴ πρῶτη ἐγένετο ἡγεμονεύοντος τῆς Συρίας Κυρηνίον. Considérons le mot πρῶτὴ comme un superlatif ayant pour radical la préposition πρὸ, avant; il équivaut au *prior* des Latins, et donne ce sens à la phrase : « Le dénombrement fut antérieur à Cyrinus gouvernant la Syrie. » Élien a dit : Οἱ πρῶτοι μου ταῦτα ἀνιχνεύσαντες. « Ceux qui *premiers de moi* (avant moi) ont cherché ces choses. » Et saint Jean : Ἔμπροσθεν μου γένονεν ὅτι πρῶτος μου ἦν. « Il a été mis au-dessus de moi, parce qu'il était *premier de moi* (avant moi). »

Dans le sens elliptique, nous supposerons que ἀπογραφὴ, au lieu d'être répété une seconde fois, est sous-entendu, et nous aurons : « Ce dénombrement eut lieu avant celui qui se fit quand Cyrinus gouvernait la Judée. » Homère a dit : Κόμαι Χαρίτεσσιν ὁμοῖαι, « cheveux semblables aux Grâces, » c'est-à-dire semblables à ceux des Grâces. Les Septante (Dan., cap. VII, 20); Ἀναστησέται βασιλεία ἑτέρα ἥττων σου. « Il s'élèvera un royaume moindre que vous, » c'est-à-dire moindre que le vôtre. Saint Jean : Ἐγὼ δὲ ἐχὼ τὴν μαρτυρίαν μείζονα τοῦ Ἰωάννου. « J'ai un témoignage plus grand que Jean, » c'est-à-dire plus grand que celui de Jean.

bonne volonté, il s'écarte du sens ; c'est à nous de ne pas le presser brutalement. En tenant compte d'un changement d'accent, d'autant plus facile à supposer que les manuscrits originaux n'en ont point, nous ferons rendre à la leçon latine un sens équivalent à celui de la leçon grecque, à savoir : « Ce même premier dénombrement fut achevé plus tard par Cyrinus, gouverneur de Syrie [1]. » Vous pouvez choisir librement entre ces diverses interprétations : de tout côté, saint Luc échappe à la contradiction historique qu'on lui reproche.

Une seconde difficulté sérieuse est celle des généalogies de saint Matthieu et de saint Luc. Le premier, en suivant le mouvement des générations depuis Abraham jusqu'à Joseph, en laisse de côté un certain nombre, afin d'obtenir trois classifications régulières de quatorze membres : d'Abraham à David, de David à Josias, de Josias à Joseph. Est-ce une erreur ? Non, c'est un artifice. Telle fut toujours la coutume des Orientaux, de diviser régulièrement les générations, aux dépens de leur nombre exact, afin de donner aux familles une sorte de formule

1. Au lieu de αὕτη, *ce*, lisez αὐτὴ, *le même*. Ce simple changement d'esprit et d'accent donne un tour parfaitement acceptable : » Le même dénombrement, commencé sous Hérode, fut achevé définitivement sous la préfecture de Cyrinus. »

mnémotechnique, qui leur permît de retenir facilement la liste de leurs ancêtres. Aussi la difficulté n'est-elle pas de ce côté, mais bien dans la totale dissemblance des deux généalogies. Saint Luc remonte de Joseph à Adam, mais par une lignée dans laquelle on ne voit que trois ou quatre noms cités par saint Matthieu. C'est étrange au premier coup d'œil; c'est on ne peut plus simple si l'on consulte la loi judaïque du Lévirat, qui ordonnait au plus proche parent d'un homme mort sans enfants d'épouser sa veuve. L'enfant qui naissait de ce mariage avait deux pères, un père naturel et un père légal; c'est-à-dire que, fils selon la nature du second mari de sa mère, il était, selon la loi, fils du premier. Il est évident que, si ce fait se reproduit deux fois dans l'espace de mille ans, ce qui n'a rien d'extraordinaire, il doit y avoir deux lignées totalement différentes, selon que l'on suit l'ordre naturel ou l'ordre légal. Saint Matthieu suit l'ordre naturel, saint Luc l'ordre légal : de là la dissemblance de leurs généalogies. Voulez-vous une autre interprétation? Vous la trouverez dans un certain nombre d'auteurs graves et érudits, qui ne manquent pas de bonnes raisons pour prouver que saint Matthieu a donné la généalogie de Joseph, père putatif du Sauveur, et saint Luc la généalogie de la sainte Vierge.

Encore une fois, Messieurs, pardonnez-moi l'aridité de cette controverse. Je ne l'ai entreprise que pour vous montrer qu'avec un peu de bonne volonté et de prudence, en prenant pour règle suprême de ses jugements l'autorité si clairement démontrée de l'Évangile, on pouvait sans peine résoudre les difficultés apparentes qu'on y rencontre, et détruire toutes les objections de détail dont la critique rationaliste fait si grand état.

Les objections d'ensemble sont plus graves et peuvent se résumer en trois mots : isolement, transformation, corruption du récit.

II

— De tous les événements qui se sont accomplis dans l'humanité, il n'en est pas de plus solennels ni de plus importants que la naissance, la vie, les miracles et la mort de Jésus-Christ; par conséquent, il n'en est pas qui aient dû être recueillis avec plus d'empressement et de soin, par tous les hommes capables de tenir une plume et d'écrire l'histoire. Eh bien! chose étrange! à part les disciples du Galiléen, personne de son temps n'a parlé de lui. Son histoire, plongée dans un isolement sinistre, invoque en vain

le témoignagne de ses contemporains : Juifs et païens conspirent à l'envi contre le droit à la publicité que réclame le prétendu Messie, qui se disait fils de l'homme et Fils de Dieu. Quel parti prendre, entre le récit merveilleux de ses obscurs biographes et la morne tranquillité de ceux que tant de gloire eût dû mettre en émoi? Si la négation est imprudente, le doute est sage. Arrêtons-nous là.

Telle est la première objection qui, saisissant l'ensemble du récit évangélique, prétend infirmer son témoignage par l'isolement. Elle est d'autant plus étonnante que la publicité originelle des Évangiles, placée en face du silence de ceux dont le devoir était de les contredire, a mis le comble aux preuves que nous avons données précédemment de leur sincérité. Je veux bien, cependant, ne tenir aucun compte de cette circonstance si décisive, et prendre l'objection telle qu'elle est.

L'isolement! mais quelle est donc l'histoire contre laquelle on ne puisse invoquer ce mot funeste? L'isolement! mais fut-il jamais récit moins isolé que l'Évangile? Quatre hommes écrivent à la fois les événements qu'ils ont eus sous les yeux; leurs mœurs, leurs vertus, leur caractère, la simplicité de leur parole, leur ignorance même, nous attestent qu'ils sont sincères. Ils s'accordent avec une merveilleuse

précision sur la substance des faits ; ils possèdent, au plus haut degré, les qualités que nous sommes en droit d'attendre de tous ceux qui témoignent... ; et voilà qu'on récuse leur affirmation, non pas parce qu'elle est contredite, mais parce qu'il ne se trouve ni Juifs ni païens qui veuillent bien dire comme eux. Prenez-y garde, Messieurs, une pareille méthode s'attaque aux fondements mêmes du témoignage historique. Est-elle juste ? rien n'est vrai que le présent, et il faut douloureusement se résigner à déchirer les pages sur lesquelles le genre humain a consigné les plus notables souvenirs de son existence. Pour moi, je suis prêt à effacer tous les signes mystérieux que le temps et l'étude ont gravés dans ma mémoire, à demander à l'oubli le pardon de ma crédulité, s'il faut que je repousse le témoignage évangélique, sous prétexte qu'il est isolé ; car nulle part et en aucun siècle de l'antiquité, je n'aperçois quatre historiens écrivant en même temps, sur le même sujet, avec la même harmonie. Vous acceptez l'autorité de Tacite et de Suétone : eh bien ! moi, je n'en veux pas. Je n'en veux pas, parce qu'ils ne disent pas tous deux la même chose, et que, pour mille faits qu'ils rapportent, leur témoignage est isolé. L'un, dans un style qui siffle comme une verge d'acier, nous retrace la vie publique des Césars ; l'autre pénètre jusque dans

leur alcôve, et ses phrases dissolues nous en révèlent les affreux mystères. Les Césars sont odieux! Mais Tacite et Suétone ont-ils bien dit vrai? N'écrivent-ils pas le cœur saignant encore des blessures d'une disgrâce? Leur âme, pleine d'amertume et de fiel, n'a-t-elle pas cherché à s'épancher dans d'injustes diffamations? Car, enfin, Suétone ne dit pas tout ce que dit Tacite; Tacite ne dit pas tout ce que dit Suétone: ils sont isolés. S'il m'est impossible de nier l'existence des Césars, dois-je accepter les dénigrements et les calomnies qui salissent leur mémoire? Tibère, Caligula, Claude, Néron! toujours augustes, toujours pieux, toujours magnanimes, toujours bons, toujours chastes, vous avez étonné la capitale du monde par l'éclat de vos vertus! Le peuple a eu raison de vous mettre sur les autels, et vous fîtes bien d'élever au consulat le cheval qui portait vos saintes majestés! Tacite et Suétone ne pensent pas comme moi : j'en suis bien aise, ils en seront mieux isolés.

L'isolement! mais ne voyez-vous pas, Messieurs, qu'Arrien, qui écrivait l'histoire d'Alexandre le Grand, ne pouvait pas décemment y introduire Jésus-Christ? qu'Appien, qui omettait la Judée dans sa description de l'empire romain, devait naturellement omettre la vie du plus illustre et du plus saint des Juifs? que Philon, qui composait ses ouvrages en

Égypte, avant que l'histoire de Jésus-Christ y fût bien connue de tous, n'était pas tenu de la deviner? que, si les Juifs et les païens étaient instruits des faits évangéliques, ils n'en pouvaient parler avec honneur sans se condamner; qu'il leur était plus commode de se taire, comme Flavien Josèphe, s'il est vrai qu'il se soit tû, afin de pouvoir prostituer, à la gloire de Vespasien, les traditions et les espérances de sa nation; plus commode de mépriser, comme Suétone et Tacite, « cette race d'hommes d'une superstition nouvelle et malfaisante..., cette immense multitude convaincue de haine contre le genre humain? » La science et la littérature ne donnent pas à ceux qui les possèdent la simplicité des enfants, ni le noble courage de passer, d'une vie facile et voluptueuse, aux austères renoncements et aux douloureuses épreuves de la Croix, ni l'héroïque audace de porter publiquement un nom abhorré, et de mettre en péril son existence pour une foi persécutée. Comptez, Messieurs, le nombre des hommes qui vivent en pleine lumière du catholicisme, et qui ne connaissent son histoire que par des préjugés et des calomnies. S'ils se taisent par bienséance, par crainte, ou par mépris, direz-vous que notre témoignage est isolé?

L'isolement! mais ceux qui accusent le témoignage

évangélique d'être isolé n'ont donc jamais vu passer, dans leur étroite mémoire, le magnifique cortège de Juifs et de païens qui l'accompagne, dans sa marche vigoureuse et intrépide, pendant le cours des premiers siècles ? Le Talmud conserve le souvenir de la naissance, de l'apostolat et des miracles de Jésus-Christ. Josèphe nous parle, dans ses *Antiquités judaïques*, de la prédication, de l'immense influence, des vertus et de la mort de Jean-Baptiste. Bien qu'il ait été vivement contesté, ce texte illustre n'a pu être complètement effacé de ses annales : « En ce temps-là parut Jésus, homme de grande vertu, si néanmoins on peut l'appeler un homme. Il faisait des œuvres merveilleuses ; il était le maître de ceux qui aiment la vérité, et il eut pour sectateurs plusieurs Juifs et plusieurs Gentils. C'est lui qu'on nomme le Christ. Pilate, à la demande des chefs de notre nation, le condamna au supplice de la croix ; mais ses disciples lui demeurèrent fidèles. Il leur apparut vivant, trois jours après sa mort, ainsi que l'avaient prédit les prophètes. C'est de lui que vient la secte des chrétiens, qui subsiste jusqu'à ce jour [1]. » Julien, Celse, Porphyre, pour qui l'isolement et l'obscurité des origines chrétiennes eussent été un

1. Flav. Josèphe, *Antiquit. judaïq.*, l. XVIII, chap. III.

triomphe, en constatent la publicité, par la nature même des arguments qu'ils emploient contre la divinité du Christ. Lampride nous apprend qu'Alexandre Sévère rendait tous les matins un culte privé au divin Crucifié ; qu'Adrien voulait le faire mettre au nombre des dieux, et que, dans ce dessein, il fit bâtir les Adrianées, temple sans images, qui attendent encore leur mystérieux hôte. Chalcidius, philosophe platonicien, dans son commentaire sur le *Timée*, raconte l'apparition de l'étoile qui conduisit les sages de la Chaldée jusqu'au berceau du nouveau roi des Juifs. Phlégon, affranchi d'Adrien, rend témoignage à la prophétie de Jésus-Christ et à son accomplissement touchant la ruine de Jérusalem ; il décrit en ces termes le deuil de la nature à la mort du Sauveur : « La quatrième année de la CCII[e] Olympiade, il y eut une éclipse de soleil plus grande qu'aucune de celles qu'on eût encore vues ; à la sixième heure, le jour fit place à des ténèbres tellement épaisses, que les étoiles parurent dans le ciel, et un tremblement de terre renversa un grand nombre de maisons. » Thallus et Castor, au premier siècle, constatent le même fait. Tacite prête lui-même à ceux qu'il méprise l'appui de sa grande autorité. Non seulement il enregistre ce bruit mystérieux qui courait le monde : que la Judée allait

enfin triompher; mais sa plume, qui dit tant de choses en quelques mots, laisse tomber cet aveu : « Il y avait à Rome une multitude immense de gens odieux, que le vulgaire appelait chrétiens; l'auteur de ce nom était le Christ, qui, sous le règne de Tibère, avait été mis à mort par le procurateur Ponce-Pilate [1]. » Entendez-vous, Messieurs? Une multitude immense, enfantée à la vie publique par un homme nommé le Christ! Mais ceux-là au moins rendaient témoignage à l'Évangile et ne le laissaient pas dans l'isolement. Citerai-je encore Pline, Suétone et Sénèque? Non, j'ai hâte de produire des Juifs et des païens qui ont approché l'Évangile de plus près, et ont tellement subi son influence qu'ils en ont fait la règle de leur foi et de leur vie.

Un Juif de Tarse courait un jour, le cœur plein de haine et la bouche pleine de menaces, sur la route de Damas. La Synagogue l'avait investi de ses pleins pouvoirs, afin de poursuivre à outrance la nouvelle secte, qui l'inquiétait plus par ses vertus que par ses progrès. Paul comptait sur une hécatombe, et, comme un lion qui flaire de loin le carnage, il s'avançait au milieu des siens, les encourageant par ses rugissements. Tout à coup il tombe

1. Tacit., *Annal.*, l. XV, 44.

dans la poussière. Un cri terrible se fait entendre. Une mortelle angoisse étreint le cœur des soldats, qui tendent la main au persécuteur foudroyé. Il se relève : ses yeux n'y voient plus, mais son âme est radieuse. Il se laisse conduire tout doucement, comme un agneau, et, à partir de ce moment, il confesse le Jésus qu'il a persécuté, dans sa famille et dans ses membres. Que s'est-il passé, Messieurs? Un prodige auquel nous devons le plus sublime commentaire de l'Évangile. Jésus-Christ vit tout entier dans les lettres de Paul, aussi bien que dans les récits de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean.

Paul est à la tête du cortège qui accompagne le témoignage évangélique. Après lui, voici venir une légion de païens : Clément de Rome, Ignace, Justin, Athénagore, Aristide, Quadratus, Tertullien, Minucius Félix, Arnobe, et combien d'autres que je ne puis nommer. Tous, ils ont été pris dans la maturité de l'âge, la splendeur de l'esprit, la plénitude de la liberté. Tous, ils ont été violemment arrachés, par une puissance surhumaine, aux préjugés et aux passions dans lesquels croupissent encore les lettrés du paganisme. Tous, ils savent où porte le flot de l'opinion publique. Les uns ont vu, entendu et touché les malades et les morts que le Christ a guéris

et ressuscités; les autres ont lu, dans les archives de l'empire, le rapport du procurateur Ponce-Pilate, sur la vie et les miracles de Jésus-Christ. Justin et Tertullien ne craignent pas d'en appeler, dans leurs apologies, à ce monument que Tibère lui-même ne put lire sans une pieuse émotion. Et ils étaient païens [1], et Paul était Juif; ont-ils démérité parce qu'ils ont passé du demi-jour de la loi aux clartés de l'Évangile, des incertitudes de la philosophie à la tranquille possession de la vérité révélée, de la dépravation du polythéisme aux mœurs austères et pures du christianisme? Ils sont meilleurs, et vous ne voulez plus de leur témoignage!... Il faudra donc désormais qu'un honnête homme emprunte la parole et l'assistance d'un scélérat pour se faire croire. Savez-vous bien que c'est odieux?

N'insistons pas sur l'isolement, Messieurs; c'est plus qu'une sottise, c'est un mensonge. L'incrédulité qui a fermé les portes du dernier siècle ne reculait pas devant de pareilles audaces, et, plutôt que de prendre un demi-parti pour se débarrasser de la vérité, elle allait droit à elle et lui disait : — Tu es née dans l'ombre, tu n'as pas trouvé d'écho

1. Nous avons été des vôtres, dit Tertullien; on ne naît pas chrétien, on le devient : *Aliquando de vestris fuimus. Fiunt, non nascuntur christiani.* (Apol., cap. XVIII.)

aux lieux qu'habite le génie, ton isolement te condamne. Laisse-nous maîtres de nos pensées, de nos désirs, de nos vies, et livre-toi, si tu l'oses encore, aux embrassements insensés de la superstition. — Mais le mensonge, si persévérant qu'il soit, ne résiste pas aux clartés de l'histoire ; le jour se fait sur lui, et sa nudité cynique apparaît aux regards épouvantés de ceux qu'il a trompés. C'est ce qui est arrivé, et, depuis lors, l'incrédulité, toujours vivante, a changé l'allure de ses objections.

On ne parle plus d'isolement, si ce n'est dans le demi-monde intellectuel qui se contente de vivre encore des reliefs du passé ; mais, par une hypothèse hardiment construite sur les origines lointaines des plus vieilles religions, on transforme le récit évangélique en une puissante élaboration d'un fait historique, et en un acte de conscience par lequel l'être collectif, qu'on appelle humanité, prend possession d'une des phases de sa vie : Messieurs, vous avez deviné le système mythique. J'en ai parlé dans la question spéciale des miracles ; mais, s'il m'en souvient, je vous ai promis alors de vous faire mieux connaître un jour ses prétentions, à l'endroit du témoignage évangélique.

— Il y a deux sortes de mythes : le mythe historique et le mythe philosophique. L'un transfigure les

faits, l'autre personnifie les idées. Or, la vie de Jésus-Christ est, comme celle de tous les dieux que l'humanité a fait entrer dans ses temples, un mythe historique et un mythe philosophique. C'est un mythe historique; car on ne peut nier qu'il ait apparu, il y a dix-huit cents ans, un homme d'une vertu singulière et d'un puissant génie. Moins par ambition que par fanatisme, il se persuada qu'il était le Messie promis aux Hébreux et annoncé par les prophètes; sous l'empire de cette idée, il se mit à prêcher une doctrine inconnue, à séduire le peuple par les charmes de sa parole, et à grouper autour de lui des disciples. La secte formaliste des Pharisiens, tout entière aux interprétations de la loi, s'émut d'une audace si nouvelle, au milieu d'une nation jusqu'alors fidèle à ses traditions. Blessée par des reproches hautains, elle conspira contre le prétendu Messie, s'empara de sa personne et le fit condamner au supplice de la croix. Son corps est au tombeau; mais son âme est vivante dans celle des apôtres : ils se consultent, ils se dispersent et vont prêcher partout la doctrine et la vie du Crucifié. En ce temps-là, le monde était travaillé par d'étranges aspirations, et subissait, sans bien s'en rendre compte, par la fatalité même du mouvement progressif qui l'emporte vers ses destinées, le contre-coup des tra-

ditions messianiques. Jésus fut accepté comme l'expression la plus pure de ces aspirations, et sa vie, passant de bouche en bouche, s'enrichit, grâce au fanatisme de ses sectateurs, d'une infinité de détails, entre autres de prodiges qui lui donnèrent, aux yeux des peuples crédules, une physionomie divine. Il ne faut pas trop se presser de condamner cette transfiguration. L'humanité, après les agitations qu'elle avait subies, était rentrée en elle-même, avait pris conscience de ses idées et de ses besoins, et se traduisait dans un personnage typique. Car, remarquez-le bien : « Placées dans un individu, dans un Dieu-homme, les propriétés et les fonctions que l'Église donne au Christ se contredisent : dans l'idée de l'espèce, elles concordent. L'humanité est la réunion des deux natures, le Dieu fait homme, l'infini descendu à la condition finie, et l'esprit fini qui se souvient de son infinité. Elle est l'enfant de la mère visible et du père invisible, de l'esprit et de la nature. Elle est le thaumaturge ; car, dans le cours de l'histoire humaine, l'esprit maîtrise de plus en plus complètement la nature au dedans comme au dehors, et celle-ci, en face de lui, descend au rôle de la matière inerte sur laquelle s'exerce son activité. L'humanité est l'impeccable, car la marche de son développement est irréprochable; la souillure ne

s'attache jamais qu'à l'individu, elle n'atteint pas l'espèce et son histoire. L'humanité est celui qui meurt, ressuscite et monte au ciel; car, pour elle, du rejet de sa naturalité procède une vie spirituelle de plus en plus haute; et du rejet du fini, qui la borne comme esprit individuel, national et planétaire, procède son unité avec l'esprit infini du ciel, *et cætera* [1]. »

Voilà, si je ne me trompe, le résumé exact du système mythique, tel qu'il a été appliqué par le docteur Strauss dans sa *Vie de Jésus*. Son principal fondement est l'analogie; car il faut compter pour rien les considérations prises sur les faits mêmes de l'histoire évangélique, et qui retombent dans les objections de détail dont je vous ai fait comprendre l'inanité. — Toutes les anciennes religions se rattachent à un fait primordial, transfiguré par le temps, l'imagination populaire et l'application successive des mouvements réflexes, par lesquels l'humanité prend conscience de son état : pourquoi n'en serait-il pas de même du Christianisme? Soumis à la loi générale qui préside à la genèse des systèmes religieux, ne peut-il pas être considéré comme une fusion lente et pacifique du polythéisme et du judaïsme?

1. Strauss, *Vie de Jésus,* traduct. de Littré, sect. I, chap. II.

Messieurs, les démonstrations, par lesquelles je me suis efforcé d'extraire de l'Évangile les deux éléments essentiels du témoignage, répondent à ces questions; cependant je ne refuserai pas d'y répondre directement. L'analogie qu'on invoque et sur laquelle repose l'origine du mythisme, à laquelle il emprunte toute sa force, s'écroule d'elle-même, dès qu'on se met en face de l'époque qui vit naître le Christianisme. Nous ne sommes plus dans la période obscure et indécise des formations. Les personnalités illustres n'ont plus le temps de s'enfuir dans le lointain, avant que leurs traits soient définitivement arrêtés, ni de se revêtir, aux dépens de la vérité, du faux éclat qu'elles empruntent aux exagérations du souvenir. L'écriture a remplacé les fluctuations de la tradition orale, et l'histoire, majestueusement assise, attend au passage les événements, afin de les saisir et d'en fixer, pour les siècles futurs, la physionomie présente. Dieu a bien choisi l'heure de son apparition. Patient dans son éternité, il a laissé s'écouler les temps, jusqu'à ce qu'ils fussent pleins : pleins de promesses, pleins d'espérances, pleins de désirs, pleins de catastrophes, pleins de misères, pleins de crimes, mais aussi pleins de lumière; et c'est dans cette plénitude des temps qu'il a envoyé son Fils unique, formé dans le sein d'une femme :

Ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum factum ex muliere [1]. J'ai toujours admiré cette parole profonde de l'Apôtre : la plénitude des temps; et j'y ai vu, depuis longtemps, la réponse aux vains systèmes qui condamnent à l'obscurité l'origine du Christianisme. Les temps sont pleins. Rome, maîtresse du monde, est au faîte de sa splendeur. Les lettres ont jeté partout un éclat admirable. Antioche, Tarse, Corinthe, Milet, Éphèse, Pergame, Athènes, Alexandrie, Carthage, sont remplies d'écrivains et de philosophes. L'univers policé est en présence des Apôtres : ils ne le fuient pas. Ils n'emportent pas la croix cachée dans un pli de leur tunique, afin de la montrer seulement à des hordes barbares : mais ils en révèlent, aux savants comme aux ignorants, aux villes illustres de l'empire comme aux camps flottants du Scythe et de l'Arabe, le touchant et effroyable mystère. Le moyen, Messieurs, de glisser subrepticement un homme dans ce réseau lumineux, sans qu'on en voie à toute heure les infirmités? le moyen d'ajouter à sa vie des faits qui n'aient pas été inondés des clartés de l'histoire? Jésus-Christ est de l'âge et du milieu d'Auguste et de Tibère. Eh bien! si Auguste et Tibère n'ont pu passer de l'état historique

1. Galat., cap. IV, 4.

à l'état mythique, Jésus-Christ non plus n'a pu passer de l'état historique à l'état mythique. L'analogie se retourne contre ceux qui l'invoquent, et confirme le témoignage qu'ils prétendent détruire en son nom.

Je ne m'arrête pas là, Messieurs. Le mythe évangélique manque d'analogie : j'ajoute qu'il manque d'inventeurs; non pas en Allemagne, hélas! mais à Jérusalem, mais à Rome, mais partout où les Apôtres ont prêché Jésus-Christ. C'est la société, dit-on, qui, par les accessions continues de ses inventions et de ses applications, a grossi le fait originel du Christianisme. Quelle société? est-ce la société païenne ou la société judaïque? Non, la société chrétienne. Mais cette société chrétienne, comment s'est-elle formée? Vous supprimez la divinité de Jésus-Christ, ses miracles, ses prophéties, et vous mettez à la place un fait banal, qui s'est reproduit cent fois dans l'histoire : le fait d'un homme qui enseigne en son propre nom, et commence une école. Et voilà que, contrairement à toutes les habitudes du passé, autour de ce fait banal se groupe une foule immense de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de toute nation, de tout caractère, de tous préjugés, de toutes passions; une foule immense qui abandonne les autels de Jéhovah et de Jupiter, des

systèmes tout faits, des doctrines invétérées, pour un système et une doctrine sans précédents; une foule immense qui sort, de plein gré, d'un formalisme étroit, satisfait des observances extérieures, d'une corruption infecte, patronnée par le ciel, pour se condamner à la discipline sévère des passions et à l'imitation douloureuse d'un homme de douleurs; une foule immense qui se met en frais d'inventions, pour créer celui qui, seul, pouvait l'enfanter à la vie sociale! Quelle énigme nous proposez-vous là? Le Christ seul, tel qu'il est aujourd'hui, peut expliquer l'existence de la société chrétienne... La société chrétienne a fait le Christ tel qu'il est aujourd'hui. Un mot, s'il vous plaît, qui me retire de ce cercle vicieux où mon esprit étouffe.

Voulez-vous que ce soient les païens et les Juifs qui aient créé le mythe évangélique? Eh bien! je dis que ce mythe manquait de germe en leur esprit. Le paganisme a multiplié les incarnations divines, c'est vrai : mais toujours au préjudice de l'unité d'essence proclamée par l'Évangile. Le paganisme a divinisé la nature, c'est vrai : mais jamais à la façon délicate et subtile du panthéisme contemporain; encore bien moins à la façon sublime de l'Évangile, qui unit deux natures dans une même personne, sans jamais les confondre. L'absurde théologie, la

morale impure, les rites obscènes et cruels du paganisme, sont en opposition trop grossière avec la doctrine, les mœurs et la discipline évangéliques, pour qu'on puisse, sans offenser le sens commun, leur en attribuer la paternité. D'autre part, l'esprit judaïque répugne, ainsi que nous l'avons vu précédemment, à la conception du Dieu de l'Évangile. Fermement attaché, depuis vingt siècles, à l'idée qu'il a conçue de Jéhovah, il ne peut de lui-même le faire descendre dans ces abîmes d'humiliations, d'opprobres et de douleurs, au fond desquels s'est précipité le Verbe de Dieu. Dépouillé du prestige de son autorité souveraine et des preuves authentiques de sa divinité, Jésus-Christ demeurait un sage, rien de plus, et l'esprit judaïque se fût brusquement séparé du paganisme, du jour où ce dernier eût appliqué l'anthropomorphisme qui, depuis si longtemps, multipliait les dieux. Enfin, Messieurs, le paganisme et le judaïsme étaient trop profondément divisés, quant à leur essence même, pour se confondre jamais, par de mutuelles concessions et de pacifiques accommodements, en une même transfiguration des faits, en une même personnification des idées.

A supposer toutefois que, malgré des incompatibilités radicales, il y ait eu, dans je ne sais quel obscur repli du paganisme et du judaïsme, le germe

sacré, l'embryon divin, qui, plus tard, devait éclore et rallier les esprits autour du même système religieux, combien de temps a-t-il mis à se développer? Le mythe évangélique est un vigoureux enfant, d'une vitalité puissante, qui ne semble pas devoir s'éteindre demain, bien qu'il ait reçu, pendant tout le cours de son existence, des milliers de blessures. En mesurant ses proportions, en sentant battre ses fortes artères, on comprend la nécessité d'une longue gestation. Or, d'après l'estimation des experts, pour un mythe de petite venue, dans une société rudimentaire, il faut une gestation de cent années, ni plus ni moins. Cent années, c'est beaucoup : cependant c'est trop peu pour le mythe évangélique. Non seulement il se développe dans une société formée, c'est-à-dire dans une société moins apte à la génération des légendes et des fables, mais la personnalité y est si fortement accusée, les détails y sont si abondants, les indications de lieux, de circonstances et d'époques si précises, qu'on ne peut raisonnablement estimer sa gestatiou à moins de trois siècles : c'est encore l'avis des experts en mythogénie. Retenez bien ce chiffre, il est important. Selon le docteur Strauss, l'élaboration du mythe évangélique n'a pu commencer qu'à la mort des Apôtres, c'est-à-dire à la chute du premier siècle : c'était donc à la chute du

quatrième siècle qu'il devait apparaître dans sa forme définitive. Mais à la chute du quatrième siècle, l'Évangile avait environ deux cent cinquante ans de vie, puisque c'est un fait acquis à la critique qu'il était déjà fixé vers le milieu du second siècle. Ainsi cette fable colossale se serait formée en cinquante ans, tandis que les fables étiques des vieux temps auraient été portées par l'esprit humain pendant un siècle entier. Quel tissu d'absurdités ! Il est facile, Messieurs, quand une histoire est toute faite, de la martyriser par des interprétations alambiquées ; mais ces tortures de cabinet n'épuisent que le bourreau : le patient se rit de ses efforts, et garde, au milieu des siècles, sa place, son honneur et sa vie.

La transformation du récit évangélique par le système mythique ne pouvait être le dernier mot du rationalisme; car elle tend non seulement à la destruction de l'Évangile, mais à la destruction de l'histoire. Un expédient restait encore : admettre l'authenticité du récit et le corrompre. Je ne parlerai pas, Messieurs, de cette inconcevable hardiesse, qui s'est emparée du texte et ne l'a pressé que pour en faire jaillir des torrents de blasphèmes. Jésus, tant admiré et tant aimé depuis dix-huit siècles, n'était plus qu'un vagabond, un mendiant, un paresseux, un homme de bonne chère et de mœurs suspectes,

un mauvais fils, un jongleur, un agitateur, un impie, condamné par la plus juste des sentences et puni par un supplice digne de ses crimes. Hélas! j'ai lu ces blasphèmes, le cœur et les yeux pleins de larmes, et, quoique offensé dans ma foi et meurtri dans mon plus cher amour, je ne méprisais pas ces franches allures de l'iniquité. On en revient quelquefois, avec un repentir aussi profond que le péché fut abominable. Mais il est un autre genre de corruption que je méprise, parce qu'il mêle la flatterie à l'assassinat. Voici en quoi il consiste.

On admet en principe la possibilité du miracle, ce qui n'empêche pas d'affirmer que « les Évangiles sont en partie légendaires..., puisqu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel [1]. » Il semble qu'en bonne logique on devrait dire : — Puisque le miracle est possible, examinons sérieusement l'autorité du livre qui nous raconte des faits merveilleux; s'il est authentique et sincère, croyons à ces faits. — Mais non : c'est du miracle que dépend l'opinion que l'on doit se faire de la crédibilité de l'Évangile; la présence d'un fait possible suffit pour renverser les lois qui régissent le témoignage. Grâce à ce sophisme, Jésus-Christ rentre dans la condition humaine, d'où

1. E. Renan, *Vie de Jésus*, Introduction. Pour le reste, *passim*.

l'admiration l'a fait sortir. Maintenant, il s'agit d'expliquer cet homme : ce ne sera pas difficile. Faisons paraître Hillel, qu'il n'a jamais connu, et soumettons-le quelque peu à l'influence lointaine de Çakia-Mouni : nous aurons l'occasion de parler des maîtres d'école juifs, et aussi du bouddhisme. Quelques considérations sur l'origine des sectes judaïques ne dépareront pas la narration. Nous décrirons la Galilée et ses enchantements, et les poétiques voyages des Apôtres, et les festins, et la noce éternelle, et la délicieuse pastorale. Florian en fit autant. Notre Jésus ne sera point morose; nous lui donnerons un sentiment exquis de la nature, une finesse remarquable, un cœur tendre, une âme idyllique : ce sera le plus charmant de tous les *Rabbi*. Mais, pour Dieu, qu'il ne soit pas trop parfait ! Un peu de jalousie contre Jean-Baptiste, un peu de vanité, une légère teinte d'exaltation démocratique et religieuse, une débonnaire complaisance pour les pieuses ruses de ses amis, tempéreront le trop vif éclat de ses qualités et de ses vertus, et l'empêcheront de rentrer dans le monde divin, d'où nous l'avons fait sortir. Nous n'attristerons point son agonie, comme les prédicateurs de la Passion, par le spectacle odieux des péchés du monde; mais nous ferons apparaître les claires fontaines de la Galilée où il avait pu se

rafraîchir, la vigne ou le figuier sous lequel il avait pu s'asseoir, les jeunes filles qui auraient peut-être consenti à l'aimer. Nous n'oublierons pas les Apôtres, ces bons jeunes gens avides d'inconnu, ni les publicains, ni les douces pécheresses, ni Madeleine et son opulente beauté. Nous ferons remarquer que les Pharisiens ont été par trop froissés; nous amoindrirons le crime de ce pauvre Judas. Nous aurons soin de donner aux grands-prêtres leurs noms hébreux de Hanan et de Kaïapha. Nous innocenterons Pilate; nous excuserons les soldats qui crachèrent au visage du condamné, en supposant qu'ils étaient légionnaires et qu'ils n'appartenaient pas à la milice romaine : un tel fait eût été indigne de leur noble profession. Nous expliquerons bien en quoi consiste le supplice de la croix; enfin, nous terminerons en proclamant avec les siècles « qu'entre les fils des hommes il n'en est pas né de plus grand que Jésus..... » Moyennant quoi nous aurons un Évangile de sept francs cinquante centimes; un Évangile fondé sur un sophisme, un Évangile hérissé d'à peu près; un Évangile dont le héros sera, à celui de l'histoire, ce qu'est un fade roman à une sublime réalité, un Évangile peu estimé des Français, méprisé des Allemands, et condamné à Rome; un Évangile qui, du moins, aura le privilège de

l'isolement, jusqu'à ce qu'il soit châtié par l'oubli; un Évangile qui se réfute par le simple exposé de la corruption historique dont il est rempli, depuis le premier chapitre jusqu'au dernier.

Ma tâche est terminée, Messieurs, à mon grand soulagement. Vous rencontrerez peut-être, dans vos souvenirs, quelques objections dont je n'ai pas fait mention; mais ce sont des objections parasites, qui tombent avec les troncs corrompus sur lesquels elles végètent. Quelles qu'elles soient, elles ont, avec celles que je viens de réfuter, une origine commune, je veux dire une lecture vicieuse de l'Évangile. Tous ceux qui cherchent à le détruire n'ont pas su le lire. Ils se sont jetés, l'esprit troublé par des préjugés, des idées préconçues, des projets malveillants, sur le texte sacré, et son adorable candeur n'a fait qu'irriter davantage, en leur cœur, l'amour de la contradiction. Pour tout lecteur ainsi disposé, l'Évangile sera toujours une lettre morte. Écoutez, Messieurs, le conseil de mon amitié. Tous les jours, quand le bruit des affaires sera tombé, quand l'agitation de votre vie publique sera apaisée, prenez l'Évangile, mettez-vous à genoux un instant, et dites à Dieu : « Seigneur, illuminez mes yeux, pour que je ne rencontre pas la mort où vous avez mis la vie : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in*

morte [1]. Seigneur, dirigez-moi et enseignez-moi vous-même votre vérité [2]. » Et puis vous vous relèverez; vous lirez pendant un quart d'heure, pas davantage. Alors, si vous avez des doutes, vous sentirez qu'ils se fondent, comme le givre aux premiers rayons du soleil; si votre âme est troublée par des préjugés, vous sentirez qu'ils se dissipent, comme les nuages au souffle de la brise; si votre cœur est souillé, vous sentirez qu'il se purifie, comme l'or sous l'action d'un feu dévorant. Vous verrez mieux, vous aimerez mieux. La foi et la charité s'augmenteront l'une l'autre, par une mutuelle pénétration, et vous direz, avec une sainte émotion et de douces larmes : « Mon Dieu, vos témoignages sont croyables par-dessus tout ce que l'on peut croire : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis* [3]. »

1. Ps. XII.
2. *Dirige me in veritate tua et doce me.* (Ps. XXIV.)
3. Ps. XCII.

TRENTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

DU TÉMOIGNAGE DE L'ÉGLISE

Messieurs,

En prouvant la possession d'état, d'où ressort l'authenticité de l'Évangile, en réfutant l'objection du rationalisme, qui condamne à l'isolement le récit des origines chrétiennes, je me suis appuyé sur un témoignage dont il est temps que vous compreniez l'importance et la force. Dieu n'a pas jeté l'histoire de son Fils aux mains du hasard, abandonnant son autorité à la chance indécise de nos discussions, mais il l'a entourée d'un système de hautes précautions, qui la met à l'abri de toute mauvaise fortune. Un témoin contemporain des événements consignés dans l'Évangile vit encore au milieu de nous, et son affirmation, s'unissant à celle des livres saints, confirme éternellement leur

autorité. Il a tout vu, et sa mémoire fidèle conserve, dans sa fraîcheur native, le souvenir à la fois douloureux et illustre de tout ce qui s'est passé, il y a dix-huit cents ans, de Bethléem au Golgotha. Ses titres d'origine sont écrits dans l'Évangile, mais il était avant l'Évangile. Il l'a reçu des mains des Apôtres et le garde avec un soin jaloux, pour ne le remettre qu'à Dieu, au jour où sera produit ce livre qui contient tout ce sur quoi le monde sera jugé, ainsi que nous le chantons près des froides dépouilles de nos trépassés :

Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur
Unde mundus judicetur [1].

En attendant, le grand témoin résiste, avec une intrépidité toujours jeune, aux tentatives sans cesse renouvelées de la fausse science; il étouffe les grossiers murmures de ses négations sous le bruit immense de son affirmation. Il se montre, il parle, il lit, il commente, et le peuple l'écoute; le peuple se croit arrivé, après l'avoir entendu, dans les régions lumineuses et tranquilles de la certitude; le peuple appuie, sur son témoignage, les convictions religieuses qui lui permettent de dire : Je vois, je crois,

1. Prose des morts.

je suis chrétien. Dieu l'a voulu ainsi, afin que la vie laborieuse et agitée de ceux que la fortune a maltraités ne fût pas condamnée aux ténèbres, et qu'ils pussent voir la figure radieuse de son Fils, aussi bien que les hommes de loisir, qui savent lire les livres où fut écrite la merveilleuse vie de Jésus-Christ. Le grand témoin confirme et supplée au besoin de témoignage évangélique. Or, ce grand témoin, vous l'avez deviné, Messieurs : c'est l'Église. L'Église connaît-elle certainement et affirme-t-elle sincèrement les faits qui attestent l'intervention de Dieu? Par conséquent, son affirmation est-elle l'expression de la vérité? Nous allons le savoir, en interrogeant sa nature et ses hautes qualités.

I

Qu'est-ce que l'Église? C'est un être multiple qui s'est emparé de l'espace pour y étendre son vaste corps, du temps pour en faire le perpétuel témoin de son inépuisable vie; c'est une société universelle et indéfectible, dont l'aspect a je ne sais quoi d'exceptionnel et d'étrange, qui donne à réfléchir et impose le respect. En effet, rien ne lui ressemble ici-bas. Les sociétés humaines sont comprimées dans

leur expansion par une foule d'obstacles naturels; les peuples s'éteignent tour à tour en des crises terribles, souvent amenées par une précoce corruption. Mais elle a su briser tous les obstacles et vaincre toutes les crises : elle vit, elle est partout. Élevez-vous, si c'est possible, jusqu'en des régions d'où vous puissiez voir la terre, d'un pôle à l'autre pôle; faites d'un vol rapide le tour du monde, ne laissez échapper aucun repli de cette surface tourmentée qu'habite l'humanité : l'Église vous apparaîtra. Cependant, Messieurs, contre ces ambitions fiévreuses qui rêvent l'universalité du pouvoir, Dieu a créé les forces victorieuses de l'espace et du sang.

L'espace s'étend, immense, autour du point central où réside la volonté maîtresse qui tient unis les éléments d'une société. A tout ce qu'elle touche de près, cette volonté fait sentir sa force; mais, à mesure que son point d'application s'éloigne, elle subit la loi commune, qui condamne toutes les influences à diminuer et à s'éteindre dans la distance. C'est en vain que des âmes plus avides et plus vaillantes s'efforcent de prolonger le rayon de leur domination : le succès qu'elles obtiennent ne dure qu'un jour; elles disparaissent, et l'espace est vainqueur.

L'espace, en s'étendant, se divise. Tranchées pro-

fondes, remparts inaccessibles, plaines inhabitables, océans, rochers, montagnes, déserts, coupent le globe en morceaux dont il faut que les peuples se contentent, d'où ils ne peuvent sortir sans s'égarer et sans perdre le chemin du retour.

L'espace divisé ne reçoit pas partout, dans les mêmes proportions, les éléments de la vie. L'air et la chaleur varient, selon les latitudes des pays et les accidents du sol. Au milieu, le soleil prodigue darde ses rayons, comme des flèches ardentes, et embrase l'atmosphère; plus haut, il boit avec avidité l'eau des fleuves et des marais, et soulève vers lui comme les flots d'une mer empoisonnée; plus haut, ses allées et venues font des contrées qu'il parcourt les plus douces et les plus fortunées; plus haut, ses longues absences plongent la nature dans le deuil, et éternisent les glaces et les neiges. Ici, la zone tempérée; d'un côté, la zone torride; d'un autre côté, la zone glaciale; côte à côte, des climats dont l'un sourit et dont l'autre pleure et frissonne : variations mortelles, obstacles plus terribles que le courroux de l'Océan, la fierté des montagnes et l'aridité des déserts.

Dans l'espace ainsi divisé, l'humanité s'est répandue. Une dans son principe, elle est devenue multiple, par les profondes altérations du sang qui coule

dans ses veines. Sous chaque climat, elle subit des influences, qui, en modifiant les tons de sa chair, les fonctions de son organisme, l'activité de son tempérament, retentissent jusque dans son caractère, ses mœurs et ses lois. Intempérantes ardeurs de la passion, froids calculs de l'égoïsme; embrasements voluptueux, tranquillité flegmatique d'une nature assoupie; esprit d'aventures, amour du chez soi; sombre tristesse, folle gaieté; brutalité, douceur; dédaigneuse fierté, aimable affabilité; impatience du joug, sauvage instinct de l'indépendance, sage amour de la liberté, lâche apathie qui s'abandonne aux caprices du despotisme : mille contrastes qui multiplient fatalement les centres d'attraction sociale; — races, nationalités, patries, boucliers impénétrables, plus ennemis que l'espace de la fusion tant de fois rêvée, tant de fois convoitée par l'ambition.

Rappelez vos souvenirs, Messieurs : avez-vous jamais vu l'ambitieux satisfait, dans le désir qui le tourmente d'imiter ici-bas l'universelle royauté de Dieu ? Avez-vous jamais vu les grandes dominations triompher de l'espace et du sang? — Non; toutes les tentatives illustres ont échoué, au moment qui allait décider leur réussite. Alexandre, trompé par le silence de la terre émue, s'avança jusqu'aux bords

de l'Indus : il n'eut pas le temps de le franchir; les clameurs des peuples qu'il croyait avoir à jamais domptés le rappelèrent sur ses pas. Rome, triste et désabusée, dut s'arrêter près des ossements blanchis dont l'infortuné Varus sema les plaines de la Germanie. Charles-Quint assista au partage de son empire. L'Espagne se vit arracher, l'un après l'autre, les morceaux de ce vaste royaume sur lequel le soleil ne se couchait pas. Le plus grand capitaine des temps modernes, à la lueur de l'incendie qu'il avait allumé au cœur de la Russie, à travers les cadavres gelés de ses soldats, revint, triste et confus, du pays inhospitalier qui trahissait sa force et son génie. Aujourd'hui, sous nos yeux, la nation avide qui tient entre ses griffes les plus belles colonies du monde, malgré les ménagements de sa politique, malgré les concessions qu'elle fait aux coutumes des races, entend craquer à chaque instant les extrémités de son empire mal affermi, et pousse des cris d'angoisse, qui seront demain, peut-être, les cris de son désespoir; pas plus que les sociétés conquérantes qui l'ont précédée sur le chemin de l'ambition, Albion ne résistera aux forces patientes et toujours conjurées de l'espace et du sang.

Cependant, Messieurs, il est une société devant laquelle ces forces sont demeurées comme frappées

d'inertie. Elle a franchi les distances, et le rayon de son pouvoir est parvenu à égaler le rayon de l'espace terrestre ; aux extrémités comme au centre, elle est soumise à l'action d'une volonté souveraine. Elle a bravé les flots de l'Océan, abaissé les cimes superbes des montagnes, traversé les déserts arides et incléments, supprimé pour elle-même les confins naturels qui étreignent les peuples, et, à travers les obstacles qui arrêtent les courants de toute autorité, elle reçoit les vives et fortes commotions d'une autorité victorieuse. Elle s'est acclimatée partout : sous les feux dévorants de l'équateur et des tropiques, comme auprès des glaces polaires, elle tient pied et demeure immobile. Elle s'est établie au sein de toutes les nationalités, de toutes les patries. Blancs, nègres, rouges, cuivrés, civilisés, barbares, sauvages, ont reçu ses coutumes dans leurs coutumes, ses institutions dans leurs institutions, ses lois dans leurs lois. L'Église est universelle.

Mais attendez, Messieurs; vous ne voyez encore que la moitié du prodige, ou, si vous l'aimez mieux, si le prodige vous fait peur, vous ne voyez encore que la moitié du phénomène : comme elle est partout, l'Église est toujours. L'histoire qui, depuis dix-huit siècles, a enregistré tant de catastrophes épouvantables, tant de trépas mémorables, n'a pu écrire

jusqu'ici pour l'Église que des pages de vie. Rome a succombé. Les Barbares se sont partagé les épaves de l'empire naufragé. Renouvelés eux-mêmes par la pénétration d'une influence civilisatrice, ils ont disparu petit à petit. Byzance s'est fondue sous le souffle empoisonné de l'islamisme. L'islamisme se meurt. Des nationalités vigoureuses, qui promettaient une longue vie, ont été dévorées par les vautours. Il en est dont le cœur déchiré palpite encore sous la griffe impitoyable des tyrans. Dieu aura-t-il pitié de leur martyre? Pèsera-t-il, dans la balance de sa justice, les pleurs et le sang répandus? Appellera-t-il des oiseaux de proie, plus jeunes et plus robustes, sur les noirs escadrons qui se repaissent aux bords de la Vistule ensanglantée? Par quel glas le vingtième siècle, qui s'avance, inaugurera-t-il sa prise de possession? Nous n'en savons rien. Nous ne savons qu'une chose : c'est que le passé, rempli de funérailles, nous promet des morts, et que les sociétés les plus vivantes, instruites par les calamités de l'histoire, doivent s'attendre à disparaître un jour. Une seule est indéfectible, et porte, dans son sein couvert de plaies, les présages de l'immortalité : c'est l'Église. Les âges ont passé sans ébranler sa tête, sans rider son front serein, sans blanchir ses cheveux, sans courber ses reins, sans ralentir sa

marche. Les peuples qu'elle avait bercés entre ses bras maternels l'ont souvent payée d'ingratitude : elle a attendu, dans la patience, le jour de leur repentir; elle a béni leur agonie, elle a étendu en pleurant le drap mortuaire, jeté l'eau sainte et chanté le *De profundis* sur ceux qui l'ont persécutée. Tyrans, hérésiarques, sophistes, politiques, vos fureurs, vos calomnies, vos ruses machiavéliques, n'ont pu l'empêcher d'être! Quand vous la croyiez finie, elle renaissait, comme l'herbe immortelle que tond la dent brutale des animaux. Elle renaissait toujours la même; car le propre de sa vie c'est de ne point changer. Au lieu que la vie des autres sociétés se compose de phases mobiles, qui souvent dénaturent leur physionomie originelle, la sienne progresse, sans que s'altère aucun des traits qui la caractérisent. Remontez le flot des ans, depuis Pie IX jusqu'à saint Pierre, arrêtez-vous à chaque période remarquable de l'histoire, regardez bien l'Église : pas d'intermittence dans sa vie, pas de révolutions dans son gouvernement, pas de changements dans sa physionomie. Elle est toujours, elle est la même, la même qu'au moment solennel où elle sortait, le cœur plein d'espérance, des embrassements du Christ ressuscité.

L'Église est partout, elle est toujours, elle est la

même. Qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve, Messieurs, ce que je disais en commençant : qu'il y a au monde une société dont l'aspect a je ne sais quoi d'exceptionnel et d'étrange, qui donne à réfléchir et impose le respect. C'est beaucoup. C'est tout ce qu'il faut pour se disposer à recevoir un témoignage, quand on sait que la fonction d'une pareille société est de témoigner.

Remarquez bien qu'elle était au commencement; que le commencement, c'est elle-même. Elle est née au sein des merveilles, et elle a reçu pour mission d'en répandre le récit et d'en éterniser le souvenir. Jésus-Christ l'a bénie, et, la voyant déjà pleine de vie, il lui a dit : « Tu es le témoin de tout ce qui s'est passé : *Vos estis testes horum* [1]. Va, tu témoigneras pour moi, dans Jérusalem, dans toute la Judée, dans Samarie et jusqu'aux confins de la terre : *Eritis mihi testes in Jerusalem et in omni Judæa, et Samaria, et usque ad ultimum terræ* [2]. » Depuis lors, l'Église, convaincue que son devoir est de témoigner, n'a pas cessé d'annoncer au monde l'extraordinaire et prodigieuse manifestation de Dieu, par son Fils Jésus-Christ. On l'arrête au passage, on s'ameute autour d'elle, on la presse de questions :

1. Luc., cap. XXIV, 48.
2. Act., cap. I, 8.

— Que dis-tu? Répète devant les tribunaux tes extravagances, parle, nous t'écoutons. — Eh bien! écoutez : « Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son Fils Jésus, que vous avez trahi et renié, en face de Pilate, qui voulait le renvoyer. Vous avez nié le juste, et vous avez demandé qu'on délivrât l'homicide ; vous avez tué l'auteur de la vie, que Dieu a ressuscité d'entre les morts et DONT NOUS SOMMES LES TÉMOINS : *Auctorem vitæ interfecistis quem Deus suscitavit a mortuis*, CUJUS NOS TESTES SUMUS [1]. De ce que nous avons vu, NOUS TÉMOIGNONS : *Quod vidimus* TESTAMUR. » Un siècle s'écoule, et l'Église dit encore : *Quod vidimus* TESTAMUR [2]. Dix-huit siècles s'écoulent, l'Église est à vos portes; elle frappe, vous accourez au-devant d'elle : Qu'y a-t-il de nouveau? — Écoute : Dieu est venu dans notre chair mortelle. Il était tout petit; sa mère l'a couché dans une crèche, car il n'y avait pas de place pour lui dans les hôtelleries. C'est elle la pauvre et sainte femme, qui m'a appris cela. L'enfant croissait en grâce et en sagesse, devant Dieu et devant les hommes. A trente ans, il commença à parcourir la Judée, et à prêcher le royaume de Dieu. Il aimait les pauvres, il consolait

1. Act., cap. II, 32.
2. Joan., cap. III, 11. — I Joan., cap. I, 2.

les affligés, il guérissait les malades, il ressuscitait les morts. Ses douces paroles touchaient les cœurs : les pécheresses tombaient à ses pieds, les publicains repentants lui donnaient à manger. Mais les méchants l'ont pris un jour..., un jour qu'un de ses disciples le trahissait par un baiser, et que lui disait: Mon ami! On l'a condamné sans pitié, on l'a cloué sur une croix entre deux bandits; il est mort en pardonnant à ses bourreaux, et pour le salut du monde. Trois jours après, son sépulcre était vide; Dieu avait ressuscité son Fils! J'ai vu tout cela, et de ce que j'ai vu, je témoigne : *Quod vidimus* TESTAMUR.

Entendez-vous, Messieurs? L'Église a vu, puisqu'elle était là. C'est bien elle qui a vu, puisqu'elle est toujours et qu'elle n'a pas changé. Elle dit sincèrement ce qu'elle a vu, puisque c'est son devoir. N'oubliez pas cela : l'Église ne témoigne pas machinalement et par accident, comme font les générations qui se succèdent et nous transmettent les événements de l'histoire : c'est son devoir, c'est sa mission, c'est son propre, c'est sa raison d'être, de témoigner. Pourquoi trahirait-elle son devoir? Pourquoi se suiciderait-elle par la corruption de son témoignage? S'il existait, au milieu de vous, une société chargée d'enregistrer les faits et gestes d'une époque et d'en perpétuer le souvenir; si c'était là

son devoir, sa mission, son propre, sa raison d'être, vous ne l'accuseriez pas, certes, de falsifier et de corrompre la vérité. Eh bien! l'Église est chargée d'enregistrer et de perpétuer les faits et gestes de Dieu, bien autrement graves et importants que ceux d'un peuple; c'est son devoir, sa mission, son propre, sa raison d'être : pourquoi l'accuseriez-vous de falsification et de corruption?

Mais, quand ce serait son dessein de tromper, quand elle voudrait trahir sa destination, elle ne le pourrait pas. L'Église est partout : sa diffusion, qui date des premiers jours de son existence, a rendu impossible toute coalition et toute unanimité dans l'imposture. L'espace et le sang qu'elle a vaincus sont devenus les gardiens incorruptibles de sa fidélité. Autant il y a d'obstacles dans la nature et de contrastes dans l'humanité, autant il y a d'oppositions à la falsification et à la corruption de son témoignage primitif : ce qu'elle changerait en un lieu, elle ne pourrait le changer en un autre, sans soulever des contradictions qui la diviseraient et lui seraient mortelles; elle ne pourrait mentir à l'Orient, sans provoquer l'Occident à une lutte dont ce dernier serait infailliblement le vainqueur. L'Église vit, elle est toujours et partout la même, parce qu'elle n'a jamais cessé de dire ce qu'elle disait au com-

mencement. Tous ceux qui ont failli dans la sincérité qui la conserve, privés tout à coup de la sève d'immortalité, sont devenus la proie des vulgaires accidents qui conduisent à l'oubli les menteurs et les faussaires. C'est ici le lieu de rappeler les belles et fortes paroles de Tertullien aux hérétiques : « En somme, s'il est constant que ce qui est plus vrai, c'est ce qui fut avant vous; que ce qui fut avant vous, c'est ce qui fut dès le commencement ; que ce qui fut dès le commencement, c'est ce qui fut des Apôtres : il est pareillement constant que ce qui a été enseigné par les Apôtres, c'est ce qui a toujours été gardé comme saint par les Églises des Apôtres : *Pariter utique constabit id esse ab Apostolis traditum quod apud Ecclesias Apostolorum fuerit sacrosanctum* [1]. »

Messieurs, voilà l'Église : maîtresse de l'espace et du temps, société universelle et indéfectible, contemporaine des événements qu'elle publie, attestant par devoir ce qu'elle a vu, et obligée, par sa nature même, à la sincérité. Où trouverez-vous, dites-le-moi, un pareil témoignage? Quels faits historiques ont jamais été confiés à une société semblable? N'est-ce pas assez qu'elle se montre et qu'elle af-

1. Tertul., *Contra Marcion.*

firme, pour former l'esprit et la conscience de quiconque n'a ni le pouvoir de lire, ni le temps de discuter les textes?

Ces considérations, prises sur la nature même de l'Église, se relèvent par l'éclat de ses hautes qualités : l'intelligence et la moralité du grand témoin achèvent de convaincre ceux qui l'écoutent.

II

Que l'Église soit une société intelligente, c'est ce qu'attestent, avec la dernière évidence, les immenses travaux des écrivains qui se sont fait honneur de lui appartenir. Il y en a, parmi eux, d'ordinaires et de médiocres; mais il y en a aussi dont l'âme fut visitée, plus d'une fois, par les inspirations du génie. Petits et grands, ils forment une armée qui épouvante la mémoire, dès qu'on essaye de la compter et d'appeler par leur nom chacun des soldats qui la composent. Si j'étais condamné à nommer seulement les illustres et leurs œuvres, le temps que je vous dois encore ne me suffirait pas. Vous en connaissez plusieurs, Messieurs : l'incrédulité elle-même n'a pu les cacher, quelque soin qu'elle prenne de calomnier nos gloires et de prouver que l'Église est

une institution ténébreuse, constamment occupée à abêtir l'esprit humain. Irénée, Justin, Tertullien, Origène, Cyprien, Ambroise, Augustin, Jérôme, Léon, Basile, Grégoire, Hilaire, Chrysostome, Anselme, Thomas, Bonaventure, Pascal, Bossuet, Fénelon et tant d'autres... : qui ne sait que ces grands esprits appartiennent à nos légions, et que leurs ouvrages suffiraient à prouver la vitalité intellectuelle de l'Église? Mais ils ne sont pas seuls. Il faudrait d'autres lieux que les palais hospitaliers ouverts partout à la science et aux lettres humaines, pour contenir la foule innombrable de nos docteurs, interprètes, théologiens, apologistes, controversistes, casuistes, historiens, mystiques; et, devant les rayons infinis qui porteraient les livres uniquement consacrés à la science et aux lettres divines, personne, je l'espère bien, ne nierait l'intelligence de l'Église.

Elle a été créée et mise au monde pour témoigner, mais non pas à la manière d'un instrument qui rend machinalement les vibrations qu'on lui imprime. Elle rumine son témoignage, elle le prouve, l'explique, le commente, et l'abreuve des lumières qu'elle emprunte à son génie, à l'étude et à la prière.

Le Fils de Dieu a choisi, pour compagnons, des pêcheurs, afin que le monde fût confondu d'abord

par la faiblesse et le néant; mais il n'a pas dédaigné ceux que la nature avait enrichis de ses dons. Il a poursuivi Paul sur le chemin de la persécution, et Paul, malgré ses dédains pour ce qu'il appelle les apprêts des discours humains, fut un sublime génie. Les Pères et les Docteurs égalent et surpassent souvent les auteurs auxquels nous prodiguions, sur les bancs, notre facile admiration. Mise d'un côté de la balance, en face de tous les profanes, l'Église l'emporte, par le nombre et la puissance intellectuelle de ses hommes : mais son triomphe est dans la continuité, la patience et la sainteté de ses labeurs.

Les pieds dans le sang et la tête sous la hache des bourreaux, elle étudiait. Quand le Nord vomissait des torrents de Barbares, quand les Huns, les Vandales, les Wisigoths, les Lombards, faisaient passer le monde sous les fourches caudines de leur ignorance, — retirée dans les déserts, perdue dans les forêts, cachée à tous les yeux profanes sous les voûtes sacrées des couvents, pauvrement vêtue et pauvrement nourrie, elle étudiait. Quand la jeunesse de tous les royaumes se précipitait sur les bancs de ses Universités, demandant à grands cris la vérité et la science, elle étudiait. Aujourd'hui que le monde entier semble lui faire concurrence, elle étudie comme si elle n'avait rien fait encore, et que l'heure

du repos ne dût jamais sonner pour elle. — Souviens-toi, dit-elle au lévite qu'elle va couvrir de ses mains bénies et consacrer à jamais par l'onction sacerdotale, souviens-toi que « les lèvres du prêtre sont les gardiennes de la science »[1]. Mais, pour cela, il faut scruter les saintes Lettres, il faut étudier.

L'Église étudie. Elle ne craint pas la solitude : c'est sa patrie ; elle ne redoute pas la fatigue : elle est née pour la vie crucifiée, et, quand un de ses membres s'épuise, elle sait bien que d'autres feront son œuvre ; car l'avenir est entre ses mains. Elle n'a pas peur des livres ingrats et difficiles qui désespèrent notre légèreté : elle les entasse dans ses bibliothèques, elle les prend l'un après l'autre, les ouvre, les consulte, les ordonne, en épuise les sens cachés, les frappe cent fois, mille fois, hier, aujourd'hui et toujours, du marteau de la réflexion, pour en faire jaillir des étincelles inconnues. Voulez-vous la voir à l'œuvre? Entrez dans ces maisons nues et d'aspect sinistre, que l'on appelle des couvents. Vous ne les avez aperçues que par le dehors, et vous en avez peut-être calomnié les mystérieux hôtes. Eh bien! voici que les derniers chants de la prière viennent de s'éteindre, avec les cierges de l'autel. Un homme

1. *Labia sacerdotis custodient scientiam.* (Malach., cap. II, 7.)

s'en va, grave et silencieux, dans une petite chambre que vous ne voudriez pas habiter pour rien; à la lueur tremblotante d'une mauvaise lampe, il cherche, il pense, il écrit, malgré ses membres lassés, malgré son front plein de fièvre, malgré ses yeux abattus, jusqu'à ce que le soleil vienne baigner sa tête, dans un rayon moins brillant que ceux qui s'échappent de son intelligence. Cet homme, c'est Anselme, c'est Bernard, c'est Thomas d'Aquin, c'est Bonaventure; c'est, pour me servir d'un nom antonomastique, LE DOCTEUR, prodigieux athlète de la science sacrée, qui meurt sur des piles d'in-folio remplis d'une doctrine mûre, avant qu'il ait atteint, lui, la maturité de ses années.

L'Église étudie, mais avec prudence, tant elle redoute les aventures funestes où l'esprit se jette sans guide et sans frein. Au lieu de cette avidité triviale et de cette téméraire confiance qui courbe le profane sur ses livres, c'est dans son cœur une crainte respectueuse et une salutaire défiance. Elle se met à genoux, et, les mains jointes, elle appelle à son aide l'Esprit créateur, qui vivifie par ses inspirations le monde des intelligences. Dieu l'assiste, plus encore que sa vieille science ne l'éclaire; car elle étudie saintement.

Que conclure de là, Messieurs, pour le témoignage

de l'Église? N'est-il pas plus puissant, parce qu'elle est intelligente? Vous n'en pouvez pas douter : car remarquez bien que, dans toutes les œuvres intellectuelles de l'Église, les faits sont le support des idées. Or, une société intelligente ne peut pas travailler pendant dix-huit cents ans, avec tant d'opiniâtreté et de succès, sur un faux supposé. Le premier besoin de l'esprit étant l'examen approfondi de ce qui sert de matière première à ses élucubrations les écrivains ecclésiastiques — docteurs, interprètes de l'Écriture, théologiens, apologistes, controversistes, casuites, historiens, mystiques — ont dû s'assurer de la vérité des faits élémentaires attestés traditionnellement, avant de construire sur ces faits l'édifice de la science sacrée. C'était un devoir en même temps qu'un besoin, devoir et besoin d'autant plus impérieux qu'il ne s'agissait pas de faits inertes, mais de faits qui retentissent, avec violence, dans le monde des idées et dans le monde des passions.

La doctrine catholique est pleine de mystères qui humilient la raison, parce qu'ils bornent la sphère de ses lumières natives et de ses investigations : mystères sur la nature de Dieu, mystères sur ses rapports avec l'humanité, mystères sur la condition de l'homme ici-bas, mystères sur ses destinées. Comment les accepter, sans la réalité d'une révélation?

Comment une révélation, sans les signes divins qui nous la font connaître? Comment croire à ces signes, sans les avoir examinés?

Le christianisme descend au cœur de l'homme, il s'en empare, il en réprime les écarts, il en règle les mouvements. Plus d'ambitions déguisées sous le nom d'aspirations généreuses, plus d'égoïsme caché sous le masque de la prudence, plus de débauche usurpant les droits sacrés de l'amour, plus d'appétits dépravés, demandant à la nature les béatitudes de l'ivresse, plus de délicatesses exagérées, à la recherche du bien-être. Mort aux passions! qu'on les crucifie! Après avoir marché dans la voie du devoir, que l'âme, toujours avide du bien, s'engage dans les âpres sentiers de la perfection. Qu'elle monte, à travers les ronces et les épines du renoncement et de la souffrance, jusqu'aux sommets sacrés où Dieu l'attend pour la couronner. Quelles dures exigences! Comment les subir, si elles ne viennent d'en haut? Comment saurons-nous qu'elles viennent d'en haut, si Dieu ne se montre? Comment se montrera-t-il, sans les signes divins qui attestent son intervention? Comment croire à ces signes, sans les examiner?

N'en doutez pas, Messieurs, ces questions ont été posées par les hommes de science et de génie qui ont illustré l'Église, et toutes ont été résolues en faveur

de son témoignage, sans quoi le courant de l'intelligence se fût porté ailleurs. L'Église eût eu des poëtes, comme toutes les sociétés dont les monuments religieux appartiennent au monde légendaire; mais des philosophes, des théologiens, des controversistes, des apologistes, des auteurs sérieux, des savants, — jamais. Il est donc évident que toutes les œuvres intellectuelles de l'Église supposent et confirment la vérité des faits élémentaires qu'elle atteste traditionnellement, ou bien il faut admettre une monstruosité, à savoir : la perpétuité de la science étayée sur la perpétuité d'une sottise. Ma raison repousse cette monstruosité, et, reportant son regard sur les légions infinies d'hommes graves, studieux et éclairés, qui ont rendu au témoignage de l'Église l'hommage de leur foi, elle se sent irrésistiblement attirée vers eux. Là, elle sera en meilleure compagnie qu'au milieu du maigre escadron des sophistes, qui n'ont d'intelligence que pour nier ce qu'affirme la plus intelligente des sociétés. Croyez-le bien, c'est toujours une satisfaction pour la raison que de se trouver en bonne compagnie.

Messieurs, un témoin peut séduire notre bonne foi, par l'éclat de son esprit, et cependant nous inspirer de la défiance, par le faste cynique de ses vices. Entre l'intelligence et l'immoralité, notre jugement

oscille; mais il n'hésite plus, dès que la vertu brille à côté du savoir. Telle est la condition du grand témoin : à la plus haute intelligence, il joint la plus haute moralité.

Qu'entendons-nous par la moralité de l'Église? Est-ce à dire que son existence multiple ne fut jamais déshonorée par aucun vice, et qu'en tout temps ses nombreux enfants furent, par leurs vertus, à la hauteur des lois sacrées qui disciplinent leur vie? Je ne saurais le prétendre, Messieurs, quoiqu'il m'en coûte de convenir du contraire. J'aime l'Église de toutes les forces de mon âme, et assurément, pour le plaisir d'être loyal, je ne montrerai jamais à personne les taches que je pourrais apercevoir sur son vêtement, les infirmités que je découvrirais dans ses membres. Du reste, on n'est jamais loyal quand on est indiscret. Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire, mais moins encore celles qui aiguisent l'appétit du scandale et peuvent donner aux ennemis d'une famille sainte des armes contre elle. Cependant, puisque c'est une vérité qu'il y a eu des taches et des infirmités dans l'Église, puisque cette vérité s'est ébruitée et est tombée dans le domaine public, grâce à la généreuse loyauté de l'Église elle-même, pourquoi n'en conviendrais-je pas? C'est d'autant plus facile, Messieurs, que les fautes qui se commet-

tent dans l'Église ne sont pas de l'Église, pas plus que les fautes qui se commettent dans une société ne sont de la société, dès que les institutions organiques de cette société protestent contre le mal, et parviennent à le guérir par un redoublement de vitalité. L'Église, plusieurs fois affligée par les vices et les crimes de ses enfants, a toujours eu la gloir insigne de se réformer elle-même, et de faire triompherle principe de sa vie, là où un principe dee mort cherchait à s'introduire. Quelle est la société dont on en pourrait dire autant? Combien qui, d'austères vertus, sont passées à la plus abominable corruption, et que la Providence a dû enlever et jeter à la voirie, pour qu'elles n'empoisonnassent pas le genre humain! Combien? Toutes en sont là, et l'histoire universelle des nations peut se résumer en ces deux mots, que Montesquieu appliquait au peuple romain : grandeur et décadence. Dans l'Église, il peut y avoir des défaillances partielles, mais pas de décadence générale. C'est un arbre vigoureux, dont le bois et l'écorce sont sans cesse vivifiés par une sève incorruptible. Au milieu des branches touffues qui couronnent le tronc, à l'ombre du feuillage et des fruits où se rendent les flots de la vie, il y a, çà et là, des bois languissants et pourris : qu'importe? Une tempête passera sur la tête du

roi des forêts, les vents furieux agiteront sa plantureuse chevelure : ce qui ne vit plus tombera à ses pieds, et lui, fier de se voir assaini, multipliera les fécondes ondées de sa sève généreuse.

Ce n'est donc pas, Messieurs, en considérant les fautes partielles et isolées qui se commettent dans l'Église, qu'on peut juger de sa moralité : mais bien en considérant le principe même de sa vie morale et ses effets, c'est-à-dire la législation et les vertus qu'elle produit. Or, la législation de l'Église est tout entière résumée dans la vie typique de Jésus-Christ, solennellement et constamment proposée à l'imitation des chrétiens de tout âge, de tout sexe et de toute condition.

Jésus-Christ est tombé des splendeurs du ciel dans les anéantissements de l'Incarnation : d'où la nécessité d'étouffer en soi l'amour des grandeurs, de consentir à l'humiliation et de rechercher, de son propre mouvement, une salutaire abjection. Jésus-Christ a été obéissant jusqu'à la mort de la croix : d'où la nécessité de réprimer ses trop vifs instincts d'indépendance, et de se tenir soumis et tranquille, sous la main de toute autorité légitime. Jésus-Christ a choisi pour son partage la pauvreté : d'où la nécessité de se détacher, au moins d'esprit, des biens qu'on possède, si pourtant Dieu ne nous inspire pas

l'héroïque résolution de nous en débarrasser par de pieuses largesses. Jésus-Christ a béni les cœurs purs, proclamé l'excellence de la chasteté, et, bien que mille fois calomnié, il n'a pas permis que l'on suspectât en lui cette adorable vertu : d'où la nécessité de veiller pieusement sur ses affections, de châtier la plus basse des convoitises, jusque dans les pensées qui la réveillent, et de préférer au moins dans son estime, sinon dans sa conduite, la virginité à toute autre condition de la vie humaine. Jésus-Christ a aimé la vérité avec une sainte passion : d'où la nécessité de l'aimer nous-mêmes, fût-ce au préjudice de notre repos et de notre sécurité. Jésus-Christ a été prodigue de ses dons; il a passé en faisant le bien, il a donné sa vie pour ceux qu'il aimait : d'où la nécessité d'ouvrir, sur tous les besoins de nos frères, des mains libérales, et d'aller, s'il le faut, jusqu'au sacrifice de nos biens les plus chers. Jésus-Christ est venu, non pour être servi, mais pour servir les autres : d'où la nécessité d'abaisser la fierté du commandement, et de croire au bonheur d'une servitude humble et résignée, si nous n'avons pas le courage de nous y soumettre. Jésus-Christ a passé par tous les opprobres et toutes les douleurs : d'où la nécessité de ne pas craindre l'infamie, s'il plaît à Dieu d'en faire notre épreuve; d'accepter

avec résignation la souffrance d'où qu'elle vienne; de courir, avec empressement et le cœur joyeux, dans le chemin ensanglanté qu'a ouvert devant nous le Roi des martyrs. Enfin, Jésus-Christ a vécu et est mort pour la gloire de son Père et le salut du monde : d'où la nécessité de faire, de ces deux grandes choses, l'objet de nos aspirations et le but suprême de notre vie.

Telle est, Messieurs, la législation de l'Église. Combien elle est élevée au-dessus des règles et des disciplines humaines, d'où résulte cette moralité vulgaire que nous appelons la probité! Aussi n'est-ce pas l'homme probe qui nous donne la mesure de la moralité de l'Église, c'est le saint : le saint, c'est-à-dire l'humble, l'effacé, le dépouillé, le chaste, l'immaculé, le sincère, le généreux, le serviteur de tous, le dévoué, le prodigue de soi, le patient, le souffrant, l'immolé, le martyr, l'holocauste perpétuellement consumé par l'amour, pour la gloire de Dieu et le salut du monde, le Christ vivant et revivant, l'incarnation du fait essentiel et fondamental dont l'Église témoigne, et la plus éloquente preuve de la sincérité de son témoignage.

Comment cela? quel rapport y a-t-il entre cette exhibition de la moralité de l'Église et son témoignage? Il y en a plus d'un, Messieurs, après celui

que je viens d'indiquer à l'instant, lorsque j'ai dit du saint qu'il est l'incarnation du fait essentiel et fondamental dont l'Église témoigne. Difficilement on conçoit qu'un type purement légendaire puisse avoir une pareille efficacité, quant à sa reproduction; qu'une erreur ou un mensonge puisse enfanter de si sublimes réalités. Mais laissons de côté cette considération, que vous méditerez, si bon vous semble, et appliquons-nous aux rapports directs de la moralité et du témoignage. C'est l'Église qui témoigne, c'est elle qui est morale jusqu'à la sainteté. Mais si la probité, unie à l'intelligence d'un témoin, décide notre jugement en faveur de ce qu'il atteste, par l'effet d'une simple présomption, que sera-ce de la sainteté? N'y a-t-il qu'une présomption pour elle? Non, Messieurs, il y a une certitude : une certitude, parce que toutes les vertus que je viens d'énumérer et que l'Église réunit en faisceau, dans son âme sainte, sont radicalement incompatibles avec le faux témoignage. Sous une raison générale, elles s'opposent à la loi de l'intérêt privé : or, cette loi étant supprimée, l'imposture n'a plus de raison d'être. Mais j'irai plus loin; je vous ferai toucher au doigt cette incompatibilité ridicale de la moralité de l'Église et du faux témoignage, en prenant à part ses deux plus hautes vertus : l'amour de Dieu et l'amour des hommes.

L'Église aime Dieu. Elle ne se contente pas de le dire dans ses sublimes oraisons : elle le prouve. par la ferveur religieuse dont elle seule possède le secret. Partout ailleurs, c'est un froid commerce de crainte et de respect, entre l'homme et la divinité : dans l'Église, on éprouve je ne sais quel envahissement de mystérieuses ardeurs, qui emporte l'âme vers le ciel. Dieu, bien qu'enveloppé d'ombres, attire à lui les cœurs qu'il a touchés, et eux n'ont plus d'autre désir que de le posséder à toujours. S'unir à Dieu! c'est le dernier mot de l'Église et le plus haut degré de la perfection à laquelle elle veut conduire ses enfants. Dieu les attire, et ils se dégagent peu à peu de l'enveloppe malsaine de la chair, et des liens infinis dont les entourent les créatures de ce monde. Par de continuels renoncements, ils se configurent à l'adorable simplicité de la chaste et merveilleuse beauté dont ils convoitent les embrassements. Ils s'attristent de rester encore dans les basses régions de cette atmosphère empoisonnée. Ils montent, ils montent comme ces flammes légères que laisse échapper la terre, longtemps échauffée par le soleil. Ils appellent leur unique Amour par les noms les plus tendres; ils jouissent à la dérobée des consolations qu'ils en reçoivent; et, sentant bien pourtant qu'ils ne peuvent demeurer toujours en des

hauteurs où leur vie serait inutile peut-être à ceux d'en bas, ils redescendent vers eux, les regardent d'un œil purifié, aiment en eux le Dieu qu'ils cherchent; en attendant sa suprême apparition, ils se contentent de cette apparition voilée et amoindrie, et portent de ce côté la divine passion qui les tourmente.

Dieu, tendrement et passionnément aimé par l'Église, est à la fois le principe et la fin de ses incompréhensibles dévouements pour l'humanité. Comment dirai-je tout le bien dont elle a inondé le monde? N'a-t-elle pas courbé le front superbe de ceux qui commandent, vers ceux qui obéissent, et rapproché, dans de plus nobles et plus doux rapports, les deux extrémités longtemps séparées de la société? N'a-t-elle pas amolli cette dureté égoïste, qui méprisait jadis les larmes et les douleurs du pauvre? N'a-t-elle pas limé les chaînes de ces générations réprouvées, qui gémissaient dans l'abjection de l'esclavage? N'a-t-elle pas attendu, sur le bord du chemin et jusqu'au milieu des neiges éternelles, les pèlerins et les voyageurs, pour leur offrir une hospitalité généreuse et ses bénédictions en échange de leurs prières! N'a-t-elle pas ouvert partout des hôpitaux et des asiles à la pauvreté souffrante et abandonnée? N'est-elle pas allée la cher-

cher, jusque dans les lieux obscurs et infects où la honte la tient cachée? N'a-t-elle pas bercé dans ses bras et pressé sur son cœur les orphelins? N'a-t-elle pas touché, d'une main caressante, tous les maux, toutes les blessures, toutes les plaies? N'a-t-elle pas laissé tomber des torrents de bienfaits, dans les abîmes de la misère?

Et tout cela n'était rien pour son amour. Ce que l'Église aime dans l'humanité, avec la plus ardente, la plus audacieuse, la plus infatigable passion, ce sont les âmes. Dieu aime les âmes, dit la Sagesse; c'est pourquoi sa justice nous épargne: *Parcis omnibus, quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas*[1]. L'Église aime les âmes, c'est pourquoi son dévouement les poursuit. Il les poursuit dans les ténèbres de l'erreur, il les poursuit dans l'abjection du vice, il les poursuit à travers tous les espaces, à travers tous les périls, à travers toutes les morts. Et ce n'est pas d'hier, Messieurs, c'est de toujours. A peine l'Église était formée, qu'elle se dispersait pour courir à la chasse des âmes. Pendant que saint Paul disait aux Galates: « Mes chers petits fils, que j'enfante à nouveau: *Filioli mei, quos iterum parturio*[2], » saint Thomas prêchait aux Indiens la bonne nouvelle

1. Sap., cap. XI, 27.
2. Galat. cap. IV, 19.

du salut. L'Église envahissait l'univers. Tous les siècles depuis et tous les mondes habitables l'ont vue à l'œuvre, et la Chine, et le Japon, et la Barbarie, et la Guinée, et le Congo, et les deux Amériques, et les îles dispersées de l'Océanie, ont été les théâtres de ses souffrances et de ses exploits, dans cette œuvre à la fois ingrate et sublime. Aujourd'hui encore, aujourd'hui que les vices nous ont tant affaiblis qu'on nous croirait morts à l'héroïsme, l'Église est torturée, comme en ses meilleurs temps, de la passion des âmes. Cet homme qui baise une dernière fois son vieux père, sa vieille mère, ses frères, ses sœurs, ses amis et le sol béni de sa patrie; cet homme qui étouffe les sanglots de son cœur mille fois rompu par les douleurs de la séparation; cet homme qui va braver les tempêtes de l'Océan, et tomber, à trois mille lieues de chez lui, dans une terre inconnue, où l'attendent les bêtes féroces, les sauvages plus farouches que les bêtes, l'insalubrité d'un climat nouveau, les fleuves débordés, les torrents en fureur, les montagnes inaccessibles, les plaines arides et désolées, la faim, la soif, la peur, et, plus que tout cela : l'isolement, peut-être une mort sans consolation, tous les maux dans un seul, — cet homme, c'est l'Église! c'est l'amante des âmes, lancée à leur poursuite et toujours prête à

aimé Dieu comme jamais il ne fut aimé par d'autres; jaime l'humanité plus tendrement, plus passionnément qu'une mère ses enfants. Mon fils, puis-je te tromper sans trahir mon devoir, sans me suicider, sans révolter ma nature contre elle-même, sans air e de ma vie la plus horrible des contradictions, le plus abominable des scandales, sans compromettre tous les témoignages et engager Dieu lui-même dans l'imposture? Mon fils, veux-tu me croire? Quel est celui d'entre vous, Messieurs, qui répondra non? Ne vous sentez-vous pas plutôt pressés de prendre, entre les mains de l'Église, le livre adorable qu'elle vous offre, de le baiser et de dire sans l'avoir lu : O vérité!

TRENTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

DU MARTYRE, TÉMOIGNAGE DU SANG ET DE LA MORT

Messieurs,

L'Église est née pour témoigner; c'est son devoir, sa mission, son propre, sa raison d'être. Par sa perpétuelle et indéfectible existence, elle touche aux événements qu'elle affirme ; par son universelle diffusion, elle est engagée à la sincérite; par son intelligence et sa moralité, elle donne à son témoignage le plus éclatant prestige. Vous n'avez pu l'entendre sans être convaincus, et sans accepter, les yeux fermés, l'Évangile qu'elle vous présente. Cependant je n'ai pas encore fait retentir les plus nobles et les plus irrésistibles accents de sa grande voix : mieux que par sa science et ses vertus, l'Église affirme par le sang et la mort. C'est le caractère suprême et décisif de son témoignage, si bien qu'on l'a

pourri. Quelle humiliation ! et, pour arriver à cette catastrophe, il faudra passer par un combat effroyable, dont nous serons à la fois le théâtre, les acteurs et les victimes : l'âme et le corps aux prises avant de se quitter; l'âme qui veut rester, mais le corps la chasse; l'âme qui veut partir, mais le corps la retient enchaînée dans ses embrassements; tous nos amours qui se dressent devant nos yeux épouvantés, notre cœur qui veut demeurer encore là où il a reçu l'hospitalité; des gémissements, des cris étouffés, des pleurs, des étreintes furieuses et désespérées, d'affreuses secousses. Mais laissez faire : si animé que soit le combat et énergique la résistance, nous serons séparés, nous mourrons. Un dernier soupir annoncera au monde que nous sommes vaincus, et, penchés sur nos dépouilles inanimées, nos parents et nos amis s'écrieront : Il n'est plus !... Et nous ne savons pas quand nous mourrons. Et Dieu se rit de nous et multiplie nos terreurs, par la souveraine indépendance de ses coups. C'est triste, c'est humiliant, c'est horrible !

Et cependant, ô mort, sois bénie! O toi qui nous châties, laisse-moi baiser ta main vengeresse, laisse-moi te remercier d'un de tes plus grands bienfaits! En m'accordant le pouvoir de mourir, tu m'honores, puisque je puis donner moi-même ce que l'immorta-

lité m'obligerait à garder : mon sang, ma vie, le plus grand de mes biens. Si je le veux, je n'attendrai pas cette vulgaire catastrophe, qui attriste, humilie et épouvante l'humanité : je la préviendrai, et, en me livrant à la mort, je prouverai héroïquement mon amour et ma foi. L'ennemi arrive; j'entends le pas mesuré de ses bataillons, et ses cris, et ses menaces. O ma patrie! Tout à l'heure tu ne seras plus, si tes enfants ne se pressent l'un contre l'autre et ne te font un rempart de leurs corps : me voici. Viennent les balles et la mitraille, mon sacrifice est déjà consommé. O ma mère! je veux mourir pour toi! Ma famille, mes amis, tous ceux à qui j'ai donné mon cœur ont besoin de la protection de mon sang : le voilà, je n'en veux plus. Et toi, mon Dieu, toi mon premier amour, toi la vérité et la justice! tu veux toucher les âmes, tu veux vaincre leurs superbes et ingrates résistances, tu veux montrer ton pouvoir et attester ta présence : pour cela, il te faut un témoignage plus puissant que la parole. Conduis-moi au bourreau. J'attends ses coups en silence. Qu'il frappe, qu'il frappe partout où se précipitent les ondes de ma vie! Vois-tu mes plaies béantes? Vois-tu ces portes sacrées ouvertes par la violence? Vois-tu le sang qui s'en échappe? Quel torrent, grand Dieu! Daigne bénir et recevoir cette libation sainte! Je me

meurs, et c'est pour toi. On a répandu, en ton honneur, les flots limpides des fleuves et des fontaines : l'eau, c'est la vie qui coule dans les artères et les veines de la terre. On a répandu, en ton honneur, le vin généreux qui réjouit le cœur de l'homme : le vin, c'est la vie qui coule dans les membres grêles de la vigne, c'est la vie déjà transformée par un mouvement fécond. On a répandu, en ton honneur, le lait des brebis et des génisses : c'était la vie de leurs enfants. On a répandu, en ton honneur, le sang des animaux : c'était leur vie, leur vie prématurément livrée à la mort. Mais le sang de l'homme, quelle vie! Toute son âme y est mieux encore que dans la parole : c'est lui qui te la donne; il te la donne librement, il te la donne pour apprendre au monde que tu es la vérité, et que tu es venu toi-même nous enseigner la vérité. Ah! le monde ne veut pas me croire; ma voix et mes vertus n'ont plus d'accents pour le convaincre. O monde! tiens, voilà mon sang! Tombez, tombez, gouttes empourprées! Parlez vous-mêmes, puisque je n'ai plus de discours. Écrivez à terre un mot, un seul mot, qui exprime toute mon âme : *Credo! credo! credo!*

Ce n'est pas moi, Messieurs, c'est l'Église que vous venez d'entendre. Immortelle comme société, elle a voulu mourir dans ses membres, afin d'élever son

affirmation à sa plus haute puissance. Les faits originels du christianisme sont écrits en caractères sanglants : malheur à qui ne sait pas lire cette lumineuse manifestation de la vérité, contre laquelle il n'y a plus d'argumentation possible! L'homme peut mourir pour une opinion; mais l'opinion se forme dans un milieu faillible : l'héroïsme ne nous enlève pas le droit de l'examiner, sur le cadavre même du malheureux qu'elle a tué. A celui qui s'offre à prouver, par le sang, la vérité d'une proposition, nous pouvons toujours répondre : c'est inutile, donnez-nous une démonstration rationnelle. Votre sang nous dira peut-être que vous êtes sincère : mais nous dira-t-il que votre opinion se soit formée dans un esprit sain? détruira-t-il les principes éternels qui la condamnent? Le fait, au contraire, tombe dans un milieu dont il est facile, moyennant certaines conditions déjà mentionnées, de déterminer l'infaillibilité : le milieu des perceptions extérieures. Le fait ne se démontre pas : il s'affirme. Il est ou il n'est pas. Le témoignage seul nous décide à reconnaître son existence. Sacrifier sa vie pour affirmer un fait, c'est en attester au plus haut point la réalité; car c'est exprimer, avec la plus grande énergie, et qu'on le connaît certainement, et qu'on veut sincèrement en transmettre la connaissance. Ici, la force

pourri. Quelle humiliation ! et, pour arriver à cette catastrophe, il faudra passer par un combat effroyable, dont nous serons à la fois le théâtre, les acteurs et les victimes : l'âme et le corps aux prises avant de se quitter; l'âme qui veut rester, mais le corps la chasse; l'âme qui veut partir, mais le corps la retient enchaînée dans ses embrassements ; tous nos amours qui se dressent devant nos yeux épouvantés, notre cœur qui veut demeurer encore là où il a reçu l'hospitalité; des gémissements, des cris étouffés, des pleurs, des étreintes furieuses et désespérées, d'affreuses secousses. Mais laissez faire : si animé que soit le combat et énergique la résistance, nous serons séparés, nous mourrons. Un dernier soupir annoncera au monde que nous sommes vaincus, et, penchés sur nos dépouilles inanimées, nos parents et nos amis s'écrieront : Il n'est plus !... Et nous ne savons pas quand nous mourrons. Et Dieu se rit de nous et multiplie nos terreurs, par la souveraine indépendance de ses coups. C'est triste, c'est humiliant, c'est horrible !

Et cependant, ô mort, sois bénie ! O toi qui nous châties, laisse-moi baiser ta main vengeresse, laisse-moi te remercier d'un de tes plus grands bienfaits ! En m'accordant le pouvoir de mourir, tu m'honores, puisque je puis donner moi-même ce que l'immorta-

lité m'obligerait à garder : mon sang, ma vie, le plus grand de mes biens. Si je le veux, je n'attendrai pas cette vulgaire catastrophe, qui attriste, humilie et épouvante l'humanité : je la préviendrai, et, en me livrant à la mort, je prouverai héroïquement mon amour et ma foi. L'ennemi arrive; j'entends le pas mesuré de ses bataillons, et ses cris, et ses menaces. O ma patrie! Tout à l'heure tu ne seras plus, si tes enfants ne se pressent l'un contre l'autre et ne te font un rempart de leurs corps : me voici. Viennent les balles et la mitraille, mon sacrifice est déjà consommé. O ma mère! je veux mourir pour toi! Ma famille, mes amis, tous ceux à qui j'ai donné mon cœur ont besoin de la protection de mon sang : le voilà, je n'en veux plus. Et toi, mon Dieu, toi mon premier amour, toi la vérité et la justice! tu veux toucher les âmes, tu veux vaincre leurs superbes et ingrates résistances, tu veux montrer ton pouvoir et attester ta présence : pour cela, il te faut un témoignage plus puissant que la parole. Conduis-moi au bourreau. J'attends ses coups en silence. Qu'il frappe, qu'il frappe partout où se précipitent les ondes de ma vie! Vois-tu mes plaies béantes? Vois-tu ces portes sacrées ouvertes par la violence? Vois-tu le sang qui s'en échappe? Quel torrent, grand Dieu! Daigne bénir et recevoir cette libation sainte! Je me

meurs, et c'est pour toi. On a répandu, en ton honneur, les flots limpides des fleuves et des fontaines : l'eau, c'est la vie qui coule dans les artères et les veines de la terre. On a répandu, en ton honneur, le vin généreux qui réjouit le cœur de l'homme : le vin, c'est la vie qui coule dans les membres grêles de la vigne, c'est la vie déjà transformée par un mouvement fécond. On a répandu, en ton honneur, le lait des brebis et des génisses : c'était la vie de leurs enfants. On a répandu, en ton honneur, le sang des animaux : c'était leur vie, leur vie prématurément livrée à la mort. Mais le sang de l'homme, quelle vie! Toute son âme y est mieux encore que dans la parole : c'est lui qui te la donne; il te la donne librement, il te la donne pour apprendre au monde que tu es la vérité, et que tu es venu toi-même nous enseigner la vérité. Ah! le monde ne veut pas me croire; ma voix et mes vertus n'ont plus d'accents pour le convaincre. O monde! tiens, voilà mon sang! Tombez, tombez, gouttes empourprées! Parlez vous-mêmes, puisque je n'ai plus de discours. Écrivez à terre un mot, un seul mot, qui exprime toute mon âme : *Credo! credo! credo!*

Ce n'est pas moi, Messieurs, c'est l'Église que vous venez d'entendre. Immortelle comme société, elle a voulu mourir dans ses membres, afin d'élever son

affirmation à sa plus haute puissance. Les faits originels du christianisme sont écrits en caractères sanglants : malheur à qui ne sait pas lire cette lumineuse manifestation de la vérité, contre laquelle il n'y a plus d'argumentation possible! L'homme peut mourir pour une opinion; mais l'opinion se forme dans un milieu faillible : l'héroïsme ne nous enlève pas le droit de l'examiner, sur le cadavre même du malheureux qu'elle a tué. A celui qui s'offre à prouver, par le sang, la vérité d'une proposition, nous pouvons toujours répondre : c'est inutile, donnez-nous une démonstration rationnelle. Votre sang nous dira peut-être que vous êtes sincère : mais nous dira-t-il que votre opinion se soit formée dans un esprit sain? détruira-t-il les principes éternels qui la condamnent? Le fait, au contraire, tombe dans un milieu dont il est facile, moyennant certaines conditions déjà mentionnées, de déterminer l'infaillibilité : le milieu des perceptions extérieures. Le fait ne se démontre pas : il s'affirme. Il est ou il n'est pas. Le témoignage seul nous décide à reconnaître son existence. Sacrifier sa vie pour affirmer un fait, c'est en attester au plus haut point la réalité; car c'est exprimer, avec la plus grande énergie, et qu'on le connaît certainement, et qu'on veut sincèrement en transmettre la connaissance. Ici, la force

conjecturale est inhabile et impuissante. Il n'est aucun tribunal qui n'admette cette preuve, de la mort libre et spontanée, comme la preuve suprême et décisive de la vérité des faits. Nous respecterons donc, si vous le voulez, la victime infortunée d'une opinion, lors même qu'elle se tromperait; mais nous croirons la victime d'un fait, parce que, dans les flots du sang qu'elle a répandu, l'erreur n'a pas de place.

Toute la force testimoniale du martyre est là, Messieurs : c'est l'affirmation des faits divins, des phénomènes sensibles qui attestent l'intervention de Dieu, par le langage sublime et irrésistible du sang et de la mort. Les Apôtres ont vu et entendu. En face de leurs juges, ils s'écrient : — Le Christ est né, le Christ a vécu au milieu de nous, le Christ nous a parlé, le Christ a rempli la Judée de ses merveilles, le Christ est mort, le Christ est ressuscité. Ce que nous avons vu et entendu, nous ne pouvons pas le taire : *Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui* [1]. Voulez-vous arrêter les flots de notre parole? Voici les flots de notre sang. Ouvrez-vous, portes saintes, plaies bénies, et laissez s'échapper les ondes de la vie; tombez, tombez, gouttes

1. Act., cap. IV, 20.

empourprées, et écrivez dans l'histoire : Dieu est venu! Dieu a parlé! *Credo!* je crois!

Ainsi les Apôtres, ainsi tous les martyrs que la fureur impie du paganisme a moissonnés, pendant les siècles tragiques des grandes persécutions. Je n'admets pas les distinctions qui séparent leur témoignage du témoignage primitif : ils sont morts, comme leurs ancêtres dans la foi, pour attester les faits divins. Que disaient-ils devant les tribunaux et jusque dans les tourments? — Je suis chrétien! Je suis chrétien, c'est-à-dire je suis l'affirmation vivante de tout ce qui s'est passé dans le monde, depuis l'apparition de Dieu. Je suis chrétien, parce que je suis du Christ; je suis du Christ, parce qu'il m'a enfanté; le Christ m'a enfanté, parce qu'il est Dieu; le Christ est Dieu, sans quoi je ne serais pas à lui. J'ai vu, dans les mains de ceux à qui il communique son pouvoir, les signes merveilleux de sa divinité. J'ai entendu la voix d'une tradition certaine, fidèle, incorruptible, qui proclame le fait public et immortel d'où me viennent et mon nom et ma foi. Ce que j'ai vu et entendu, je ne puis le taire : *Non possumus quæ vidimus et audivimus non loqui.* Étouffez ma voix dans de criminelles étreintes, mon sang va parler pour elle. Tombez, tombez, gouttes empourprées, et écrivez dans l'histoire :

Dieu est venu! Dieu a parlé! *Credo*, je crois!

— Je crois! Mais n'est-ce pas le cri de tous les fanatiques condamnés à la mort? Le martyre, que l'Église revendique comme un signe caractéristique de la vérité de son témoignage, est un fait vulgaire que l'on rencontre dans toutes les fausses religions. Combien d'hérétiques ont été victimes des assassinats juridiques dont l'Église se glorifie! Quand il s'agit de la cause de Dieu, un bon ouvrage vaut mieux qu'une folie. — Telle est, Messieurs, l'objection mille fois triturée par le rationalisme prétendant infirmer le témoignage du sang et de la mort. Les vagues assertions sur lesquelles elle se fonde nous permettent de la mépriser; mais, afin de rendre plus éclatant le triomphe de la vérité, je vais y répondre.

Le nombre des martyrs est la première réplique de l'histoire. Les incrédules en ont si bien senti la force, ils ont si bien compris que l'immense armée de nos saintes victimes allait étouffer les maigres phalanges des morts dont le sang proteste contre le nôtre, qu'ils se sont appliqués à détruire le calcul établi depuis quinze siècles par les plus graves écrivains. Non contents de restreindre les persécutions et de changer ces catastrophes générales en accidents partiels, ils ont osé invoquer la mansuétude

des empereurs, et n'ont pas craint de se déshonorer par le misérable expédient des faussaires, c'est-à-dire l'atténuation des textes authentiques, qui nous font connaître le nombre et l'universalité des massacres dont les chrétiens furent victimes. Mais qui devons-nous croire? L'homme intéressé qui, tranquillement assis dans son cabinet, compte, à quatorze ou quinze cents ans de distance, le nombre des morts tombés dans les combats de la vérité, ou ceux qui les ont vus sur le champ de bataille, déchirés, rompus, méconnaissables? Que nous importent un Dodwel ou un Bayle, lorsque les païens eux-mêmes sont d'accord avec les chrétiens, dans ce calcul effroyable qui porte jusqu'aux millions le nombre des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants, des prêtres, des laïques, des nobles, des plébéiens, des libres, des esclaves, assassinés au nom des dieux, pour avoir dit cette seule parole : Je suis chrétien! C'est une multitude immense, dit Tacite : *Multitudo ingens;* une multitude partout répandue, dont la destruction effraye la politique de Pline et de Trajan. Ce sont des troupeaux d'enfants perdus, que le philosophe couronné Marc-Aurèle abreuve de ses mépris; des essaims qui courent au martyre, comme des abeilles à la ruche, au témoignage de l'apostat Julien : *Sicut apes ad alvearia, sic illi ad marty-*

rium [1]. Les actes publics achetés aux greffes des tribunaux, les dix édits de persécution portant les noms des empereurs Néron, Domitien, Trajan, Antonin, Sévère, Maximin, Dèce, Valérien, Aurélien, Dioclétien ; l'arbitraire des gouverneurs et des proconsuls, continuant, sous de meilleurs princes, aux extrémités de l'empire, l'application de lois qui ne furent jamais abolies; la fureur du peuple contre les censeurs de sa vie dépravée ; l'avidité de cette race fainéante et dégénérée, qu'on appelait la race des citoyens romains, pour les spectacles sanglants et les morts tragiques; enfin, les écrits, les monuments et les mœurs des premiers siècles : tout proteste contre la comparaison insensée de l'incrédulité. Nos légions, notre peuple de martyrs se dresse comme une ironie sublime, devant ces patrouilles dispersées de renégats, qui, pour une erreur ou pour une autre, voudraient faire parler leur sang.

Dans un si grand nombre, Messieurs, considérez l'attitude des victimes : c'est librement, simplement et constamment qu'elles se sacrifient. Voué à d'inexprimables tortures, dont le récit consterne et humilie, tant on y voit l'affreux pouvoir de la haine et l'ignoble endurcissement du cœur de l'homme qui

1. Greg. Nazian., *Oratio in Julianum.*

consent à devenir le bourreau de ses semblables, le chrétien pouvait se délivrer par un mot, un signe, une simple restriction. L'option lui était solennellement accordée, dans les édits publics qui proscrivaient et son nom et sa foi. La clémence et la faveur des Césars l'attendaient aux portes de l'amphithéâtre, près des chevalets, des échafauds et des bûchers. Mais Jésus-Christ s'était offert, avec un plein vouloir, au supplice de la croix. Il avait dit à Dieu son Père : « Les holocaustes pour le péché n'ont pas su vous plaire ; me voici, je viens : *Ecce venio* [1]. » Il avait passé par les angoisses d'un désir héroïque : le désir d'être baptisé dans son sang ; et le chrétien se croyait obligé de faire comme son Maître, son Roi, son Dieu. De là cette race toujours prête à mourir : *Genus expeditum mori* [2] ; ces forts accoutumés à préférer librement les horreurs du trépas aux honneurs qui devaient payer leur apostasie : *illos libenter mori solere* [3] ; ces héros qui déposent les armes, comme la légion Thébéenne, de peur qu'on ne croie, en les voyant vendre chèrement leur vie, qu'ils craignent de la sacrifier à leur Dieu. Point de faste dans la force, point d'ostentation

1. Hebr., cap. x, 9.
2. Tert., *Apolog.*
3. Lactanc., *De Morte persecut.*

dans la magnanimité, point de ces imprécations et de ces menaces qui sont les dernières armes de la faiblesse opprimée ou de la haine impuissante : mais l'humilité, la résignation, le pardon ; quelquefois des élans admirables, des professions de foi sublimes, et toujours, au fond du cœur, ce noble et pieux encouragement que se donnaient entre eux les Machabées : « Mourons dans notre simplicité : *Moriamur in simplicitate nostra* [1]. » Ils meurent, sans que le spectacle affreux de leurs supplices rebute ceux qui les suivront demain dans la lutte. Ils se succèdent avec une inébranlable constance, jusqu'à ce que le bourreau s'écrie : « Je suis fatigué de punir et de tuer, et eux ne cessent pas de venir au carnage : *Defatigatus sum puniendo et morti tradendo : illi autem non cessant sese ad cædem patefacere* [2]. »

Cette attitude des martyrs chrétiens est-elle bien celle des victimes fameuses qu'on leur oppose? Non, Messieurs. L'erreur, quand elle le peut, attend, les armes à la main, l'intervention violente qu'elle a elle-même provoquée. Ce n'est pas le désir de la mort qui la tourmente, mais le désir de rencontrer, quelque part, une protection puissante qui lui four-

1. I Mach., cap. II, 37.
2. Tiberiani ad Trajan., *de Christianis relatio.*

nisse les moyens d'opprimer. Si elle ne peut choisir entre le supplice et la rétractation, si l'hypocrisie ne lui permet pas d'échapper à une répression trop décidée, s'il lui coûte de se compromettre par un désaveu, elle fait appel aux énergies sauvages de l'orgueil et de la haine. Elle porte haut sa résistance, elle se pare de son opiniâtreté, elle se couronne de ses refus, elle affecte de superbes dédains, elle insulte à la justice, elle menace les exécuteurs de ses sentences, elle trépasse avec une indomptable rancune dans le cœur et des malédictions dans la bouche. Pesez d'une main ferme sur sa tête altière : elle finira par la courber jusqu'à terre. La peine aura raison de la force factice qu'elle puise dans l'enivrement passager des passions; l'âpre parfum du sang lui soulèvera le cœur, et, avant que le bourreau ait eu le temps de se lasser, elle sera rompue de ses propres efforts et demandera grâce.

Cette infériorité d'attitude se comprend mieux, Messieurs, si l'on compare entre elles les causes de la mort. Les martyrs chrétiens protestent contre des absurdités clairement démontrées par la conscience, et confondent leurs persécuteurs par l'innocence de leur vie. Tacite, après avoir écarté le crime dont on les accuse, ne sait plus expliquer leurs atroces supplices que par une phrase amphibologique, sur la-

quelle les érudits ne sont pas encore fixés : *Haud perinde in crimine incendii quam odio humani generis convicti sunt*[1]. Qu'est-ce que cela veut dire? que les chrétiens sont haïs par le genre humain, ou qu'ils le haïssent? C'est comme on voudra : l'un et l'autre se disent par les traducteurs. Pline s'étonne de n'avoir qu'un nom à punir. Severus Granianus signale l'iniquité des tribunaux romains. « Il n'est pas juste, dit-il, que les chrétiens qui ne sont coupables d'aucun crime soient punis sans jugement : *Non est justum christianos nullius criminis reos, absque judicio puniri*[2]. » On reconnaît en eux une charité sans bornes, une admirable patience, une probité irréprochable, une fidélité à toute épreuve, une pureté de vie étrange au milieu de la corruption générale, une horreur profonde pour les plaisirs sensuels, une soumission parfaite aux lois de l'empire, à l'exclusion d'un seul point, que les philosophes ne se font pas faute de mépriser et qui offense leur conscience : le culte immonde des dieux du paganisme. Les chrétiens sont innocents, et on les tue sans pitié. Les faux martyrs, au contraire, se condamnent eux-mêmes, pour la plupart, par des provocations criminelles, des violences impies, des insultes à la

1. Tacit., *Annal.*, lib. XV, 44.
2. Euseb., *Dem. Evang.*, lib. IV, cap. VIII

loi et à la moralité publique. Avant de toucher à leurs opinions, la justice a déjà trouvé en eux la matière de ses sentences.

Étudiez consciencieusement les deux martyrologes, qui, selon les prétentions du rationalisme, doivent mutuellement s'élider : vous constaterez, d'un côté, la gravité, la vaillance, la sainteté; d'un autre côté, des signes qui, plus ou moins, révèlent le fou, le lâche ou le malfaiteur.

Mais je m'aperçois, Messieurs, que je me suis donné une peine inutile. Les ennemis du martyre chrétien ne sont pas dans la question. Quand je leur accorderais ce que l'histoire leur refuse, c'est-à-dire que les victimes des sectes et des religions que nous estimons fausses ont emporté dans la tombe toutes les gloires de l'héroïsme, qu'est-ce que cela prouverait? qu'elles sont mortes pour la vérité? Aucunement, puisque le sang répandu en faveur d'une opinion nous laisse une entière liberté de l'accepter ou de la rejeter, au nom des principes qui régissent notre vie intellectuelle. Et cependant, si vous écartez cette supposition, il ne reste plus rien du côté de l'incrédulité tandis que notre preuve testimoniale, par le sang et la mort, demeure dans sa parfaite intégrité et son irrésistible force. Les martyrs ont témoigné pour des faits : voilà la question. Après cela,

il m'importe peu que des hommes, abusés par les rêves de leur imagination ou les idées neuves qu'ils avaient conçues, aient consenti librement à leur donner la consécration de leur sang. Je veux des faits qui autorisent ces enfantements privés de l'esprit humain, des faits qui me montrent une puissance maîtresse de mes pensées et de ma vie, à l'appui d'une affirmation qui s'impose. Quels faits sont attestés par les martyrs vaudois, albigeois, luthériens, calvinistes, anglicans, dont le sang, dites-vous, doit nous être si funeste? quels faits? je vous le demande. Aucun, pas même que Pierre Valdo ait guéri une écrouelle, que Luther fût un homme humble, Calvin un ange de douceur, Henri VIII un lis de chasteté. Vos héros sont morts pour des opinions : paix à leurs cendres, si Dieu le veut! mais, par grâce, n'en faites pas le pendant de nos martyrs. Vous n'êtes pas dans la question. Le sang de nos martyrs a écrit dans l'histoire : Dieu est venu, Dieu a parlé. Voilà des faits. Si vous voulez détruire ce témoignage, il faut que vous remontiez aux origines, et que vous trouviez un peuple contemporain des premiers événements, un peuple en possession d'une tradition publique et solennelle, un peuple qui se livre spontanément aux hécatombes, un peuple qui, placé en face des chrétiens, pieux, innocent,

incorruptible censeur de l'imposture, s'écrie : — Rompez-vous, canaux sacrés de la vie! Tombez, tombez, gouttes empourprées, et écrivez dans l'histoire : Dieu n'est pas venu! Dieu n'a pas parlé! *Ego contra!* je proteste! — Cherchez, cherchez bien, Messieurs : c'est le peuple introuvable.

Il ne reste donc plus d'autres martyrs que les martyrs chrétiens. Il n'y a donc plus d'autres ennemis des caractères sacrés qu'ils ont imprimés dans l'histoire, avec leur sang, que ceux qui écrivent, avec de l'encre, leurs éternelles protestations contre la vérité. Ah! il est temps, mon Dieu, que j'en appelle encore une fois à votre Providence! Vous nous laissez séduire par l'universalité, l'indéfectibilité, l'intelligence, les vertus, l'amour, le dévouement de votre Église; mais combien plus par le sang que ses fils ont répandu! Cette si grande nuée de témoins qui pèse sur notre raison la fait ployer jusqu'à terre, dans une adoration profonde de votre présence et de votre intervention au sein de l'humanité. Pleins de respect pour votre parole, nous l'écoutons en silence; et, cependant, voici, autour de nous, des légions d'hommes d'esprit et de savoir, terriblement acharnés contre ce qu'ils appellent notre crédulité. Ils écrivent sous mille formes, en des livres superbes, que nous nous trompons; que nous vous

voyons où vous n'êtes pas, que nous vous entendons où vous ne parlez pas. Est-ce que cela peut être vrai? Je n'y comprends plus rien; car, alors, pourquoi faire vibrer à nos oreilles ces grandes voix du témoignage? Pourquoi laisser écrire des fables avec du sang? Du sang, ce qu'il y a au monde de plus précieux et de plus cher! du sang, la vie de l'homme! le profaner dans le mensonge! Hélas! seriez-vous cet être froid et égoïste que des esprits mal faits ont rêvé? Seriez-vous ce Dieu caché dans le manteau de sa gloire et repu de son bonheur, qui, repoussant d'un pied dédaigneux le monde échappé de son sein, lui donna pour guide le destin, et pour roi le malheur? Seriez-vous une abstraction stérile, enfantée par nos intelligences, trop inquiètes de leur propre grandeur? Seriez-vous l'esprit et la matière, le bien et le mal, broyés, pétris et mélangés, par le hasard, dans une même nature? Seriez-vous le néant? Oui, oui, vous seriez tout cela, si le sang avait tort, si l'encre avait raison. Trahi par votre indulgence pour un crime revêtu de tant de gloire, un crime qui a dévoré tant de vies, attendant en vain les foudres de votre justice, forcé de n'être plus chrétien, il faut que je sois athée. Que de fois, Messieurs, je me suis dit cela, et que de fois j'en ai conclu qu'il fallait être chrétien!

II

Dieu, considéré comme simple spectateur, est intéressé dans le témoignage du sang : sa Providence ne se peut justifier que par la vérité de ce témoignage. Mais, si vous consentez à vous y arrêter encore, j'espère vous montrer quelque chose de plus grand et de plus fort : Dieu intéressé comme acteur dans le martyre, et témoignant lui-même par l'héroïsme et le sang de son Église.

Les persécutions ne furent pas des catastrophes imprévues : l'Église s'y attendait, avant qu'elle eût commencé à remplir sa mission de témoin. Jésus-Christ, traçant à ses apôtres le programme de l'œuvre immense qu'ils devaient accomplir, en avait prédit les difficultés et révélé par avance la tragique conclusion pour chacun d'eux. « Je vous envoie, disait-il, comme des brebis au milieu des loups. On vous livrera aux tribunaux, on vous flagellera dans les synagogues; à cause de moi, on vous conduira devant les gouverneurs, les rois et les gentils, pour rendre témoignage... Le frère livrera son frère à la mort, le père son fils, les enfants leurs parents, et vous serez détestés à cause de mon nom. On vous tourmentera, on vous tuera... Mais ne crai-

guez point ceux qui peuvent tuer le corps et ne peuvent pas tuer l'âme... Si quelqu'un me confesse devant les hommes, je le confesserai devant mon Père ; mais, si quelqu'un me renie devant les hommes, je le renierai devant mon Père... Quand vous serez dans l'angoisse, ayez confiance; car, moi, j'ai vaincu le monde. »

Ce sont là, Messieurs, de singulières prédictions, si l'on regarde d'où elles viennent. C'est le fils d'un ouvrier, un homme pauvre et humilié, qui parle dans un pays courbé sous le joug, au sein d'une nation méprisée, à des hommes faibles, timides, ignorants, grossiers. Il s'estime assez lui-même pour croire qu'on s'occupera de lui dans le monde, quand il ne sera plus, et qu'à cause de son nom, de son pauvre petit nom, tout l'univers va se mettre en colère contre ses obscurs sectateurs. Tant de noms illustres ont été méprisés! tant de doctrines issues des plus nobles intelligences se traînent, languissantes et déshonorées, dans la boue du polythéisme! tant de sectes ont été pacifiquement écrasées par l'oubli! et voilà que son nom à lui, sa doctrine à lui, sa secte à lui, seront pris au sérieux par l'humanité. Qu'il meure victime de son enseignement et de ses vertus, cela n'est pas sans exemple : ainsi mourut Socrate. Mais qu'il fasse suite et que le genre humain

le poursuive dans tous ceux qui feront profession de lui appartenir, c'est le cauchemar d'une présomption qui touche à la folie. Encore s'il eût dit aux siens ce que Mahomet devait dire plus tard aux hordes du désert : — Attendez votre heure, et, quand vous vous sentirez dans le poignet assez de vigueur pour broyer le monde, broyez! l'empire, c'est la force! — on pourrait concevoir ses sinistres présages. Mais non : « *Ecce ego mitto vos sicut oves inter lupos* : Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups [1]. *Estote ergo prudentes sicut serpentes et simplices sicut columbæ* : Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes [2], » — voilà ses paroles. Ce qui revient à dire : Mon nom est obscur, ma doctrine est ignorée, je réprouve toute violence, je ne veux triompher que par la douceur, la prudence et la simplicité; et cependant, dans mon nom, dans ma doctrine, dans la douceur, la prudence et la simplicité, il y a une révolution sanglante dont vous serez les victimes. Malgré cela, ayez confiance, j'ai vaincu le monde : *Confidite ego vici mundum* [3]. Jamais mission ne fut attristée par de pareilles vues sur l'avenir; jamais

1. Matth., cap. x, 16.
2. *Ibid.*
3. Joan., cap. xvi, 33.

espérances ne furent fondées sur le massacre de ceux qui devaient les réaliser. Cela est fou, ou cela n'est pas humain. Qu'est-ce qui décidera, Messieurs? L'événement. Ces lugubres avertissements du Sauveur sont autant d'oracles accomplis à la lettre, par un carnage de trois cents ans. Le monde s'est enivré de haine et de fureur. Les Apôtres sont morts dans le sang; leurs successeurs, morts dans le sang; les premières générations chrétiennes, mortes dans le sang. Les Juifs et les Gentils ont tué les sectateurs du Galiléen, les gouverneurs et les rois ont tué leurs sujets, la famille a tué la famille, à cause du Christ, pour le nom seul du Christ, jusqu'à ce que la croix du Labarum, devenue l'étendard de l'empire, ait répondu à cette parole du Christ : *Ego vici mundum*, par cette autre parole : *In hoc signo vinces!*

Le martyre est donc un fait divin, puisque c'est l'accomplissement d'un oracle divin. Écoutez encore : le martyre est un fait divin, parce que c'est l'acte d'un courage divin.

On n'a pas manqué de chercher des causes naturelles au courage des martyrs, et on a cru les trouver dans l'amour de la gloire, l'espérance du bonheur, l'exaltation du fanatisme.

— L'homme est sensible, dit-on, aux honneurs qui doivent récompenser ses grandes actions. Il

s'enivre à l'avance du parfum de l'admiration qui doit comme embaumer son souvenir, et le conserver incorruptible et immortel, pour les siècles futurs. Cette jouissance anticipée le pousse à l'héroïsme. Soldat et martyr sont séduits par une même apparition, victimes d'un même amour, on pourrait dire d'une même sensualité, à laquelle l'esprit s'abandonne d'autant plus aisément qu'elle est plus subtile et plus raffinée. — Il est vrai, Messieurs, que le spectre de la gloire est puissant sur le cœur de l'homme; qu'il y a, au fond de notre nature, une faiblesse quelquefois noble et généreuse, qui se laisse fasciner par la perspective d'un grand avenir. Dieu, qui connaît l'étrange mystère de nos passions, ne nous refuse pas toujours d'en presser le ressort, pour nous aider à sortir de la vulgarité. Un jeune homme est aux champs. Il n'a jamais connu que les naïves émotions d'une vie tranquille et toujours entourée des charmes innocents de la nature. Tout à coup, ses vingt ans sonnent. La main brutale de la loi vient l'arracher aux sillons qu'il a arrosés de ses sueurs, aux bêtes dociles et patientes qui connaissent et aiment sa voix, aux embrassements de sa famille et de ses amis : il est soldat C'est dans un temps difficile, le temps des grandes moissons de la mort, le temps où les hommes de rien se font une

destinée par des coups hardis. Revenu de sa première surprise, l'adolescent voit cela. Il veut des guerres, il demande des batailles, il vole à la rencontre de l'ennemi, il devient l'intrépide enfant de ces légions sans souliers, sans habits et sans pain, qui portent le poids de l'Europe, pendant que la Convention assassine le pays. Un homme de génie survient dont la parole brève et vigoureuse est pleine de flatteries et de promesses : — Soldat, dit-il, je suis content de toi! Soldat, quarante siècles te contemplent! Soldat, voici le soleil d'Austerlitz! — Et le soldat ne sait plus que vaincre et mourir, pour lui plaire. Les notes éclatantes de la trompette, les charges martiales du tambour, l'odeur de la poudre, les grondements du canon, les encouragements des capitaines, l'horreur de la mêlée, le sang qui coule, le désir de venger les morts, l'espérance d'échapper au carnage, et, par-dessus tout cela, l'image radieuse et sainte de la patrie, qui plane sur le champ de bataille, les mains pleines de couronnes pour les vainqueurs, de bénédictions pour ceux dont les os glorieux vont pourrir sur la terre étrangère: l'émotion, l'espérance, l'enivrement, l'honneur, la gloire, l'immortalité, voilà ce qui fait du soldat un héros.

Messieurs, si vous cherchez ces circonstances autour des martyrs, vous ne les trouverez pas. La

mort toute seule s'offre à leur ambition. Il y en a pourtant qui portent dans leurs veines le sang des Césars; il y en a qui descendent de familles illustres dans l'histoire; il y a des nobles, des patriciens, des sénateurs, des généraux, des guerriers qui sont montés en triomphe jusqu'au Capitole. Leur gloire est assurée : que veulent-ils donc? Méprisés par leurs juges, insultés par le peuple, poursuivis par la haine ou la compassion, traités de criminels ou de fous, ils marchent au-devant d'un inévitable trépas. Leurs douleurs mêmes ne sont pas respectées; les larmes silencieuses, qu'ils ne voient pas, ne peuvent les empêcher d'être humiliés par les bruits qui de tous côtés retentissent. Brûlés, rompus, déchirés, ils entendent les rires de la populace, ses applaudissements frénétiques aux exploits du lion et de la panthère : — Bravo le lion! bravo la panthère! Encore, encore! *Euge! euge!* Leur nature accablée ne peut même pas se réfugier dans l'espoir d'une admiration posthume; car, si vous supprimez l'élément surnaturel, ils n'ont plus de certitude, à l'endroit de l'existence perpétuelle de la société persécutée qui doit recueillir leurs misérables restes. Doit-elle leur survivre, ses austères maximes sur l'humilité leur défendent de tenir compte des vaines et stériles compensations de l'avenir. Enlevés furti-

vement et cachés à la hâte, seront-ils reconnus? Combien dont les noms sont à jamais oubliés! Le poëte Prudence, visitant les catacombes au IVe siècle, s'étonnait du nombre des morts pour Jésus-Christ, mais plus encore du silence éternel qui pesait sur leurs tombeaux. Il écrivait ses étonnements à son ami Valérien :

Fille de Romulus, ô tigresse affamée !
Sous tes pieds teints de sang, j'ai vu la grande armée
Des sacrés ossements, restes de tes repas.
J'ai voulu les compter, je ne le pouvais pas.
C'est un peuple égorgé par une haine impie,
Que la fuite des dieux a depuis assoupie;
Un monde de tombeaux, à la hâte fermés,
Remplis pour la plupart de débris innomés.
Quelques-uns sont ornés d'un éloge modeste;
De ces illustres morts, c'est tout ce qui nous reste.
Aucun autre ne peut dire ce qu'il était :
Leur sang a témoigné; mais leur marbre se tait.
En attendant le jour où le corps va renaître,
Dieu, qui les vit mourir, Dieu seul doit les connaître[1].

1. Voici les vers latins de Prudence, dont nous nous sommes contenté de traduire largement le sens :

Innumeros cineres sanctorum Romula in urbe
Vidimus; o Christo Valeriane sacer.
Incisos tumulis titulos, et singula quæris
Nomina? Difficile est ut replicare queam;
Tantos justorum populos furor impius hausit!
Cum coleret patrios Troya Roma Deos.
Plurima litteris signata sepulcra loquuntur
Martyris aut nomen, aut epigramma aliquid.
Sunt et muta tamen tacitas claudentia turbas
Marmora, quæ solum significent numerum,
Quanta virum jaceant congestis corpora acervis
Nosse licet, quorum nomina nulla legas.
Sexcenta illic defossas mole sub una
Reliquias memini me didicisse hominum,
Quorum solus habet comperta vocabula Christus.

C'est si vrai, Messieurs, que, de nos jours, Rome est obligée de baptiser les corps saints qu'elle retire des catacombes, pour les exposer à la vénération des fidèles.

Cependant, Tertullien disait du martyre : « *Hæc est palmata vestis; tali curru triumphamus*[1] : C'est notre robe de victoire, c'est sur ce char que nous triomphons. » Il y avait donc une espérance, au bout de toutes ces humiliations? Sans doute. Mais quel en était le support, et comment a-t-elle pu vaincre les atroces douleurs dont il était si facile de s'affranchir? Le bien qui nous séduit le plus sûrement, le bien qui entre le plus profondément au côté vulnérable de notre cœur, c'est le bien dont on peut jouir à l'heure présente. Vous ne l'ignorez pas, Messieurs; aussi j'en appelle à votre vie, si vous êtes chrétiens. Vous croyez, et, sur la pierre ferme de votre foi, est assis l'espoir de la vie meilleure que Dieu vous promet, après le pèlerinage du temps. Cependant, lorsque le devoir vous demandait un sacrifice, l'avez-vous toujours accompli? Sans renoncer à vos espérances, n'avez-vous pas donné raison à la passion qui vous sollicitait, comptant sur la miséricorde de Dieu pour obtenir le pardon de l'ini-

1. *Ad Scapulam*, cap. v.

quité, que vous osez excuser par la violence insensée de vos convoitises? Pourquoi les martyrs n'ont-ils pas fait comme vous? Pourquoi n'ont-ils pas remis à terme la réalisation de leurs espérances, afin de jouir plus longtemps du cher bien de la vie? Pourquoi, sans renier Jésus-Christ au fond du cœur, n'ont-ils pas laissé échapper, de leurs doigts torturés, le petit grain d'encens qu'on leur demandait? Étaient-ils plus éclairés au commencement que vous ne pouvez l'être, vous qui êtes noyés dans la lumière de dix-huit siècles? La miséricorde de Dieu était-elle moins grande en ces temps-là que dans les nôtres?

L'exaltation du fanatisme! direz-vous. Qu'entendez-vous par là? On n'a jamais bien su expliquer ce que c'est. Toutes les définitions qu'on en donne nous représentent, plus ou moins, ce que les déistes du siècle dernier appelaient l'imagination échauffée; va donc pour l'imagination échauffée. Mais il faut croire que ceux qui l'invoquent n'ont jamais lu la vie des martyrs. Comme on l'a fort bien remarqué, le martyre n'était pas l'acte d'un moment : c'était l'acte d'une vie. Le chrétien de la primitive Église était enveloppé dans les filets du paganisme, et torturé par de continuelles angoisses. Les fêtes religieuses et civiles, les arts, les métiers, le langage

populaire, le mariage, la servitude, la magistrature, la milice, étaient autant de pièges auxquels il devait se laisser prendre un jour ou l'autre. L'heure fatale arrivait, mais pas tout de suite la fin des douleurs. C'étaient les longs jours de prison, les interrogatoires, et souvent des supplices qui duraient des semaines, des mois entiers. Le génie de la haine avait su trouver je ne sais quoi d'exquis dans la torture. L'eau, le feu, le bois, le fer, les bêtes assouplies et domptées, se prêtaient à d'ineffables cruautés. La famille elle-même devenait un instrument de supplice, qui, sans blesser la chair, allait déchirer le cœur. Un vieillard en pleurs demandait pitié pour ses derniers jours sans joie et sans sourire; un enfant, pitié pour sa faiblesse abandonnée; un époux, une épouse, un frère, une sœur, un ami, pitié pour leur amour désespéré. Tout ce qu'il y a de plus cruel, de plus poignant, de plus affreux...; et cela pour des femmes, des enfants, des hommes de basse condition, inaccoutumés aux grandes fiertés qui bravent la douleur et se mettent au-dessus de la mort. Et vous croyez que l'imagination échauffée a pu seule résister à de si longs et si effroyables supplices?

Encore qu'il y ait eu des exaltés dans la foule, la foule elle-même ne pouvait pas l'être. Nous savons, Messieurs, ce que durent ces grandes chaleurs qui

circulent dans les veines du peuple, et y allument une fureur insensée. Le souffle ardent de la révolution passe; le peuple le reçoit en plein dans ses naseaux, comme le lion, le vent brûlé du désert. Il étend ses muscles, il secoue sa crinière, il regarde d'un œil colère un trône mal assis, il le jette par terre, il pousse des cris de triomphe, il tue à droite et à gauche, il s'abreuve. Un an, deux ans, quatre ans s'écoulent : la main d'un despote tombe lourdement sur le cou de la bête, et, bientôt après, on n'entend plus, à travers les barreaux de sa cage, que les bâillements et les murmures de son ennui. Si tel est, dans la multitude, le sort des exaltations qui attaquent, comment les exaltations qui souffrent auraient-elles le privilège de durer trois cents ans?

Et pourtant, je le confesse : il y avait là une exaltation, sans quoi la nature abattue se fût abandonnée aux hontes de l'apostasie. Mais c'était vous, mon Dieu, qui exaltiez la nature, en y mettant votre toute-puissance. Vous présent, vous agissant, ce vaste et profond mystère de sang et de mort disparaît, pour faire place à la plus grande des merveilles. Victoire! Messieurs; Dieu était là, il soutenait le courage des martyrs, il accomplissait l'oracle qui promettait de sublimes réponses aux

interrogations des pontifes et des rois. « C'est l'Esprit-Saint qui parlera en vous, » avait-il dit aux Apôtres; et l'Esprit-Saint parlait, avec quelle fermeté, quelle candeur et quelle élévation! Jésus, qui doit être avec son Église jusqu'à la consommation des siècles, Jésus se montrait, comme se montre le capitaine aux soldats qu'il encourage. Étienne le voyait dans les cieux, assis à la droite du Père; Agnès au fond de son cœur virginal, Félicité dans ses membres voués à la dent des bêtes. Elle endurait dans sa prison, cette chère et sainte femme, les douleurs que Dieu a promises à celles qui enfantent, et elle poussait ces cris lamentables qui annoncent au monde la naissance d'un homme. « Si tu te plains ainsi, lui dit le geôlier, que sera-ce donc demain? » Mais Félicité, sans s'émouvoir : « Ici c'est moi qui souffre; là-bas, un autre sera en moi, qui souffrira pour moi, parce que je dois souffrir pour lui : *Modo ego patior; illic autem alius erit in me qui patietur pro me, quia ego pro illo passura sum*[1]. »

Cette présence et cette action de Dieu, dans le martyre, furent plus d'une fois remarquées. Ceux qui n'étaient venus que pour satisfaire leur curiosité

1. *Act. Sanctorum.*

jugeaient tout à coup, ainsi que le rapporte Lactance, « que la patience sans Dieu ne pouvait vaincre tant et de si grands tourments : *Existimant id quod res est..., nec ipsam patientiam sine Deo cruciatus tantos tolerare posse*[1]. » De là ces conversions subites, ces explosions de foi qui faisaient dire à Tertullien : « Plus vous nous moissonnez, plus nous multiplions; le sang des chrétiens est une semence : *Plures efficimur quoties metimur a vobis; semen est sanguis christianorum*[2]. »

Dieu était là ! L'efficacité du martyre l'atteste d'autant mieux qu'il est resté maître du champ de bataille, contre toutes les lois qui proclament, non pas la légitimité, mais la souveraineté de la violence. On a dit quelquefois, avec une candeur et un aplomb superbe, que le meilleur moyen de propager une doctrine était de la persécuter. Si vous faites abstraction de la vérité de cette doctrine, c'est faux, c'est absurde. Les hérésies primitives qu'une main vigoureuse a châtiées disparurent bientôt de la surface du monde; je ne sache pas que les Albigeois, réprimés par les armes, y aient gagné d'être éternels. Le protestantisme, partout où il y avait une main de fer, s'est retiré la tête basse;

1. *Institut.*, l. V, cap. xv.
2. Tertull., *Apolog.*

et, si, dès l'origine, au lieu de la protection des princes révoltés, il eût rencontré l'atroce justice des Césars, aujourd'hui il n'en serait plus question. Remarquez bien, Messieurs, que je ne me prononce pas sur la nature de la répression qui est due à l'erreur. Je me contente de constater un phénomène historique, triste, humiliant peut-être pour notre nature : la souveraineté de la violence, contre tout ce qui n'est pas soutenu par le Fort des forts. Le marytre, c'est-à-dire le témoignage persécuté pendant trois siècles, est resté maître de la violence : donc, Dieu était là.

Vous ne pouvez plus échapper, Messieurs, car vous êtes pris entre les deux plus grandes forces qui soient au monde : le témoignage des hommes en son point suprême, et le témoignage de Dieu; l'Église affirmant par le sang les manifestations de Dieu, et Dieu se manifestant dans l'affirmation de l'Église. C'est irrésistible. Aussi ai-je toujours considéré le martyre comme la plus grande preuve de la vérité de la foi. Quand je me sens par trop ballotté sur cette mer orageuse où soufflent les vents du doute et de l'incrédulité, je me recueille et cherche l'embouchure du fleuve que, dans ma géographie spirituelle, j'ai appelé le fleuve du sang. En le remontant, je contemple ses bords ravagés,

couverts encore des plantes qu'une main ennemie a couchées à terre. Voici les églantiers coupés avant la fleur. Salut, chers innocents, prémices de l'humanité persécutée! Salut, chers petits, qui n'avez rien connu en ce monde que le Christ et vos mères, et qui êtes morts, entre les bras de vos mères, pour le Christ! Voici les lis immaculés. Salut, vierges pudiques, amantes fidèles du meilleur et du plus saint des Époux! Salut, filles admirables, qui avez joint à la robe de chasteté le manteau royal qu'empourpra votre sang. Voici les oliviers féconds. Salut, femmes incomparables, dont l'amour maternel fut vaincu par le plus grand des amours! Voici les humbles arbustes. Salut, esclaves! Salut, plébéiens! Salut, hommes de rien qui vous êtes élevés, de l'obscurité et de l'abjection, jusqu'à la confession sublime de la foi! Voici les palmiers superbes. Salut, nobles! salut, patriciens! Salut, princes de ce monde, librement tombés de la gloire dans l'opprobre, et des délices dans les tourments. Voici les cèdres du Liban..., les cèdres aussi sont tombés. Salut, prêtres! Salut, pontifes! Salut, apôtres de la bonne nouvelle, les plus hauts dans la lumière et les premiers dans la mort! Mon voyage est fini, je suis à la source. Devant moi se dresse un bois mort, dont le fruit est vivant : c'est la

croix! la croix, et, dessus, mon Jésus! De ses pieds, de ses mains, de son cœur adorable s'échappent des torrents de sang. Il témoigne pour son Père : les autres témoignent pour lui. J'ai tout vu. Adieu, croix bénie! Adieu, je m'en vais, non pas le cœur navré, mais attendri, et rempli, jusqu'aux bords, des larmes de ma reconnaissance. Je descends à la mer où je dois pêcher les âmes, et désormais, en sûreté sur la nef fragile qui porte mes pensées, je suivrai le sillon empourpré qui vient du fleuve de sang : je le suivrai, jusqu'à ce que j'arrive au port où m'attend l'éternelle Vérité. Je la verrai, je l'aimerai, et, dans son sein, je reposerai et dormirai en paix : *In pace in idipsum, dormiam et requiescam* [1]. »

1. Ps. IV.

TRENTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

DE LA CONFIRMATION DU TÉMOIGNAGE HISTORIQUE PAR LE TÉMOIGNAGE DOCTRINAL

Messieurs,

Le double témoignage de l'Évangile et de l'Église porte sur une doctrine, aussi bien que sur des faits merveilleux; car Dieu doit à sa majesté de n'intervenir dans la vie du genre humain, par l'exercice exceptionnel de sa puissance, que pour instruire et discipliner les âmes. Les signes extraordinaires qu'il emploie, en nous révélant sa présence, donnent à sa parole une autorité souveraine, qui plonge la raison, devenue respectueuse, dans les abîmes de l'incompréhensible, sans qu'elle en soit effrayée; qui enlève la volonté assouplie, jusqu'au faîte de la perfection, sans qu'elle soit rebutée par les aspérités du chemin. Des merveilles à la doctrine, il y a une irradiation de la lumière divine. Le témoignage

historique confirme le témoignage doctrinal. Il n'en faut pas davantage : l'esprit humain est satisfait, puisqu'il peut acquérir universellement la certitude rationnelle de la vérité de la foi.

Cependant, Messieurs, vous n'avez pas oublié ce que nous disions à l'endroit des prestiges [1] : Toute doctrine doit prêter son appui aux faits extraordinaires qui lui servent d'introducteurs dans le monde; pour cela, il suffit que la raison et la conscience n'y découvrent rien d'absurde ni d'immoral : l'absurdité et l'immoralité sont comme des mains fatales, qui arrachent aux fausses merveilles le masque sous lequel elles séduisent notre crédulité, et nous font voir ainsi leur ténébreuse origine. Si donc la doctrine évangélique, prêchée par le grand témoin, est pure de toute absurdité et immoralité, elle permet aux véritables merveilles, en confirmant leur caractère divin, d'agir sur la raison avec toute la force qui leur est propre. C'est le moins qu'on puisse exiger d'elle, et c'est du reste ce qu'elle nous révèle au premier coup d'œil. Mais, pour peu que nous l'examinions de près, elle grandit démesurément, excède toutes les proportions de la nature, et se revêt de tant de charmes, de tant de lumière, de

1. Voyez vingt-quatrième Conférence.

tant de gloire, que, devenant elle-même une sorte de merveille complémentaire, elle achève tous les prodiges. Le témoignage doctrinal confirme le témoignage historique. Il n'appartient qu'à l'exposition détaillée de nos dogmes de justifier pleinement cette proposition; toutefois, Messieurs, j'espère lui donner, en étudiant les caractères généraux de la doctrine de l'Église, assez de lumière pour compléter, dès aujourd'hui, la question importante des témoignages.

I

Le caractère principal de la doctrine affirmée par l'Église, c'est sa plénitude.

La plénitude d'une doctrine consiste en ce qu'elle répond, par des principes ordonnés entre eux, à toutes les grandes questions que se pose instinctivement l'esprit humain. Nous voulons savoir ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons, ce que nous devons faire : qui nous le dira? Une voix mystérieuse retentit dans les âmes apaisées, et leur donne comme un vague aperçu de la vérité qu'elles cherchent; mais presque tous, agités par nos passions, troublés par les sollicitudes de la vie,

opprimés par des ténèbres que notre souffle impuissant ne peut dissiper, nous avons besoin d'entendre venir du dehors une affirmation grave et puissante qui nous présente d'un seul coup la solution des importants problèmes de notre origine, de notre existence, de nos destinées [1]. L'Église parle, et non seulement elle nous satisfait, mais elle nous inonde d'une divine surabondance de lumière, que nous eussions en vain demandée à la raison. Écoutez-la, Messieurs, et vous jugerez de la plénitude de sa doctrine.

Notre point de départ, c'est Dieu : Dieu, qui était avant tout, qui est et qui sera; Dieu, l'être sans cause, l'un sans composition, la perfection sans rivage, l'acte pur; Dieu, plus immense que les espaces infinis parcourus par notre imagination impatiente, plus grand, plus glorieux, plus puissant, plus juste, plus saint que l'idéal rêvé par notre âme amoureuse de la parfaite beauté; Dieu, qui s'est défini lui-même : « Je suis Celui qui suis : *Ego sum qui sum.* » Dieu est par lui-même. Son être incommuniqué, placé au principe des choses, répond suffisamment au premier instinct qui me presse de chercher une cause suprême. Mais l'Église m'ap-

1. Voyez sixième Conférence.

prend davantage. Ce Dieu qui est par lui-même, elle le fait vivre sous mes yeux. Il vit, il est fécond ; je vois son indivisible nature se donner sans partage à trois personnes distinctes. Il est Père, et le Verbe, son image fidèle, la splendeur de sa gloire, sa pensée subsistante, le Verbe est en lui, le Verbe est Dieu. Il est Père, il est Fils, et le Père et le Fils se contemplent, s'admirent, et, se voyant si beaux, ils ne peuvent s'empêcher de s'aimer d'un amour qui subsiste comme eux-mêmes : l'Esprit-Saint est en eux, l'Esprit-Saint est Dieu; Père, Fils, Esprit-Saint, le mouvement dans l'immobile, la génération dans l'incorruptible, la procession dans l'immuable, trois vivants dans une seule et même vie. Il est, il vit. Il est un seul Dieu, il vit en famille. Il est plein, il est parfait, il n'a besoin de rien ni de personne; c'est assez qu'il se voie et qu'il se possède, pour être béatifié.

Et, cependant, il est pressé par son amour de répandre le bien qui est en lui, de communiquer à d'autres qu'à lui l'être et la vie, de parler le monde qui, depuis toujours, existe dans ses vastes desseins, comme il se parle lui-même. Parler, pour lui, c'est créer. Il dit, c'est fait : *Dixit, et facta sunt* [1]. Le ciel

1. Ps. XCVIII.

et la terre, les esprits et la matière, jaillissent de leur source infinie; les éléments se pénètrent et se combinent, les mondes s'arrangent et se fixent, les vivants éclosent et se succèdent, à chaque détonation du Verbe divin. Tout se tient. Depuis le plus brillant des séraphins jusqu'au plus obscur des atomes, l'être et la vie tombent en cascades harmonieuses; où l'une finit, l'autre commence. Les rivages du néant et les frontières de l'infini se touchent, par des transitions habiles et des progrès sagement mesurés. La matière monte, l'esprit descend, et tous deux s'embrassent dans une même vie, où Dieu a résumé les mondes inférieurs et exprimé plus vivement sa sainte image. L'homme réunissant en sa personne les deux pôles de la création, l'homme investi d'un royal pouvoir sur les créatures qui l'entourent, l'homme est debout. Son visage sublime regarde les cieux, et son âme intelligente et libre saisit l'univers, dans les embrassements de sa prière, pour l'offrir au Dieu qui l'a fait. Il est roi, il est pontife. Son esprit nage dans la lumière, son cœur est le sanctuaire de la justice et de la grâce; la corruptibilité naturelle de ses membres est contre-balancée par une toute-puissante vertu, qui les configure à l'immortalité divine. Il traverse l'Éden comme un voyageur le chemin fleuri qui conduit à sa demeure.

Sa demeure, c'est Dieu lui-même, Dieu ouvrant son sein immense aux êtres qu'il en a laissé échapper; Dieu se faisant voir, non plus à travers les ombres vagues de ses perfections infinies, exprimées en chaque créature de ce monde, mais face à face, tel qu'il est, dans la splendeur de sa gloire, les clartés de son essence, la vérité de son être; Dieu possédant, Dieu possédé; Dieu enivrant ses élus de chastes et éternelles délices, Dieu faisant goûter à ceux qu'il aime un bonheur que notre faible esprit ne saurait comprendre. Voilà l'homme, et son origine, et ses destinées.

Ah! je vous entends, Messieurs : vous vous plaignez d'être trompés, sinon sur votre point de départ et votre point d'arrivée, au moins sur votre condition présente. Non, vous n'êtes pas le roi tranquille, le prêtre pacifique, le voyageur fortuné dont je viens de parler; non, votre esprit ne voyage pas dans la lumière; non, votre cœur n'est pas le sanctuaire de la justice et de la grâce; non, la corruptibilité naturelle de vos membres n'est pas contrebalancée par une toute-puissante vertu, qui les configure à l'immortalité divine. Non! l'Éden a disparu, la nature se révolte contre votre domination, l'univers échappe à vos embrassements, votre front couvert de sueur s'incline vers la terre, et vos

mains fatiguées arrachent avec violence, à ses entrailles, les trésors que Dieu vous a donnés. Les ténèbres de l'ignorance, du doute et de l'erreur disputent à la vérité l'empire de votre intelligence; votre âme, accablée sous le poids de la chair, gémit de ses fautes et de son déshonneur; la trame de vos jours s'ourdit dans la douleur, la coupe de votre vie est pleine de larmes amères, et votre corps misérable s'affaisse à chaque instant, sous les coups d'une implacable ennemie, qui triomphera sur son aride poussière. O mon Dieu! mon Dieu! dans ce triste état, est-ce que nous allons toujours à vous? Oui, Messieurs, oui, toujours! la doctrine de l'Église nous explique cet étrange mystère, qui a désespéré les plus grands génies.

L'humanité, sanctifiée dans sa source par le souffle de Dieu, a été volontairement et librement corrompue par le souffle d'un maudit, tombé des sphères invisibles qu'habitent les esprits. De là cet océan de misère dans lequel elle est plongée. Mais ne craignez rien : elle ne s'y noiera pas. Dieu lui a donné un Sauveur qui l'arrache au naufrage. Il fut promis à nos premiers parents, à l'heure même où, à travers les pleurs de leur repentir, ils virent leur dépouillement et leur abjection. Pendant quarante siècles, les générations, suspendues aux lèvres des

prophètes et consolées par leurs oracles, ont attendu sa venue; les événements se sont donné rendez-vous autour de son berceau, et, quand les temps furent accomplis, il apparut, plein de grâce et de vérité. D'où venait-il? du sein du Père qui l'engendre éternellement. C'était le Verbe de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, et par qui toutes choses devaient être refaites. Il prit naissance dans le sein d'une Vierge, préparée par un privilège unique à ce miraculeux enfantement, et l'Ange, avant qu'il fût conçu, l'appela *Emmanuel*, Dieu avec nous. Oui, c'était bien Dieu avec nous! Nous l'adorons dans sa crèche, nous l'adorons dans sa vie publique, nous l'adorons sur sa Croix, nous l'adorons dans les cieux, où son humanité glorifiée, assise à la droite du Père, règne à jamais. Nous l'adorons comme précepteur, comme rédempteur, comme médiateur du genre humain. Sa bouche d'or a laissé tomber des enseignements sublimes; son sang répandu a apaisé la colère céleste, et comblé les abîmes de la justice infinie. La nature humaine qu'il a unie, dans sa personne, à la nature divine, récapitule en elle tous les mondes, reçoit, ennoblit, sanctifie, divinise tout ce qui s'échappe de nos bouches et de nos cœurs, pour monter au ciel. Il a assuré la perpétuité et l'indéfectibilité de sa doctrine, par une

société vivante et immortelle, qu'il abreuve des lumières de son Esprit-Saint. Il nous applique ses mérites, il nous pénètre de sa grâce, il nous incorpore à son humanité sainte; il nous remplit de lui-même, il nous régénère, il nous fortifie, il nous augmente, il nous répare, il nous nourrit par ses sacrements. Il fait de nous tous un seul corps, dont il est le chef mystique. Il nous met sur les lèvres les simples et éloquentes paroles que nous devons dire à Dieu, pour exprimer notre respect, notre amour, notre confiance et nos besoins. Il nous fait marcher dans la voie sacrée de ses commandements et de ses conseils. Sa loi sainte et parfaite, flambeau de la conscience et règle de la vie, se résume dans un seul mot : Amour! Aimer, c'est le premier et le plus grand des commandements : *Hoc est primum et maximum mandatum* [1]. Tout est là; car l'amour, quand il remplit le cœur de l'homme, devient le maître de sa vie : c'est lui qui commande, c'est lui qui fait marcher, en ordre et selon les règles établies par Dieu, toutes nos forces et les actes qu'elles produisent; ce qui a inspiré cette belle parole de saint Augustin : « Aime et fais ce que tu veux : *Ama et fac quod vis.* » Aime, non pas de cette passion

1. Matth., cap. XXII, 38.

grossière qu'on croit être au cœur, et qui n'est que dans les sens; qu'on croit être un sentiment, et qui n'est qu'une sensation : folie honteuse, fièvre coupable qui nous conduit au déshonneur. O hommes! ô femmes! si vous aimez ainsi, ne faites pas alors ce que vous voulez; car ce que vous voulez, c'est l'oubli de votre dignité et de vos admirables destinées. *Ama*, aime! mais d'un amour pur, de cette chaste et salutaire passion qui ne s'attache qu'à la beauté immaculée de Dieu, et n'estime les beautés de ce monde, les perfections des créatures, que parce qu'elles sont des reflets des perfections éternelles; amour qui remplit le cœur, le repose de ses longues et inquiètes recherches, dévore silencieusement les convoitises réprouvées, et transforme tout en nous et autour de nous. O hommes! ô femmes! ô chrétiens! si vous aimez ainsi, faites ce que vous voulez : *Ama et fac quod vis*. Ne craignez pas d'obéir à l'impérieuse voix de la passion qui vous tourmente et vous pousse à l'action; c'est un doux tyran : *Amor dulcis tyrannus*, et nous sommes honorés d'être ses esclaves. J'aime Dieu de tout mon cœur : rien au-dessus de lui, rien autant que lui, rien sans lui. J'aime Dieu de toute mon âme : je suis prêt à tout perdre, tout, ma vie même, plutôt que de lui déplaire. J'aime Dieu de toutes mes forces... Mon

corps, mon sang, ma vie, venez à moi, écoutez-moi! Mon corps, que pas un de tes membres, pas un de tes atomes ne se meuve que pour Dieu! Mon sang, que pas une de tes plus petites gouttes ne se forme, ne se colore et ne coule que pour Dieu! Ma vie, ma vie, tu m'es chère...; mais péris demain, aujourd'hui, à l'instant même, plutôt que je voie le moindre de tes actes s'égarer loin de Dieu! J'aime Dieu de tout mon esprit, de toutes mes intentions: je ne tends qu'à lui, je ne veux connaître de volonté que la sienne, je ne veux obéir qu'au mouvement qui m'attire à lui. Si c'est ainsi que j'aime, ne voyez-vous pas, Messieurs, que toute la loi est là? Puis-je aimer Dieu et transgresser le moindre de ses préceptes? puis-je aimer Dieu et ne pas écouter sa voix partout où je l'entends? partout, jusqu'en ces endroits mystérieux où elle parle pour moi tout seul, et me dicte la charte privée de ses inspirations. Amour parfait et désobéissance, si légère qu'elle soit, est-ce que cela est possible?

Aimer Dieu, et aussi le prochain comme soi-même, pour l'amour de Dieu. Qu'il soit grand ou petit, qu'il soit de notre sang, de notre pays, de notre croyance, ou étranger à notre famille, à notre nation, à notre religion; qu'il soit ami ou ennemi, il faut l'aimer. Plus il y a de misères en sa triste

vie, plus Dieu nous appelle à lui, avec larmes et gémissements; car, par un artifice adorable, il s'est mis en lui et veut recevoir, en vertu d'une appropriation ineffable, tout ce qui s'échappe de notre cœur attendri et de nos mains bienfaisantes. Les droits les plus sacrés et les plus chers intérêts de tous sont en sûreté sous la garde de notre amour, puisque « la charité, dit saint Paul, est patiente et douce; elle n'est point envieuse, elle ne se vante point, elle n'est point enflée d'orgueil, elle ne blesse point la bienséance, elle ne cherche point son propre intérêt, elle ne s'offense pas aisément, elle ne croit point le mal, elle ne se réjouit pas de l'iniquité, mais elle se plaît dans la vérité; elle croit tout, elle espère tout, elle endure tout [1]. » Enfin, si vous aimez, vous obéissez, comme d'instinct, à ce cri qui retentit dans les cieux : « *Quæ sursum sunt quærite, non quæ super terram* [2] : Cherchez les choses d'en haut, et non celles de la terre... » Vous n'avez plus de pensées que pour tout ce qui est vrai, pudique, juste, saint, aimable, honorable, pour toute vertu et toute loi [3]... Et vous

1. I Cor., cap. XIII, 4.
2. Coloss., cap. III, 1, 2.
3. Fratres, quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ, si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate. (Philip., cap. IV, 8.

attendez en paix l'objet de votre bienheureuse espérance.

Ne craignez pas l'heure fatale de votre dissolution, ne reculez pas d'horreur devant les affreux mystères de la tombe. Les jours de la mort sont comptés, et ses âpres morsures doivent être guéries. Le Jésus qui vous a sanctifiés recueillera ce qui reste de vos os dispersés et de vos chairs disparues. Lumineux et incorruptibles, comme le soleil vivant qui les a ressuscités, vos corps jetteront à la face de la mort cette ironie sublime : « O mort! où donc est ta victoire? O mort! où donc est ton aiguillon? » L'humanité, une dernière fois régénérée, se précipitera dans le sein de Dieu, en criant : Ciel! patrie! bonheur! éternité!

Quelle plénitude, Messieurs! que de problèmes résolus, par ce simple exposé de la doctrine de l'Église! Dieu, l'homme, le monde, le passé, le présent, l'avenir, sont saisis à la fois par les affirmations que vous venez d'entendre. Au moment où il semble que le plan de Dieu se renverse, nous le voyons se redresser par un dogme magnifique, qui éclaire non seulement notre vie privée, mais toute l'histoire de l'humanité. L'homme n'a plus de questions à poser : son origine, sa condition, ses devoirs, ses destinées, tout est expliqué, avec une netteté et

dans un ordre admirables. D'où vient-il? De Dieu, l'Être des êtres, la nature infinie, la famille trois fois sainte, principe et type éternel de toute existence, de toute force, de tout mouvement, de toute vie, de tout ordre, de toute perfection. Qui est-il? Un être déchu par la libre prévarication de celui qui portait la race humaine dans ses fertiles entrailles, mais divinement restauré par un nouvel Adam, dont le sang précieux expie tous les crimes et dont la vertu adorable descend dans l'âme des vivants qui consentent à la recevoir. Que doit-il faire? Se rapprocher du centre de sa vie, la demander aux signes merveilleux des sacrements, vases sanctifiés par des paroles divines; s'abandonner à la conduite de la Providence; enfin, aimer, et par l'amour accomplir toute justice. Où va-t-il? Au ciel, la patrie des élus, dans le sein de Dieu, entre les bras de la parfaite beauté, qui réjouit éternellement et son esprit et son cœur. Notre vie passagère est le noviciat de cette vie sans fin. La terre, sombre et triste vallée, est le portique du temple qu'habitent la lumière et la félicité. Le sépulcre lui-même, le sépulcre où pourrissent notre chair et nos os humiliés, est comme la matrice de leur gloire et de leur immortalité.

Cherchez partout, Messieurs : hors de l'Église, vous ne trouverez rien de semblable; aucun sys-

tème dont les dogmes s'appellent, dont les affirmations se soutiennent mutuellement, dont les propositions se marient, formant par leur ensemble l'édifice grandiose, complet et surprenant dont vous n'avez vu que l'esquisse. Ni les rêveurs qui parlèrent, jadis, sur les bords sacrés de l'Indus et du Gange, ni les sages dont la Perse recueillit les graves maximes, ni l'harmonieux Platon, ni le docte Aristote, ni l'austère Zénon, ni le joyeux Épicure, ni tous les philosophes dont les noms fameux sont couchés dans l'histoire, ni ceux dont le verbe hautain retentit aujourd'hui à nos oreilles, n'ont su répondre pleinement et avec ordre aux questions fondamentales dont la solution intéresse au plus haut point l'humanité.

Ils ont humilié la majesté divine, en la confondant avec ce qui passe, ce qui meurt, ce qui se souille, ce qui s'avilit; ils ont relégué le principe de toutes choses dans un ciel lointain, d'où son immobile égoïsme contemple nos misères; ils ont noyé l'origine du monde dans une éternité problématique; ils nous ont fait sortir d'un germe méprisable; ils se sont épouvantés des maux qui nous accablent, de nos ténèbres, de notre perversité, et nous ont jetés, sans pitié, entre les mains brutales de la fatalité; ils ont exagéré l'honneur de la vertu, au profit

de l'orgueil; ils ont divisé le genre humain en castes ennemies; ils n'ont connu l'amour que pour étouffer son expansion et dénaturer sa sublime mission; ils n'ont proposé à nos espérances que les embrassements du néant, les transmigrations insensées d'une âme toujours poursuivie par ses imperfections, le paradis grossier des sens, le ciel des brutes. Les plus sages ont écrit, sur le tombeau du genre humain, un *peut-être.*

Hélas! il faudrait plus d'un discours pour énumérer les égarements et les folies de l'esprit humain [1]. Ce n'est pas qu'il n'y eût quelques vérités mêlées à tant d'erreurs, car l'homme ne trompe pas toujours la tendance qui l'emporte vers le vrai; mais aucun philosophe n'a pu se soustraire aux inspirations fatales qui ont corrompu tous les systèmes. Lactance, comparant la doctrine si complète de l'Église aux enseignements désarticulés de la philosophie, écrivait ces remarquables paroles : « S'il y avait eu, parmi les philosophes, un homme assez sage et assez éclairé pour réunir en un même corps toutes les vérités dispersées, sa doctrine eût été entièrement semblable à la nôtre. Mais cela ne pouvait être fait que par celui qui eût possédé la véritable

1. Voyez Appendice, Ier volume.

science, et la véritable science est uniquement le partage de ceux que Dieu lui-même a daigné instruire [1]. »

Remarquez, Messieurs, qu'il ne s'agit ici que d'un système complet des vérités naturelles. Pour ce système, Lactance réclame l'intervention de Dieu, comme précepteur de l'humanité; il la réclame au nom des défaillances de la raison, au nom du vide affreux qu'il a rencontré partout dans les enseignements philosophiques. La plénitude de la doctrine de l'Église, touchant les points fondamentaux dont l'homme peut se rendre compte, par les forces propres et originales de son intelligence, lui paraît une merveille. Je ne le contredirai pas, car l'histoire confirme son jugement. Mais il est une chose qui me frappe davantage, et dans laquelle je vois plus clairement une émission de la lumière divine : c'est que la plénitude de la doctrine enseignée par l'Église est une plénitude surnaturelle. Si ma raison conçoit l'existence de Dieu, elle ne conçoit pas sa vie en trois personnes distinctes, dans une nature indivisible et indivisée. Si ma raison conçoit une réparation du mal moral, elle ne conçoit pas les inénarrables abaissements, les douleurs et les expiations d'un

1. Latacnce, *De Vita beata,* l. VII, n. 7.

réparateur divin, d'un Homme-Dieu. Si ma raison conçoit la vertu, elle ne conçoit pas la grâce, qui nous fait participer aux opérations sacro-saintes de Dieu. Si ma raison conçoit une unité religieuse, elle ne conçoit pas l'incorporation mystique au Verbe incarné, qui divinise, en quelque sorte, les actes les plus vulgaires de la société chrétienne. Si ma raison conçoit une influence divine, elle ne conçoit pas que l'homme se nourrisse et s'abreuve de Dieu lui-même. Si ma raison conçoit l'amour, elle ne conçoit pas la sublime audace par laquelle celui qui n'est rien ose s'approcher familièrement de celui qui est tout. Si ma raison conçoit une béatitude, par delà cette vie languissante et misérable, elle ne conçoit pas cette mystérieuse transfiguration, qui nous met éternellement en possession de l'essence divine, sans que nous soyons jamais confondus avec elle. Sans doute, ces dogmes, que je connais aujourd'hui, me paraissent admirables; mais lorsque je fais acte d'autorité sur moi-même et que j'efface de ma mémoire cet enseignement qui date de mon enfance, je cherche en vain, dans mon esprit, des principes qui m'aident à le ressaisir; je parcours en désespéré la sphère de la nature, et je m'aperçois qu'elle est vide de ces affirmations qui ne me surprennent que lorsque j'y réfléchis, tant je suis habitué à les entendre.

Cependant je vois bien une chose : c'est que ces affirmations appartiennent essentiellement à la plénitude de la doctrine chrétienne; c'est qu'elles sont tellement engagées dans ce merveilleux édifice, qu'il est impossible de les en retirer, sans que tout s'écroule; c'est que, inexplicables en elles-mêmes, elles m'expliquent tout. En face du dogme de la Trinité, je vois mieux comment Dieu est le principe et le type de tout ordre et de toute harmonie; dans ce mystère transcendantal, j'aperçois le germe de tous les mystères. Le dogme de la réparation par un Homme-Dieu me révèle, avec une évidence qui m'étonne, me consterne et m'attendrit le cœur, la sagesse, la justice et l'inépuisable miséricorde de Celui que j'ai tant de fois offensé. Le dogme de la grâce m'élève au-dessus de moi-même, et m'explique les glorieuses aspirations qui agitent mon âme. Les sacrements augmentent ma confiance et soutiennent mes forces. La béatitude qui m'est promise comble ces abîmes d'insatiables désirs, qu'une main mystérieuse a creusés dans mon cœur. Je vois mieux Dieu, je me vois mieux moi-même, je vois mieux le bien, je vois mieux le mal, je vois mieux l'histoire du genre humain, je vois mieux l'avenir. Si je dois boire la vérité, c'est à cette coupe remplie, jusqu'aux bords, d'une généreuse et unique liqueur,

dont le parfum et le goût me délectent et m'enivrent, plutôt qu'au vase trivial que la main mal assurée de la philosophie me présente, et où je ne trouve qu'un rare breuvage, dont l'affreux mélange me soulève le cœur. Je ne puis donc m'empêcher de reconnaître l'excellence de la doctrine de l'Église; et pourtant il m'est impossible, si je demeure dans les rivages de la nature, de découvrir son origine. Convaincu de mon impuissance, je ne puis même pas invoquer les lumières et les labeurs de mes semblables; car les dogmes chrétiens ne se sont pas formés, comme maint système, par les alluvions intellectuelles d'une longue suite de générations. En deux coups, ils ont été faits ce qu'ils sont aujourd'hui. Deux montagnes, le Sinaï et le Golgotha, attestent la spontanéité de leur origine. Comment expliquer cela, Messieurs? Direz-vous simplement que l'Église est la plus intelligente des sociétés, puisqu'elle seule possède une doctrine d'une incomparable plénitude? C'est déjà quelque chose, et je vous remercie, car l'intelligence du grand témoin, ainsi que nous le remarquions naguère, confirme la vérité de son témoignage. Mais vous ne pouvez pas vous arrêter là. La plénitude est surnaturelle et spontanée; que vous le vouliez, que vous ne le vouliez pas, elle vous emporte au-dessus de la nature. Il ne vous reste

plus d'autre refuge que cette grave parole d'un témoin qui n'est pas de ce monde, Jésus-Christ, qui vous révèle l'origine des dogmes sublimes et harmonieux que la raison ne peut découvrir elle-même : « *Qui de terra est, de terra loquitur; qui de cœlo venit, super omnes est, et quod vidit et audivit hoc testatur* : Celui qui est de la terre parle de la terre; celui qui vient du ciel est au-dessus de tous, et, de ce qu'il a vu et entendu, il rend témoignage [1]. »

Nous sommes devant Dieu, Messieurs, et déjà je pourrais vous presser d'accepter mes dernières conclusions. Mais j'ai encore quelque chose à dire. Au caractère principal de plénitude, exclusivement propre à la doctrine de l'Église, on peut joindre trois autres caractères qui le complètent, et achèvent de nous révéler une puissance surhumaine. Ces trois caractères sont : la clarté dans la profondeur, l'unité dans la diffusion, la stabilité dans la contradiction. Ne vous effrayez pas de cette énumération : je puis et je veux être court.

II

Qu'il y ait dans la doctrine de l'Église des dogmes profonds, c'est incontestable : vous venez de les en-

1. Joan., cap. III, 31

tendre exposer, je ne me répéterai pas. L'origine, la vie, les destinées de l'homme, sont engagées dans un tissu de mystères, et je vous peignais de mon mieux, tout à l'heure, l'étonnement et la surprise de ma raison en leur présence. Mais je dois vous l'avouer, ce qui m'étonne et me surprend plus que les mystères eux-mêmes, ce sont les formules dont l'Église se sert pour les proposer à notre croyance. On n'y sent point le travail de l'homme, car partout où l'homme parle de choses élevées et profondes, de choses qui se tiennent en des lointains peu fréquentés par la pensée, son langage difficile porte la trace de ses efforts. Attentif aux apparitions du vrai, et comme élevé au-dessus de lui-même par l'attrait qu'il y rencontre, il s'affaisse, dès qu'il veut rendre et fixer les formes intellectuelles qu'il a vues au dedans de lui-même. Les mots rebelles semblent l'accuser d'impuissance. Il parle, il écrit cependant. Les phrases se multiplient sous ses doigts impatients et fiévreux; à force de répéter ce qu'il comprend à peine, il s'imagine qu'il y voit clair. L'amour-propre, à défaut de lumière, se contente de sonorité, et, grâce à sa persévérance, nous possédons des formules où les habiles saisissent à peu près ce qu'on a voulu dire. Encore faut-il que le fond des élucubrations soit vrai; car, dès que l'esprit travaille sur une erreur, c'est plus que de

l'obscurité qu'il nous sert : c'est la nuit, la nuit avec les fausses étoiles d'un style prétentieux. J'ignore, Messieurs, si vous partagez mon impression; mais je vous la raconte naïvement, telle que je l'éprouve à la lecture des écrits de haute volée qui traitent, en dehors de l'Église, les questions qu'on appelle proprement de philosophie religieuse. Il manque à ces écrits des formules comme il en faut aux idées profondes, des formules claires; car plus une idée est profonde, plus elle a besoin d'être exprimée clairement. Enfin, pourquoi ne le dirais-je pas, puisque c'est là que je veux en venir? à part la doctrine de l'Église, les doctrines religieuses n'ont pas de catéchisme.

Un catéchisme est un livre de petite dimension et de bas prix, où l'on expose, en termes simples et connus de tous, les dogmes les plus élevés; un livre que les sages de ce monde se sont bien gardés de produire, car ils tiennent au monopole de leurs idées. Cette avarice intellectuelle est de tous les temps. Les brahmanes, les hiérophantes, les mages, les druides, les philosophes grecs, ont divisé leur enseignement : ils ont gardé pour eux les principes supérieurs, qui ne convenaient, disaient-ils, qu'à l'aristocratie privilégiée des esprits, et n'ont laissé manger au peuple que les reliefs grossiers des fins

repas qu'ils prélevaient d'abord sur la vérité, et qu'ils servaient à leur intelligence, dans les oratoires secrets des temples, les antres sacrés des forêts, les salles et les portiques réservés des athénées. D'où une double doctrine, connue dans l'antiquité sous les noms d'ésotérique et d'exotérique, d'intérieure et d'extérieure, de mystérieuse et de populaire. Nos sages contemporains, malgré le grand bruit qu'ils font de leur apostolat, me paraissent estimer singulièrement cette division de la doctrine. Il leur répugne de livrer leurs élucubrations transcendantes aux malentendus de la foule : « L'humanité se composant de quelques individus exceptionnels..., pourvu que ce petit nombre puisse se développer librement, il s'occupera peu de la manière dont le *reste* proportionne Dieu à sa hauteur [1]. »

Messieurs, l'Église ne connait ni ces délicatesses prétentieuses, ni ces superbes mépris. Elle se rappelle qu'il a été dit : « Va, et enseigne toutes les nations : *Euntes docete omnes gentes* [2], » et, pour faire droit à sa mission, elle prodigue ce qu'elle a de meilleur, de plus élevé, de plus profond et de plus sain. Pour quarante ou cinquante centimes, et souvent pour

1. E. Renan, *Études d'histoire religieuse : les religions de l'antiquité*. Préface, page XVII.
2. Matth., cap. XXVIII, 19.

rien, car elle aime à donner, le peuple peut avoir en main sa théologie, et se faire à lui-même l'honneur et le plaisir de l'apprendre par cœur. Les gros livres, réservés aux savants, sont remplis de questions et d'explications supplémentaires : toutes les grandes vérités sont traitées dans le catéchisme. Avec quelle clarté, Messieurs! Ne vous rappelez-vous pas ces simples et admirables définitions de Dieu, de la création, de l'homme, de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, de la grâce, des sacrements, du ciel? Hélas! le temps, les passions, les sollicitudes mondaines, ont peut-être effacé de votre mémoire ce que vous saviez si bien naguère. Je le regrette, et, s'il m'est permis de vous donner un conseil, relisez au plus vite votre catéchisme, et, comme moi, vous serez plus étonnés de la clarté des formules que de la profondeur des mystères. Lorsque je remplissais, dans les premières années de mon sacerdoce, l'humble office de catéchiste, j'étais ravi, il m'en souvient, d'entendre sortir de la bouche d'un enfant des paroles comme celles-ci « La Trinité est le mystère d'un seul Dieu en trois personnes; ces trois personnes sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprist est Dieu; mais il n'y a pas trois dieux. Les trois personnes sont aussi anciennes l'une que l'autre, et égales en toutes choses. »

L'enfant, que j'essayais en vain de troubler, finissait par me dire ce que je me disais à moi-même : Je ne comprends pas le mystère, mais je vois bien ce que cela veut dire. Or, Messieurs, pour qu'un enfant voie bien ce que cela veut dire, quand il s'agit des mystères contenus dans la doctrine de l'Église, il faut que les formules soient claires, il faut que les mystères aient été vus et qu'ils aient été définis par celui qui les a vus : car, enfin, s'ils n'étaient pas, je ne puis concevoir qu'on ait pu les formuler ainsi. Les rêves et les chimères n'ont pas cette splendeur ni cette vigoureuse netteté.

Mise à la portée de tous par la clarté de ses formules, la doctrine de l'Église s'est répandue dans toutes les classes de la société, et dans les sociétés de tous les pays. Le phénomène d'universalité que je vous faisais admirer dernièrement, en vous parlant de l'Église comme témoin historique, s'applique à son témoignage doctrinal, avec le même caractère d'unité. Au lieu que les enseignements philosophico-religieux, bien que réservés aux esprits d'élite, se divisent et varient à mesure qu'ils se répandent, l'enseignement de l'Église demeure compact et partout le même. Vous allez de France en Angleterre, d'Angleterre en Allemagne, d'Allemagne en Perse, de la Perse dans l'Inde, de l'Inde dans la Chine, de la

Chine au Japon, les questions fondamentales de l'origine, de la vie et de sa destinée humaine changent d'aspect en chaque pays, si vous interrogez la science : mais, si vous interrogez l'Église, fussiez-vous au fond des steppes de la Tartarie, à l'ombre des forêts inhospitalières qu'habitent le Cafre et le Hottentot, dans une des îles perdues de l'Océanie, partout vous entendrez les mêmes affirmations doctrinales. « *Unus Dominus, unum baptisma, una fides* : Un seul Seigneur, un seul baptême, une seule foi : » c'est la devise de l'Église. Longtemps avant que ce caractère de l'unité dans la diffusion eût acquis la force qu'il possède aujourd'hui, par suite des conquêtes du christianisme, saint Justin ne craignait pas de l'opposer aux Grecs, ses anciens collègues en philosophie, comme un argument sans réplique : « L'ignorance de vos maîtres sur les choses divines, disait-il, est suffisamment prouvée par leurs mutuelles dissensions. Les nôtres n'ont, pour ainsi dire, qu'une même bouche et une même langue, leur accord, soit entre eux, soit avec eux-mêmes, sur tous les points, est aussi parfait que ferme et inaltérable, bien qu'ils aient écrit en divers temps et en divers lieux [1]. »

Saint Justin nomme le temps avec l'espace; j'en pro-

1. *Exhortation aux Grecs*, n° 8.

fite, Messieurs, pour vous signaler le dernier caractère propre de la doctrine de l'Église : la stabilité dans la contradiction. Le temps est par lui-même une cause de ruine, pour les doctrines humaines; vieillir est un défaut qu'on ne leur pardonne pas, et qui les fait passer sans violence de la faveur à l'oubli. Si vous ajoutez au temps la contradiction, le sort d'une doctrine est fixé sans rémission : le jour même de sa naissance, elle peut faire son deuil. Depuis que l'homme pense et qu'il livre au public sa pensée, que de systèmes sont tombés sous les coups de la contradiction! Nous possédons, dans nos bibliothèques, les restes illustres de ces hécatombes, et, je vous l'avoue, ce n'est pas sans pitié que je contemple tant d'idées gisantes, qui autrefois se tenaient fières devant l'accueil empressé des intelligences. Mais aussitôt, et comme par instinct, mon attention se retourne vers la doctrine catholique, et un sentiment de vive et respectueuse admiration s'empare de mon âme. Le temps n'a pu la vieillir, la contradiction ne lui a rien fait perdre de sa plénitude originelle; comme l'Église qui la porte en son cœur et sur ses lèvres fidèles, elle est aujourd'hui ce qu'elle fut il y a dix-huit cents ans. Cependant rien n'a manqué à son épreuve : ni la contradiction de l'esprit, ni la contradiction des passions, ni la contradiction des

hommes de parole, ni la contradiction des hommes de plume, ni la contradiction des hommes de pouvoir.

Sans chercher ailleurs que dans cette enceinte, Messieurs, je puis trouver des contradicteurs de la doctrine catholique : c'est vous, c'est moi. Notre raison, humiliée par la profondeur des mystères, ne s'est-elle pas mille fois révoltée contre eux, et, n'était l'effort qui nous ramenait à la soumission, ne les eussions-nous pas effacés de notre *Credo?* Tous ne sont pas maîtres, hélas! des insubordinations de leur orgueil, et souvent la doctrine a tort, par le seul fait qu'elle contient des choses incompréhensibles. Mais, plus souvent encore, la lutte ne monte pas jusqu'aux faîtes lumineux de l'intelligence : tout se passe dans la région ténébreuse des appétits et des passions. Un homme veut satisfaire son ambition, sa haine, sa cupidité, son intempérance, ses folles amours : mais il trouve une loi qui le gêne. Il passe outre : mais il trouve un dogme qui appuie la loi. C'est trop de violences à la fois. Le dogme sera absurde, afin que la loi devienne ridicule et sans puissance ; aussi bien que l'orgueil de l'esprit, la corruption du cœur aura raison de la doctrine. Vos âmes, Messieurs, ont été, et sont peut-être encore à l'heure qu'il est, les théâtres de ces

drames funestes où la foi et la vertu périssent. Mais, après tout, il n'importe qu'à vous-mêmes que la doctrine de l'Église vous agrée ou ne vous agrée pas. Les contradictions intimes ne portent préjudice qu'à leur auteur, tandis que les contradictions publiques, en propageant le scandale, compromettent la foi et la vertu de tous, et peuvent être considérées comme le plus grave des dangers. C'est sur ces contradictions qu'ont toujours compté les ennemis de l'Église, pour détruire sa doctrine.

Les uns, hommes de parole, ont corrompu leur enseignement, dans l'exercice même de la mission que l'Église leur avait confiée. Les chaires ont retenti de leur grande voix, les foules se sont émues aux accents passionnés qui s'échappaient de leur cœur ; et tout à coup, par un irrésistible entraînement, elles ont crié anathème à ce qu'elles avaient cru jusqu'alors, sur la parole du grand témoin. Les autres, hommes de plume, ont patiemment écrit page sur page, volume sur volume, afin de prouver, clair comme le jour, que l'Église se trompait, sur ce point, sur cet autre, sur tous à la fois. Les derniers, enfin, hommes de pouvoir, étonnés que l'intelligence et la conscience humaine ne fussent pas soumises à leur domination, en ont demandé raison à l'Église, par des tracasseries et des brutali-

tés. Ils ont dogmatisé et légiféré, à l'ombre de leur épée, contre la doctrine auguste qui contient tout dogme et toute loi; et, après de si courageux efforts, ils se sont assis tranquillement dans leur puissance, en attendant les événements. Les événements sont venus, Messieurs. Toujours contredite, la doctrine de l'Église a survécu aux efforts conjurés des hérésiarques, des philosophes et des potentats. Debout comme un géant, elle regarde, d'un œil serein, l'affreux pêle-mêle des pygmées qui s'agitent et disparaissent sous ses pieds vainqueurs. Elle déchire et froisse entre ses doigts les traités, les libelles, les pamphlets et les chartes qui l'injurient et décrètent sa mort. Elle rompt, d'un mouvement tranquille, les lacets et les liens dont les politiques entourent ses robustes jarrets. Elle se rit des grands coups d'épée que les pontifes couronnés frappent sur le triple airain qui couvre sa poitrine. Elle est stable dans la contradiction.

Clarté dans la profondeur, unité dans la diffusion, stabilité dans la contradiction : voilà, Messieurs, les trois caractères complémentaires de la doctrine de l'Église. Ils lui sont tellement propres, qu'on ne saurait les expliquer qu'en recourant aux paroles que j'ai déjà citées, à propos de la plénitude : « *Qui venit de cœlo super omnes est, et quod vidit et audivit hoc*

testatur : Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous, et, de ce qu'il a vu et entendu, il rend témoignage. » Il est au-dessus de tous : au-dessus des hommes de parole, des hommes de plume, des hommes de pouvoir, des audaces de la passion, des révoltes de l'esprit ; et c'est lui qui affermit sa propre doctrine contre toutes les contradictions. Il est au-dessus du temps et de l'espace, et c'est lui qui, par son unique et mystérieuse pénétration, groupe les esprits de toutes les époques et de tous les lieux autour des mêmes affirmations doctrinales. Il a vu et entendu les plus profonds mystères, et c'est lui qui en dicte les formules sacrées ; c'est parce qu'il a tout vu et tout entendu, que ces formules sont simples, claires, à la portée de tous les esprits grands et petits, car

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Mais qui peut mieux concevoir les mystères que celui qui en est le centre et la substance même ? En un mot, qui résume toutes ces considérations : la doctrine de l'Église est divine.

Recueillez ici toute votre attention, Messieurs, car nous sommes arrivés à la conclusion définitive de la grande thèse des témoignages. L'autorité de l'Évan-

gile et de l'Église élève les faits merveilleux au plus haut degré de certitude; ces faits merveilleux vous imposent une doctrine : c'est assez, vous devez croire. Mais voilà que, pour achever et parfaire votre conviction, la doctrine elle-même devient une merveille. Plus vous la contemplez, plus elle grandit à vos yeux. Sa plénitude surnaturelle vous prouve qu'elle ne peut être un produit laborieux de l'esprit humain, mais seulement l'objet d'un témoignage. Ce témoignage doctrinal rejoint le témoignage historique en son point le plus élevé ; tous deux s'embrassent, et, en voyant un si parfait accord, vous ne pouvez vous empêcher de confesser que Dieu a bien fait toutes choses. Pour de pareils signes, il fallait une pareille doctrine ; pour une pareille doctrine, il fallait de pareils signes. La doctrine est incompréhensible : les merveilles en sont la preuve. La doctrine est divine : les merveilles en sont la fête. Quand un fils de roi vient au monde, les villes s'illuminent, le canon retentit, les bienfaits se multiplient, l'ivresse populaire est à son comble. Ainsi, dans la nature et l'humanité, quand la doctrine, fille de Dieu, descendit du ciel par la bouche de Jésus-Christ, les merveilles furent les réjouissances publiques qui saluèrent sa naissance. Dieu est dans les merveilles, Dieu est dans la doctrine. Dieu témoi-

gne en faveur de ses révélations, par des prodiges, Dieu se manifeste dans ses prodigieuses révélations. Ils vous assiège, il vous presse, il force les portes de votre âme, il s'empare de votre raison par la certitude : il n'y a plus qu'à le laisser faire, Messieurs. Sa grâce vous conduira, sans effort, de la vérité de la foi aux vérités de foi ; du portique, vous irez au temple, et, sans craindre d'être trop humiliés, vous pourrez dire devant les plus profonds mystères : *Credo !* Je crois !

DES

OPÉRATIONS DE LA RAISON

APRÈS

L'ACTE DE FOI

1865

TRENTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

DE L'ÉVOLUTION SCIENTIFIQUE DE LA FOI OU DE LA SCIENCE THÉOLOGIQUE

Messieurs,

Par la voie du témoignage, la raison acquiert la certitude de l'intervention merveilleuse de Dieu; par la certitude de l'intervention merveilleuse de Dieu, la certitude de la vérité de la foi. Elle est convaincue. Il ne lui manque plus qu'une grâce qui la prosterne et produise en elle cette vertu ou habitude surnaturelle, qui, selon la définition de l'Église, nous incline à assentir aux vérités révélées, à cause de la parole même de Dieu; lumière incomparable, repos suprême de l'âme, après ses longues courses et l'agitation de ses recherches, dans le demi-jour de la nature. Cette grâce, Dieu ne la refuse jamais aux cœurs humbles et droits. Le plus souvent, elle prévient nos inquiétudes et nos labeurs : la démons-

tration de la vérité de la foi se résume alors dans un argument bref et lumineux pourtant, dont nous avons à peine conscience; tout de suite, Dieu est maître de notre intelligence. C'est ce qui peut nous advenir de plus heureux. Cependant, le Père des lumières et de tout don parfait ne repousse pas les esprits tourmentés, qui n'arrivent en sa présence que par les hésitations et les détours d'une argumentation difficile; il les attend, et sitôt qu'ils poussent ce cri suppliant : — Seigneur, je crois, augmentez ma foi! — il les touche de ses mains bénies, et change la croyance en vertu.

Quel que soit le chemin qu'elle ait parcouru, l'âme est au terme, elle possède la vérité de Dieu. Est-elle condamnée à une adhésion immobile, à une contemplation inerte de cette vérité? Non, Messieurs. La raison a pour office de s'approcher des principes surnaturels par l'examen des faits : c'est la première loi de ses rapports avec la foi. Voici la seconde : la raison agit sur les principes surnaturels, comme elle agit sur les principes naturels, en les fécondant, les élucidant, les ordonnant. Par l'ensemble de ces opérations, elle constitue la science théologique, dont nous allons étudier aujourd'hui la nature et déterminer la place, par rapport aux autres sciences.

I

La théologie est, comme toutes les sciences, un ensemble de vérités déduites de principes certains et disposées dans leur ordre naturel. Elle est subordonnée, selon les propres expressions de saint Thomas, aux lumières supérieures de Dieu et des bienheureux. Ce qui se dit, ce qui se voit dans l'essence divine, est devenu, par une grâce ineffable, le patrimoine de l'intelligence humaine; les rayons du soleil éternel, qui pénètrent les esprits angéliques, sont descendus jusqu'à nous, et des nuées mystérieuses ont fait pleuvoir, dans la vallée de notre exil, la manne cachée dont on se nourrit aux festins du ciel : c'est la doctrine révélée, contenant les principes de la foi.

Ces principes, Messieurs, où la raison les voit-elle? Est-ce dans le sanctuaire qu'elle habite? Dieu vient-il en chacun de nous, afin d'ajouter lui-même, par une illumination directe et immédiate, des vérités supérieures aux vérités inférieures qu'il nous communique par la voie de la nature? Assurément, on ne peut nier que cela ne soit en son pouvoir. Mais, parce que notre faiblesse nous expose à de funestes méprises, parce que nos rêveries peuvent feindre

l'inspiration, mieux encore : parce que nous sommes destinés à vivre socialement, dans l'ordre religieux comme dans l'ordre politique et civil, parce que l'illumination privée développerait fatalement l'individualisme, du côté où notre union sociale importe le plus à notre gloire et à la gloire de Dieu, la révélation des principes supérieurs de la foi se fait au dehors. La raison les contemple dans les lieux réservés où Dieu les a mis lui-même.

Le premier de ces lieux, c'est l'Écriture. Histoire admirable des rapports de Dieu avec l'humanité, elle contient, avec le récit authentique et sincère des prodiges qui se sont opérés depuis l'origine du monde, la somme des révélations descendues, en divers temps, de la bouche du Très-Haut. Sous le couvert des prophéties et des miracles, elle s'affirme elle-même, comme l'expression exacte du Verbe tout-puissant, dont le propre est d'illuminer les âmes. C'est le Seigneur qui parle aux hommes de son choix, et leur ordonne de fixer éternellement ce qu'ils entendent : — Écris, dit-il à Moïse, écris dans un livre, pour que ma parole demeure comme un perpétuel avertissement : *Scribe hoc ob monimentum in libro* [1]; à Isaïe : *Scribe,* Écris; à Jérémie : *Scribe,*

1. Exod., cap. XVII, 14.

Écris; à Ézéchiel : *Scribe*, Écris; à Daniel: *Scribe*, Écris. Et tous les prophètes, en s'adressant au peuple, se couvrent du bouclier de la parole de Dieu. « Le Seigneur a dit ces choses, s'écrient-ils : *Hæc dicit Dominus*... Son Verbe est tombé sur moi : *Factum est Verbum Domini super me.* » C'est par l'Esprit-Saint que David appelle, à l'avance, le Christ son Seigneur. « Toute l'Écriture est divinement inspirée, pour l'enseignement de l'humanité : *Omnis Scriptura divinitus inspirata utilis est ad docendum* [1]. » Dieu, qui parlait autrefois à nos pères par la bouche des prophètes, a parlé en dernier lieu par la bouche de son propre Fils; ce Fils adorable a fait aux cieux, en y entrant, une brèche large et profonde, par où se sont précipités des torrents de lumière. C'est l'Esprit de Dieu qui apprend aux Apôtres ce qu'ils doivent dire; c'est lui qui vit et qui palpite sous chaque lettre de leurs écrits. Leur parole, devenue un monument, n'est plus la parole de l'homme, mais la parole même de Dieu : *Non verbum hominis, sed vere verbum Dei* [2]. Ainsi l'ont cru les anciens, ainsi le croient tous ceux que le Christ a régénérés dans son sang.

Mais tout n'est pas contenu dans l'Écriture; elle

1. II Tim., cap. III, 16.
2. I Thess., cap. II, 13.

l'atteste elle-même. Saint Jean dit, en finissant son Évangile : « Que de choses ont été faites par Jésus-Christ, et que le monde ne pourrait contenir, si elles étaient écrites dans des livres [1] ! » Un autre lieu a donc reçu des principes de la foi : c'est la tradition. Elle précéda l'Écriture, et, se penchant vers elle comme un vase trop rempli, elle y répandit la céleste doctrine. Jésus-Christ n'a pas dit à ses Apôtres : Écrivez! mais : Enseignez! et eux ne disent pas aux fidèles : Lisez! mais : Écoutez! « Frères, tenez-vous bien et attachez-vous aux traditions que vous avez apprises : *Fratres, state et tenete traditiones quas didicistis* [2]. » — « C'est toujours-là qu'il faut recourir, quand la lettre se tait, dit saint Polycarpe aux Philippiens : *Ad traditum nobis ab initio sermonem revertamur.* »

Cependant, Messieurs, ni l'Écriture ni la tradition, si vénérables et si saintes qu'elles soient, ne sont les lieux suprêmes des principes révélés. Il est un lieu qui les domine sans les humilier, et d'où dépend leur inviolabilité : c'est l'Église. Je puis, avec un empressement maladroit ou une malignité

1. Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus; quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos qui scribendi sunt libros. (Joan., cap. XXI, 25.)
3. II Thess., cap. II, 14.

diabolique, m'abattre sur l'Écriture, la torturer et en exprimer des sens qui n'y furent jamais; je puis, dépositaire infidèle d'une transmission plusieurs fois séculaire, trahir la pensée de mes pères et corrompre leur tradition : mais, contre un corps enseignant, formé de l'élite de l'humanité chrétienne, et constamment pénétré par la divine vertu de l'Esprit-Saint, ma folie, mes fureurs, mes trahisons, sont impuissantes. L'Église me fait remonter aux sources pures de la révélation, les lettres divines et les enseignements traditionnels, dont elle me garantit l'authenticité et l'intégrité, et dont elle m'explique les saintes obscurités; son autorité surhumaine me plonge dans le sein de Dieu, et j'y bois à longs traits les vérités sacrées qui sont l'objet de ma foi. Suivez bien ce mouvement, Messieurs; sans lui, vous ne pourrez jamais bien connaître la nature de la science théologiqne, ni déterminer infailliblement sa place.

Le Fils de Dieu, au lieu de s'imposer d'autorité, comme les docteurs humains, prend soin à chaque instant de nous rappeler sa mission. On dirait qu'il veut échapper à la responsabilité de son enseignement, qu'il craint l'illusion de nos sens, qu'il a peur de n'être pas assez divin dans sa doctrine. Il nous empêche de nous arrêter aux rivages de sa chair

adorable, et nous enlève jusqu'au principe éternel, infini, de toute vérité et de toute autorité. « Ma doctrine, dit-il, n'est pas la mienne, mais celle du Dieu qui m'a envoyé : *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me* [1]. » Il ordonne, et il ajoute : « J'ai reçu cet ordre de mon Père : *Hoc mandatum accepi a Patre meo* [2]. Mon Père, qui m'a envoyé, a réglé par ses commandements ce que je dois dire et enseigner : *Qui misit me Pater, ipse mihi mandatum dedit quid dicam et quid loquar* [3]; et je sais que son commandement est la vie éternelle, *et scio quia mandatum ejus vita æterna est.* Je ne parle donc que comme mon Père lui-même m'a dit de parler : *Quæ ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor* [4]. »

Jésus vous paraît bien petit, Messieurs; mais ce luxe d'humilité et de déférence cache un grand et salutaire dessein. Le Maître, en s'appuyant sur l'éternel et unique principe, veut servir de point de ralliement à toutes les missions sacrées, qui doivent porter sa doctrine jusqu'aux extrémités de l'espace et du temps, et nous faire remonter le courant lumineux de la vérité, jusqu'à sa source infinie. Le Père passe tout entier dans le Fils qu'il envoie, et le

1. Joan., cap. VII, 16.
2. *Ibid.*, cap. X, 18.
3. *Ibid*, cap. XII, 49.
4. *Ibid.*, 50.

Fils tout entier dans ceux qui lui succèdent. Le Père invisible se manifeste par un Dieu-Homme; le Fils disparu se continue par l'Église, par l'Église qu'il revêt de ses opprobres et de ses gloires, et entre les mains de laquelle il dépose le sceptre royal dont il s'est servi pour gouverner l'esprit humain. Admirable mouvement! Dieu engendre son Fils qui est vérité, le Fils engendre l'Église, et, semblable à ces végétations gigantesques qui croissent, sans repos ni trêve, dans les climats fortunés où la nature ne meurt pas, l'Église fécondée s'engendre dans son propre sein. Ce n'est plus seulement le plus grand des témoins : c'est le premier des docteurs. A ceux qui lui demandent : — D'où viens-tu? où vas-tu? — elle répond, comme Jésus-Christ lui-même : — Je suis la fille de Dieu et la maîtresse des siècles à venir. Ma doctrine n'est pas la mienne, mais celle du Dieu qui m'a envoyée. Mon Père, qui m'a envoyée, règle par ses ordres ce que je dis et ce que j'enseigne. — Elle a bien le droit, certes, de parler ainsi; car c'est à elle qu'il a été dit uniquement : « J'établirai mon Église sur la pierre inébranlable, et les puissances d'enfer ne prévaudront point contre elle : *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* [1].

1. Matth., cap. XVI, 18.

Allez, enseignez les nations, leur apprenant à garder ce que je vous ai confié : *Euntes docete omnes gentes, docentes eos servare quæcumque mandavi vobis* [1]. Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise : *Qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit* [2]. Comme mon Père m'a envoyé, avec la même autorité, les mêmes lumières, la même vérité, je vous envoie : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* [3]. » Et cette parole, enfin, capable de rassurer l'humanité contre son incapacité, ses défaillances, ses hésitations, ses doutes, ses terreurs : « Voici que je suis avec vous, jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum, usque ad consummationem sæculi* [4]. »

Messieurs, voilà le lieu théologique par excellence, la montagne de Dieu, la montagne fertile, la montagne où la vérité s'entasse, la montagne où il plaît au soleil éternel de demeurer assis à toujours : *Mons Dei, mons pinguis, mons coagulatus, mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo* [5]. Montagne! montagne! sois-moi propice! prépare en tes flancs superbes des pentes douces et généreuses, et laisse tomber vers mon âme, qui les attend, les flots de la

1. Matth., cap. XXVIII, 19.
2. Luc., cap. X, 16.
3. Joan., cap. XX, 2'.
4. Matth., cap. XXVIII, 20.
5. Ps. LXVII.

lumière céleste. Ils sont tombés, ces flots sacrés, tombés du lieu le plus haut, le plus sûr, le plus divin. Mon âme les reçoit et s'en abreuve. La science théologique est commencée.

Vous me demandez, Messieurs, comment cela se peut faire. — Toute science procède de l'évidence, et l'ombre du mystère entoure les principes de la théologie; notre esprit défaille à leur apparition et confesse sa profonde ineptie. Avec des ténèbres au point de départ, il est impossible de produire la lumière; par conséquent, il est impossible de produire une science, car toute science est lumineuse. — Entendons-nous. Si vous voulez une évidence immédiate et actuelle, semblable à celle des principes que nous connaissons par nos moyens naturels, il n'y en a pas, je l'avoue, dans les principes proprement surnaturels de la théologie; mais je prétends que, pour une science subordonnée, cette évidence immédiate et actuelle n'est pas nécessaire.

La musique suppose le mouvement réglé par des lois mathématiques et géométriques. La gamme diatonique se compose de sept degrés, dont la somme numérique est inégalement divisée, et dont la position varie, selon le mode dans lequel on chante. Les intervalles qui peuvent exister entre deux tons consécutifs sont de trois dimensions : il y a les

grandes secondes majeures, les petites secondes majeures, les secondes mineures, et ces secondes sont à peu près entre elles comme les nombres 51, 45 et 28. Ces intervalles doivent être non seulement distingués, mais distribués et tempérés avec mesure sur l'échelle diatonique. On peut en dire autant des mouvements harmoniques : les marches parallèles, contraires et obliques de l'accord, ses différentes préparations, résolutions et progressions, les conformités, attractions, répulsions, consonnances, dissonances des divers degrés, sont soumis à des calculs. Or, pensez-vous, Messieurs, que les artistes, même ceux qui font des œuvres savantes, comme les Mozart, les Haydn, les Beethoven, les Meyerbeer, se préoccupent beaucoup des mathématiques et de la géométrie musicales? Aucunement; ils acceptent les principes d'une science supérieure, qui les voit avec une évidence immédiate et actuelle, et se contentent, pour eux-mêmes, d'une évidence médiate et radicale. Cette évidence médiate et radicale, qui suffit à la science, est précisément celle des principes de la théologie. L'autorité divine de l'Église, qui nous les propose, nous est clairement démontrée : il n'en faut pas davantage; par elle, nous savons indubitablement que lés principes sont certains, et qu'ils sont vus, avec une

suprême évidence, à la source dont ils émanent.

Les principes étant certains, il est permis à la raison d'opérer scientifiquement : c'est ce qu'elle fait, par l'application de sa force logique. Unissant l'une à l'autre les propositions révélées, ou bien empruntant à la nature une vérité générale, qu'elle rapproche d'un des principes de la foi, elle détermine un mouvement fécond, d'où procède une conclusion théologique. C'est dans l'ordre, car : « Ici-bas, la vérité naît comme la vie, dit Joseph de Maistre : il faut que deux propositions s'épousent pour en produire une troisième, » et la raison préside à ce chaste et mystérieux hymen. Toutes les sciences humaines en sont écloses; toutes les sciences humaines se composent d'une suite plus ou moins longue de générations intellectuelles, légitimement issues d'un petit nombre de vérités primordiales, dans lesquelles l'esprit contemple les enfantements multiples, qu'il a lui-même préparés par ses labeurs. Mais, si les principes subalternes de la nature se fécondent par leur union logique, pourquoi les principes supérieurs de la révélation demeureraient-ils stériles? Est-ce que Dieu les appauvrit et les mutile, en les faisant passer par le sein virginal de l'Église? Non, Messieurs : ils nous arrivent d'en haut, avec toute leur force génératrice; la raison

les unit, et ils enfantent ce peuple immense de vérités qui, sous la conduite de ses divins ancêtres, forme le monde théologique.

Permettez-moi quelques exemples, qui vous feront mieux comprendre de quelle manière la raison, à l'aide de sa faculté logique, opère sur les principes de la foi. Nous savons du Père et du Fils qu'ils sont un même Dieu, une même sagesse, une même puissance, un en toutes choses, à part l'opposition de leurs relations mutuelles de paternité et de filiation; or, ceux qui sont un en toutes choses ne peuvent être qu'un seul et même principe : donc, l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils, non comme de deux principes, mais comme d'un seul et même principe. Nous savons qu'en Jésus-Christ il y a deux natures parfaites; or, aucune nature n'est parfaite si elle n'a sa volonté propre : donc, il y a en Jésus-Christ deux volontés. Nous savons que, dans l'Eucharistie, le pain et le vin se changent au corps et au sang de Jésus-Christ; or, une mutation ne peut avoir lieu que par la cessation du terme qui lui sert de point de départ : donc, le pain et le vin ne peuvent persister substantiellement dans l'Eucharistie. Nous savons que Jésus-Christ a donné à ses Apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de remettre et de retenir les péchés; or, ce pouvoir suppose le

jugement de la conscience; le jugement de la conscience, sa révélation par l'aveu : donc, l'aveu du péché est nécessaire. Je parlerais sans fin, si je voulais énumérer toutes les conclusions enfantées par les unions ou croisements des principes révélés entre eux, des vérités naturelles avec les vérités surnaturelles. Nos traités et nos Sommes, si vous avez le courage de les lire, peuvent seuls vous donner une idée de la prodigieuse fécondité qui résulte de l'application des forces logiques de la raison à la révélation.

La science théologique ne se borne pas à ce premier procédé. Il est dans la raison une autre faculté, la faculté comparative, qui, se joignant à la force logique, atténue l'obscurité de l'incompréhensible, et produit autour des mystères une sorte de demi-jour, qui nous prépare aux splendeurs d'une vision plus parfaite. Il ne faut pas s'imaginer, Messieurs, que Dieu nous condamne, par rapport aux mystères, à la nuit éternelle : il a promis de les manifester un jour, dans les clartés de l'évidence; par le même acte qui livrera son essence à nos regards admirateurs, il anéantira les énigmes qui, aujourd'hui, stimulent notre foi ou froissent notre orgueil. Mais, en attendant cette suprême conclusion des révélations divines, rien ne nous empêche d'élucider, par de respectueux efforts, les vérités transcen-

dantales proposées à notre croyance. Les esprits qui s'irritent et se réfugient dans une négation insolente de l'incompréhensible, bien loin de démontrer leur force, accusent leur faiblesse et leur incapacité. Une forte raison ni ne se décourage ni n'abdique devant les mystères : elle se sent attirée vers eux et s'applique à les mieux voir, si elle ne peut les comprendre tout à fait. Or, les mystères se voient mieux quand on étudie leurs reflets. Le monde visible est comme le miroir du monde invisible. La sphère surnaturelle entoure la sphère de la nature, et la lumière unique qui s'en échappe nous est renvoyée par des réfractions multiples. Les existences supérieures, objet des mystères, sont originales et typiques, par rapport aux existences inférieures. Il est donc possible de rapprocher ces deux extrémités dans notre esprit par des analogies transparentes; de créer, à l'aide des formes participées de la nature, une sorte de lumière crépusculaire, dans laquelle la raison voit au moins la convenance des mystères, leur place dans le système général de la vérité, et leur point de jonction avec les principes acquis par la réflexion et l'expérience. Le plein jour n'est pas encore, mais ce n'est plus la nuit. L'esprit se réjouit dans des clartés croissantes, qui lui font présager, espérer, désirer, avec impa-

tience, l'inondation finale de la lumière de Dieu.

Ainsi, Messieurs, se sont éclaircis tous les mystères. Des forces productrices de la nature où les semblables engendrent leurs semblables, des opérations de notre âme qui se voit et s'aime dans son verbe, de la famille humaine où la vie sociale est la perfection de l'ordre universel, régi et manifesté par la loi du beau et du bien, la raison est montée jusqu'à Dieu. Puisqu'il est le principe et le type de toutes choses, pourquoi ne serait-il pas fécond au dedans de lui-même? Pourquoi ne se contemplerait-il pas et ne s'aimerait-il pas dans son Verbe? Pourquoi ne vivrait-il pas en famille et en société? Pourquoi ne représenterait-il pas et ne centraliserait-il pas, dans l'unité de sa nature et la multiplicité de ses personnes, l'ordre universel qu'il a créé? Tout est parfait, infini, absolu en lui; donc, ils sont trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Fils et l'Esprit-Saint.

L'humanité s'est pervertie : elle a besoin du pardon de Dieu offensé. Mais, puisque Dieu est infiniment parfait dans sa justice, pourquoi n'exigerait-il pas une réparation qui l'égale? Le fils de roi qui se jette aux pieds de son père et consent à porter le poids de son courroux peut laver, dans ses humiliations et son sang, le crime de la société qu'il re-

présente : pourquoi pas le Fils de Dieu? Si Dieu est infiniment parfait dans sa miséricorde et son amour, comme dans sa justice, pourquoi ne nous donnerait-il pas son Fils? Si l'âme, du moment qu'elle saisit le corps, substitue aux formes élémentaires sa propre forme, pourquoi le Verbe de Dieu, du moment qu'il saisit notre nature, ne substituerait-il pas à la personnalité humaine sa propre personnalité? Pourquoi pas les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption ?

L'homme est engendré, augmenté, fortifié, réparé, nourri, associé dans l'ordre naturel : pourquoi pas dans l'ordre surnaturel? Toute matière peut devenir l'instrument d'une force supérieure; notre corps lui-même, animé par notre âme, jouit d'une efficacité instrumentale et ministérielle : pourquoi la matière ne serait-elle pas l'instrument de la plus grande et de la plus souveraine des forces ? Pourquoi les corps ne nous communiqueraient-ils pas, par une vertu ministérielle, la grâce de Dieu ? Pourquoi pas les sacrements, les sept couleurs du soleil éternel, les sept sons de la gamme mystique qui emporte notre âme vers les cieux ?

Suivez, à travers le monde créé, les ondulations du mouvement et de la vie. En bas, vous rencontrerez une vile agrégation d'atomes, qui se meut sour-

dement de la surface au centre, du centre à la surface. Et puis, tout doucement, les corps s'organisent. La vie imparfaite et rudimentaire passe dans une poussière aride, des sporules incolores, des feuilles livides, des vaisseaux capillaires, des organes incomplets et divisés, des organes complets et réunis, des tissus mous et sans veines, des tissus plus fermes et remplis de canaux, des tiges grêles et vides, des troncs robustes et solides. Après avoir parcouru le règne végétal, elle s'élance dans de molles substances qui déjà s'agitent et sentent; les vertèbres se forment, les organes nobles se développent, les instincts progressent, jusqu'à représenter la vie sociale. Enfin, voici l'homme, rattaché à la vie animale par les fonctions de ses organes, mais transporté dans un autre monde, par l'esprit intelligent et libre qui l'anime. Comme il est beau! comme il est grand! et, cependant, entre lui et Dieu, quels espaces! quels abîmes! Pourquoi rien dans ces espaces? pourquoi rien dans ces abîmes? pourquoi pas un monde de purs esprits, correspondant au monde de la matière, afin que l'homme, esprit et matière, se tienne harmonieusement entre les deux? Ne croyez-vous pas qu'il faut un monde angélique, entre nous et le monde divin? Je l'aperçois dans ma pensée, je traverse ses espaces infinis, ses chœurs, ses hiérarchies,

jusqu'au séraphin sublime qui reçoit en plein les rayons de la gloire divine. Enfin, voici Dieu, Dieu la grande vie, la vie éternelle et immense, la vie de toutes les vies.

O mystères de la foi, je ne vous comprends pas; mais plus je vous contemple, dans le demi-jour des analogies que j'emprunte à la nature, dont vous êtes les types éternels, plus je vois que vous êtes possibles. Étonnez-moi, vous ne m'effrayerez jamais; humiliez-moi, vous ne me confondrez jamais.

Les principes sont fécondés, les mystères élucidés : que reste-t-il à faire, Messieurs? Une synthèse dans laquelle la raison, par l'application de sa faculté méthodique, condense ses travaux, et qui soit elle-même une révélation suprême, une sorte de musique intellectuelle qui réjouisse notre âme et chante la gloire de Dieu révélateur. L'astronome dont l'œil parcourt les espaces célestes ne se contente pas d'examiner chacun des astres dont ils sont peuplés : il méthodise ses observations par la recherche des systèmes, et, si l'orgueil n'a pas aveuglé son esprit ni endurci son cœur, il ne peut s'empêcher d'être ému autant que ravi, en entendant le concert des mondes. Quels mouvements! Quelles lois! Quel ordre! Quelle harmonie! Quelle musique! Là-haut, les notes se meuvent autour d'une note centrale et régula-

trice, qui détermine la tonalité de chaque système particulier, de chaque phrase de l'immensité musicale. Là-haut, chaque globe, comme un archet gigantesque, fait gémir les cordes de l'ellipse qu'il décrit. Là-haut, se produisent, sur une échelle incommensurable, les attractions et répulsions, les consonnances et dissonances, les marches parallèles, contraires et obliques, que nous entendons ici-bas, dans les œuvres savantes de nos grands maîtres. Là-haut, les dociles exécutants s'avancent à pas comptés, sous l'œil de Celui qui dirige l'orchestre du monde, et, après avoir parcouru leur gamme, ils retardent d'une nuance, pour recommencer une modulation nouvelle, relativement au temps et à l'espace. Oh ! si notre oreille pouvait oublier tous les bruits de la terre! si elle pouvait se placer aux portes de l'immensité et écouter, quelle sensation délicieuse, profonde, enivrante, elle éprouverait en entendant la musique sidérale, et comme notre âme comprendrait mieux cette parole du saint Roi : « Les cieux racontent la gloire de Dieu : *Cœli enarrant gloriam Dei*[1]. Cieux des cieux, louez le Seigneur : *Laudate Dominum, cœli cœlorum*[2] ! Oui, Dieu est là ! non seulement Dieu lumière, Dieu splen-

1. Ps. XVIII.
2. Ps. CXLVIII.

deur, mais Dieu ordre suprême, harmonie suprême, éternelle, infinie. Vous l'admirez dans le firmament, Messieurs : eh bien, un concert analogue à celui du monde sidéral se fait entendre dans notre âme, quand la raison méthodise les vérités que Dieu a révélées, et nous pouvons dire encore : Quels mouvements! Quelles lois! Quel ordre! Quelle harmonie! Quelle musique! Rappelez-vous l'exposé que je faisais dernièrement de la doctrine de l'Église. La note centrale et régulatrice du système surnaturel et de chacune de ses phrases, c'est l'infini vivant en trois personnes distinctes : de lui tout part, à lui tout revient. Il conçoit éternellement le plan du monde, et il en est lui-même, dans un ordre éminent et transcendantal, la pure et vive image. Pressé par son amour, il communique à d'autres qu'à lui l'être et la vie; en laissant les créatures s'échapper de son sein, il les y rappelle par un immuable décret. C'est aux deux extrémités qu'il commence son œuvre. Les esprits angéliques et la matière primordiale sont les premiers fruits de sa parole toute-puissante; mais il les rapproche par des ascensions merveilleuses : il ordonne la matière première, il la meut, il l'organise, il la vivifie, il l'humanise, il la surnaturalise. Aux lumières de la raison, aux enseignements de la conscience, il

ajoute une doctrine et une loi supérieures, et, saisissant tout l'homme par la souveraine impulsion de sa grâce, il l'achemine vers le terme suprême de son existence : la vision béatifique. Mais le péché, qui a déjà troublé le monde angélique, se jette en travers dans le plan de Dieu et le fait dévier : Dieu Père le rétablit lui-même, par l'incarnation de son Fils. Les hiérarchies finies et la hiérarchie infinie se donnent la main, dans la personne du Verbe fait chair. Les deux pôles de l'être se joignent, le fini et l'infini vivent d'une vie commune, l'abîme qui les séparait est comblé, par une main qui glorifie ce qui est petit, sans amoindrir ce qui est grand : entre Dieu et le monde se tient un Homme-Dieu. La présence de ce Dieu humilié et immolé pour notre bonheur et notre gloire se continue dans le monde, par les représentations vivantes de son autorité dans l'Église, la reproduction de ses vertus dans les saints, les souvenirs de sa vie dans la liturgie, l'application de ses mérites dans ses sacrements, la résidence réelle et substantielle de toute sa personne sous les espèces eucharistiques. La grâce est achevée, la gloire est commencée par l'effusion de l'Esprit-Saint. L'homme est configuré au Dieu-Trinité, non seulement par l'image lointaine de ses facultés naturelles, mais par les prochaines ressem-

blances et les immédiates opérations de la grâce. Et, à la fin de ce grand drame que l'on appelle la vie du genre humain, toute justice est accomplie, tout amour est consommé; le mal est refoulé dans les abîmes, et le bien immobilisé dans une éternelle gloire, une éternelle félicité. Encore une fois, Messieurs, quels mouvements! Quelles lois! Quel ordre! Quelle harmonie! Quelle musique! Ce concert intellectuel, pour qui sait l'entendre sans préjugés, sans parti pris, n'a-t-il pas toute la force d'une démonstration? C'est beau, donc c'est vrai; c'est divinement beau, donc c'est divinement vrai, car le beau est la splendeur du vrai. Vous avez déjà entendu cette conclusion, Messieurs; mais, pour l'amour de Dieu, ne vous plaignez pas si je la répète : il est des choses qu'on ne dit jamais assez.

La science théologique vous est connue, dans ses principes et ses procédés. Maintenant il est facile de déterminer sa place, par rapport aux autres sciences.

II

J'ai dit, avec le Docteur angélique, que la science théologique était subordonnée à la science de Dieu, des anges et des bienheureux. Par ses principes,

elle participe dans le temps aux lumières de l'éternité; mais, n'en ayant pas l'évidence immédiate et actuelle, elle est emportée, par son naturel mouvement, vers le lieu de son origine, et tend à se résoudre dans la science supérieure dont elle n'est ici-bas que l'humble subalterne. Cependant, bien que ses efforts ne soient pas encore couronnés et qu'elle n'ait pas acquis son perfectionnement ultérieur, elle surpasse toutes les sciences spéculatives et pratiques qui font honneur à notre raison et à notre expérience. Elle les surpasse par la certitude de ses principes, appuyés non sur l'autorité faillible de l'intelligence humaine, mais sur l'autorité infaillible de l'intelligence divine; elle les surpasse par la dignité de son objet, qui, de sa nature, échappe aux investigations de notre esprit, et ne peut être saisi qu'autant qu'il se livre lui-même; elle les surpasse par la perfection de sa fin, qui est, de toutes celles que se proposent les sciences humaines, la dernière et la plus élevée [1]; enfin, Messieurs, elle les surpasse, parce qu'elle est la sagesse même. Écoutez sur ce sujet l'enseignement de saint Thomas : « La science théologique, dit-il, est sagesse entre toutes les sagesses humaines; elle est sagesse, non pas dans tel

1. *Summ. Theol.*, I p., quæst. 1, art. 5, c.

ou tel genre, mais simplement, dans le sens le plus relevé et le plus propre. Que fait le sage? il dispose, il ordonne, il juge. Il juge les choses inférieures, par une cause supérieure : c'est pourquoi nous appelons sage, dans chaque genre, celui qui considère la cause la plus élevée de ce genre. L'architecte est un sage, par rapport aux ouvriers et manœuvres qui travaillent et préparent les matières d'un édifice; car c'est lui qui en a vu et disposé la forme dans son intelligence. Si nous considérons la vie humaine, l'homme prudent est un sage, car il dispose et ordonne ses actions vers la fin qui leur convient. Celui-là donc qui considère simplement la plus haute de toutes les causes, Dieu, peut être appelé le sage par excellence. Or, la science théologique s'occupe spécialement et proprement de Dieu, la cause suprême; elle s'en occupe, non seulement du côté où il se fait connaître par les créatures visibles de ce monde, mais du côté où il n'est connu que de lui seul, et où il se communique par la révélation. Donc, la science théologique est la sagesse par excellence, la sagesse suprême [1]. »

1. Hæc doctrina maxime sapientia est inter omnes sapientias humanas, non quidem in aliquo genere tantum, sed simpliciter. Cum enim sapientis sit ordinare et judicare, judicium autem per altiorem causam de inferioribus habeatur; ille sapiens dicitur in unoquoque genere, qui conside-

Messieurs, vous voyez clairement, je l'espère, la place de la théologie. Assise aux pieds de Dieu, à titre de subalterne, elle trône au sommet de toutes les sciences, elle en est la maîtresse, elle en est la reine. Aucune n'échappe à sa royale domination : sciences philosophique, historique, physique, politique, économique, elle corrige tout, elle gouverne tout, elle prélève sur tout l'impôt qui convient à sa propre vie, à son propre développement, à sa propre gloire.

Elle corrige; car, plus souvent qu'il ne faut, les sciences inférieures tendent à sortir de leur sphère naturelle, et à envahir la sphère sacrée que Dieu s'est réservée. La philosophie, par des spéculations hautaines, déprave la notion de l'être divin et de ses

rat causam altissimam illius generis : ut in genere ædificii artifex, qui disponit formam domus, dicitur sapiens; et architecton respectu inferiorum artificum, qui dolant ligna et lapides, vel qui parant cæmentum unde dicitur (I Cor., III) : « Ut sapiens architectus fundamentum posui. » Et rursus in genere totius humanæ vitæ, prudens sapiens dicitur, in quantum ordinat humanos actus ad debitum finem. Unde dicitur (Prov., x) : « Sapientia est viro prudentia. » Ille igitur qui considerat simpliciter altissimam causam totius universi, quæ Deus est, maxime sapiens dicitur. Unde et sapientia dicitur esse divinorum cognitio... sacra autem doctrina propriissime determinat de Deo quod est altissima causa : quia non solum quantum ad illud quod est per creaturas cognoscibile... Sed etiam quantum ad id, quod notum est sibi soli de seipso, et aliis per revelationem communicatum. Unde sacra doctrina maxime dicitur sapientia. (I. quæst. 1, art. 6 c.)

rapports avec le monde. L'histoire interprète les événements, au détriment du gouvernement providentiel et de son caractère surnaturel. La physique, par de téméraires affirmations fondées sur une observation inattentive et inachevée des phénomènes, renverse l'ordre de la création. La politique, les mains toujours tendues en avant, cherche à saisir les rênes de la conscience humaine, et à incarner le sacerdoce dans la royauté. L'économie, toute préoccupée de la matière, tend à substituer le bien-être du corps à la félicité de l'âme, le temps à l'éternité. Mais la science théologique est là; ses principes immuables lui servent de mesure pour juger les conclusions des autres sciences, et de verges pour les faire rentrer dans le cercle naturel de leurs investigations. Tout ce qui la contredit est erreur et mensonge; quiconque se révolte contre sa discipline, après s'être retranché de la communion de la foi, se retranche à la fin de la communion du bon sens.

Elle corrige et elle gouverne : c'est-à-dire qu'elle entraîne toutes les sciences vers les plus hauts principes et la dernière fin. Le philosophe, chevauchant sur les propositions d'une argumentation difficile, arrive jusqu'à la connaissance de Dieu : le voilà debout, sur la pointe du promontoire, d'où il aperçoit

les vagues lumineuses de l'infini. Mais la science théologique descend auprès de lui : — Tu ne vois rien encore, dit-elle, monte plus haut, *Ascende superiùs!* Dieu est; mais, si tu veux savoir comment il vit, viens avec moi, je te le montrerai. Ils sont trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et l'Esprit : *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum, et Spiritus sanctus.* Tu sais que l'âme humaine est une substance simple, intelligente et libre; mais monte plus haut, *Ascende superiùs!* et vois comment elle est baignée dans la grâce de Dieu, et élevée en quelque sorte jusqu'à une dignité infinie. Instruit par la caducité des biens terrestres, tu sais que le bonheur est au delà des rivages de ce monde; mais monte plus haut, *Ascende superiùs!* le bonheur est dans l'essence divine, bue à longs traits par l'homme glorifié. Historien, tu contemples la succession des âges, des sociétés et des empires; tu y découvres vaguement la conduite de Dieu sur les destinées de l'humanité; mais monte plus haut, *Ascende superiùs!* regarde le point central des siècles, la plénitude des temps, l'axe du monde historique, le Verbe incarné : c'est vers lui que convergent tous les événements, c'est autour de lui qu'ils se meuvent; les âges sont remplis de sa divine présence. Physicien, tu t'élances vers les

cieux, tu descends jusqu'aux entrailles de la terre : le monde sidéral, l'homme, les animaux, les plantes, les couches du globe, les feux souterrains, les éléments, les forces, les mouvements de la gravitation et de la génération, te racontent la gloire de Dieu; mais monte plus haut, *Ascende superiùs!* admire, dans le monde surnaturel, les types immortels de tout être, de toute vie, de toute loi, de tout ordre, de toute harmonie. Souviens-toi que la nature entière a été lavée et purifiée dans le sang du Christ : *Terra, pontus, astra, mundus, quo lavantur flumine* [1]; que la sublime architecture du corps humain, détruite par la mort, sera restaurée, un jour, par le souffle de Dieu; que les mondes et les espaces glorifiés deviendront la patrie de l'humanité arrachée aux horreurs de la tombe. Politique, si tu n'as pas oublié que tout pouvoir vient de Dieu et que tout gouvernement doit imiter ici-bas sa paternelle Providence, tu prépares le bonheur des peuples dans la paix, la paix dans une législation à la fois vigoureuse et bienfaisante; mais monte plus haut, *Ascende superiùs!* donne la main à l'Église, et rappelle toi que, sans elle, il n'y a pas de salut pour les nations. Économiste, fais de la terre un paradis, si

1. Hymne de la Passion.

tu le peux; mais ne t'arrête pas aux froids calculs de la philanthropie, monte plus haut, *Ascende superiùs !* et demande des inspirations à une vertu qui n'est pas de la nature, la divine charité. Sciences, plus haut! arts et industrie, enfants des sciences, plus haut! plus haut que la beauté créée! plus haut que les progrès terrestres! Montez! montez! jusqu'à Dieu, jusqu'au Christ, jusqu'à ses saints, idéal de la beauté! jusqu'au salut du genre humain, jusqu'au ciel, terme de tous les progrès!

Cris sublimes de la plus sublime des sciences! pourquoi ne sont-ils pas toujours entendus? Mais qu'à cela ne tienne, Messieurs : les sciences humaines, malgré l'inexplicable entêtement qui les comprime dans des spécialités étroites, n'échapperont pas au royal pouvoir de la science théologique. Elle saura prélever, sur leurs travaux, l'impôt dont elle a besoin pour soutenir l'honneur de son gouvernement. Toute science subira la loi qui l'oblige d'apporter aux pieds de Dieu gloire et hommage, selon cette parole : *Afferte Domino gloriam et honorem.* Platon, Aristote, Tacite, Suétone, Hippocrate, Galien, Ptolémée, Justinien, tous les anciens, mais mieux encore les modernes, verseront au trésor théologique leurs plus précieux biens. Les règles du raisonnement, les dates, les monuments, les manus-

crits, les découvertes astronomiques, géologiques, anatomiques, les codes, les calculs de l'économie, serviront à la fécondation des principes théologiques, aux établissements du christianisme, à la confirmation des livres saints, à l'élucidation des mystères, au développement de la casuistique, à l'application de la charité dans les œuvres publiques. Après avoir travaillé pour leur propre compte, une foule de savants s'étonneront d'apprendre qu'ils ont préparé, comme d'humbles manœuvres, les matériaux du temple que la science théologique construit au Dieu trois fois saint; qu'en fin de compte, le christianisme est un fait, que l'Écriture a raison, que ses récits s'illuminent, à mesure que les systèmes de la nature se fixent, que la loi évangélique a transformé le droit social, et que, dans toutes les spéculations humanitaires, il faut avoir égard aux vices, aux vertus et aux secours dont la doctrine sainte définit, avec une merveilleuse précision, la nature, l'ordre et les effets. Les arts représenteront et chanteront la divine beauté que contemple la grande science, et les chars enflammés de l'industrie, en répandant ses principes divins par la bouche des apôtres qu'ils emportent dans leurs flancs, prépareront l'universalité de son règne.

La théologie est reine des sciences. Ne vous en

offensez pas, Messieurs; ne criez pas, comme le vulgaire, à l'asservissement de la raison : sans la raison, la théologie n'existerait pas, puisqu'elle n'est rien autre chose que l'application des facultés logique, comparative et méthodique, rationnelles, enfin, aux principes révélés. La théologie fait monter avec elle la raison, sur le trône qu'elle occupe au sommet du monde scientifique. Je n'admets donc pas, je ne puis admettre que l'on dise, par opposition : les théologiens et les savants. Cette division est misérable et menteuse, car qui n'est pas savant ne peut pas être théologien. Agitez-vous dans la sphère de vos spécialités; demandez aux instituts des mentions honorables, des prix et des couronnes; soyez de savants mathématiciens, de savants chimistes, de savants astronomes, de savants économistes; soyez tout ce que vous voudrez : vous ne sortirez jamais de l'humble rôle de sujets du théologien. Tous vos traités passeront par ses mains, et subiront le contrôle de ses principes, jusqu'à ce qu'il juge à propos de les incorporer à ses œuvres : car lui, c'est le savant universel; lui, c'est votre roi!

Hommes illustres qui, depuis les jours d'Augustin, avez corrigé, gouverné, appliqué les sciences humaines, au profit de la vérité descendue des cieux, je vous salue! Je voudrais pouvoir vous nommer

tous et parler de vos œuvres; mais il faut que je m'arrête. Pardonnez-moi cependant une préférence de l'amour fraternel, et permettez-moi de couronner de mes louanges le grand docteur Thomas d'Aquin. Je l'ai vu dans le tableau d'un artiste, admirateur de son génie. Il était assis sur un trône, entre le ciel et la terre; l'Esprit-Saint planait sur sa tête, le Verbe incarné parlait à son oreille, les prophètes et les écrivains sacrés inondaient de lumière son vaste front, la science humaine lui envoyait d'en bas ses rares et faibles rayons, et de sa bouche s'échappait un fleuve où venait boire un peuple infini de grands hommes. Comme il était calme, puissant, glorieux, dans son triomphe! Comme on sentait bien qu'il était roi! Oui, il est roi! le Christ a approuvé sa doctrine, les Souverains Pontifes l'ont appelée miraculeuse, les universités et les ordres religieux l'ont adoptée comme la règle suprême de leur enseignement : car elle est forte, elle est vaste, elle est profonde, elle est complète, elle est sublime, elle est sainte. On la croyait étouffée par l'oubli du siècle impie qui nous a précédés, et voilà qu'elle revit, dans toute sa splendeur et son autorité. Nos presses gémissant, afin de multiplier les œuvres de celui qui fut roi parmi les rois. Pourquoi cela, Messieurs? Pourquoi cette reviviscence de la théologie thomiste?

Parce que le désir et le besoin de notre siècle est de concilier entre elles la foi et la raison, la révélation et la science, et que cette conciliation n'a été faite plus hardiment, plus sagement et plus complètement par aucun autre que par saint Thomas. Il est allé chercher la science échappée de la maison du Maître, comme l'ange alla chercher au désert la fugitive Agar, et il l'a fait mettre à genoux aux pieds du Dieu qu'elle avait oublié et trahi. Toutes les connaissances de son temps rendirent, par sa plume, hommage à la vérité divine, et, bien qu'il n'ait eu à son service que des éléments imparfaits, il nous offre, dans son enseignement, le modèle parfait de ce que nous pouvons accomplir de nos jours. O Thomas! père de ma pensée, ami de mes veilles, toi dont le nom seul suffit à la gloire des Frères-Prêcheurs, que n'es-tu né dans notre siècle troublé! Comme ta puissante raison s'emparerait des admirables découvertes de la science, et de quelles nouvelles et sublimes lumières tu enrichirais la doctrine sacrée! Nos efforts partiels s'épuisent dans des œuvres de détail, et il manque au monde théologique la synthèse de tout ce qui s'est fait depuis un demi-siècle, pour rallier la science humaine aux principes divins. Dieu nous enverra-t-il bientôt un autre enfant de la noble famille dont Thomas fut la gloire?

Je n'en sais rien, Messieurs; mais, si le monde a besoin de ce miracle, n'en doutez pas, il se fera. Un humble prêtre, un moine obscur surgira tout à coup, qui, rempli de toute la science du ciel et de la terre, unira ses travaux à ceux de son ancêtre Thomas d'Aquin, incorporera la Somme du XIX[e] ou du XX[e] siècle à celle du XIII[e]; et, avant les jours mauvais qui précèderont la fin des temps, l'humanité stupéfaite verra se dresser devant elle un monument intellectuel, portant à son frontispice cette inscription merveilleuse : Temple des deux filles de Dieu, la foi et la raison.

QUARANTIÈME CONFÉRENCE

DE LA DÉFENSE DE LA FOI

Messieurs,

Nous avons couronné la Théologie, déposé le sceptre entre ses mains, et assis son trône au sommet des sciences humaines, dont elle est la reine. Tout serait au mieux, s'il n'y avait, dans l'empire de la grande science, un ferment de discorde qui jamais ne fut ni ne sera étouffé; si son règne, bien qu'affermi par l'autorité divine, n'était perpétuellement agité par de tumultueuses contradictions. Les oppositions intestines, qui troublent chacun de nous dans la tranquille possession de la vérité éclatent au dehors, et la reine des sciences se voit contrainte d'appliquer à son gouvernement ce vieil axiome qui dit à tout pouvoir : « Prépare la guerre, si tu veux la paix : *Si vis pacem, para bellum.* » Depuis longtemps, la

guerre est préparée. Saint Paul, dont le regard profond voyait, dans les premières agitations de l'Église, le présage assuré et le germe funeste de toutes les contradictions de l'erreur, voulait que son disciple fût prêt non seulement à exhorter les fidèles dans la saine doctrine, *exhortari in doctrina sana*, mais encore à repousser et à confondre les contradicteurs, *et eos qui contradicunt arguere* [1]. Et saint Jérôme, tout fier des premiers exploits de la dialectique sacrée, s'écriait : « Tout ce qu'il y a dans le siècle d'opinions perverses, tout ce qui appartient à la sagesse de la terre et qui croit avoir de la solidité, tout cela est renversé par la dialectique et se résout en cendre et en fumée, comme la paille sous l'action du feu [2]. » La théologie est donc une science militante, non pas à la manière de ces conquérants hardis et sans conscience qui cherchent à étendre leur pouvoir *per fas et nefas*, mais à la manière de ces rois justes et pacifiques qu'on voit toujours en armes, aux portes de la patrie menacée. Protéger la foi, c'est son devoir, et, pour accomplir ce devoir, elle n'a pas d'autre bouclier ni d'autre épée que cette même raison, dont elle se sert pour féconder, élucider, ordonner entre elles les vérités surnatu-

1. Ad Tit., cap. I, 9.
2. Hieron. *super Ezechiel.*

relles. Voilà pourquoi nous avons dit, avec saint Augustin, que le troisième office de la raison, la troisième loi de ses rapports avec la foi, était de défendre les principes de la révélation contre toutes les attaques de la raison : de là, Messieurs, la controverse religieuse. Voyons aujourd'hui quel est l'objet de la controverse religieuse, et quel usage en a fait jusqu'ici la science théologique, au profit de la foi.

I

Détruire les objections de l'erreur, de quelque manière qu'elle s'attaque aux principes de la foi et à leurs légitimes conclusions, c'est l'objet propre de la controverse religieuse. Elle se doit tout entière à cette œuvre. C'est à tort qu'elle se laisse tenter par des combats d'opinions, et qu'elle y dépense le meilleur de ses forces. Les vérités surnaturelles planant en des régions élevées, où il nous est impossible de les saisir, et ne se révélant à nous que par des formules mystérieuses, il n'est pas étonnant que certaines de nos explications et interprétations diffèrent entre elles. Mais ces dissentiments ne doivent point nous agiter, ni nous faire perdre les respectueuses et délicates attentions de la cha-

rité. Nos esprits, bien que divisés par les systèmes, demeurent unis dans la même foi, en attendant le jugement de l'autorité souveraine, qui, étant le lieu le plus haut, le plus sûr, le plus divin de nos principes, ainsi que je le faisais remarquer dernièrement, est aussi le juge infaillible de tout ce qui s'y rattache. Toute opinion, si l'on applique ce mot aux jugements qui flottent entre les ténèbres de l'ignorance et les lumières de la certitude, toute opinion suppose le doute, et, selon la parole du grand Augustin, devenue un des axiomes de l'Église : « Dans les choses douteuses, l'esprit est libre, *in dubiis libertas.* »

L'esprit est libre : donc, il nous est permis de produire au dehors nos propres opinions, et de les justifier, si c'est possible, par de solides raisonnements. Mais nous ne devons pas violenter les opinions d'autrui, ni chercher à les opprimer. Je hais les despotes, quels qu'ils soient, et, entre tous, et par-dessus tous, ceux dont l'humeur acariâtre ne peut supporter de libres dissentiments; ceux dont le verbe insolent s'épanche en injures et en anathèmes contre leurs libres contradicteurs ; ceux dont l'altière et aveugle raison est sans cesse occupée à forger des chaînes et à fabriquer des jougs, pour tous les libres systèmes auxquels l'Église elle-

même a accordé la paix. Jamais de meilleur cœur je ne crie : A bas les tyrans! que lorsque je lis les pages tumultueuses où ils osent exprimer sans pudeur les fières et âpres exigences de leurs esprits.

La tyrannie des opinions procède d'un détestable orgueil et d'une damnable présomption. L'homme s'y habitue à ne plus connaître d'autre autorité intellectuelle que lui-même, et, en exagérant ce qu'il peut croire librement, il s'achemine, par une juste premission de Dieu, vers les abîmes de l'erreur. Aucune main propice ne peut plus le retenir, tant est violent le mouvement de sa course, et aveugle la confiance qu'il a en lui-même. Il tombe... il est tombé! et nous le voyons, ce génie des tempêtes, ce despote avili, s'abreuver à plaisir de tous les déshonneurs de l'apostasie. La tyrannie des opinions, en nous faisant oublier le respect des pensées et des jugements d'autrui, nous fait oublier aussi le respect des personnes : de là ces impitoyables dédains, ces interprétations malveillantes, ces insultes publiques dont le scandale ne peut être atténué que par des suppositions qui diminuent l'estime dont devraient être entourées les meilleures réputations. La tyrannie des opinions affaiblit, en les divisant, les forces vives de la vérité.

Pendant que la controverse religieuse est engagée entre de libres idées, l'erreur, qui devrait recevoir tous les coups, triomphe de nos dissensions et se fortifie dans la paix que lui assurent nos guerres civiles. Il est vrai, Messieurs, que Dieu sait tirer le bien du mal, et nous donner le consolant spectacle d'hommes ennemis qui s'accordent merveilleusement encore sur les vérités de foi : mais j'aime mieux le parfait respect de la liberté, l'union profonde et sincère des âmes, dans la diversité des jugements. Encore une fois, je déteste la tyrannie des opinions, et, s'il m'est permis de vouloir quelque chose, je veux que vous la détestiez avec moi.

Mais, prenez garde : il y a tout près d'ici une lâcheté, hautement et perfidement réclamée par ceux qui confondent à dessein l'erreur et l'opinion. A les en croire, la controverse religieuse a fait son temps. Nous devons nous entendre avec eux sur les principes généraux d'une morale facile, et laisser s'user, au frottement de toutes les contradictions, les vérités surannées qui, jusqu'ici, ont commandé notre foi. De quelque manière qu'elle se produise dans le monde des idées, l'erreur a des droits, l'erreur veut être respectée, car ce n'est qu'une nuance du vrai. Cette absurdité a été écrite en toutes lettres, et, en plein siècle de lumière, nous avons appris que le

noir était une nuance du blanc; l'absorption totale du rayon solaire, une nuance de sa réflexion totale; notre absence d'un lieu, une nuance de notre présence; le oui, une nuance du non. Ce n'est pas ainsi que vous entendez les choses, Messieurs, je ne m'en étonne pas. Votre bon sens se rit des subtilités de nos sophistes, et, voyant l'erreur telle qu'elle est, une opposition radicale à la vérité, vous dites d'une commune voix : Le respect pour l'erreur est impossible. Est-ce que celui qui salue la vérité peut saluer l'erreur sans se déshonorer? Est-ce que la grande science, abreuvée des clartés divines, peut laisser monter vers elle les ténèbres qu'il plaît à Satan d'amasser autour de son empire? Est-ce que Dieu peut se réjouir de l'embrassement ridicule et insensé d'une affirmation et d'une négation? Du respect pour l'erreur! Oh! non, jamais cette honte, jamais cette infamie! J'aurai du respect pour l'âme aveuglée de mon frère. Cette pauvre et chère âme! je ferai plus que de la respecter, je l'aimerai de tout mon cœur, je ne la regarderai jamais qu'avec une tendre compassion, je l'arroserai de mes larmes; je la toucherai, comme mon Sauveur touchait jadis les malades et les infirmes; je la couvrirai, contre les coups de la mort éternelle qui la menace, du bouclier de mes prières.

Mais respecter la lèpre infecte dont elle est souillée! Je ne le puis pas, mon Dieu, et, si rien que le fer et le feu ne la peut enlever, j'y mettrai le fer et le feu.

Donc, autant la controverse religieuse doit être respectueuse et facile pour les libres opinions, autant elle doit être intolérante et fière pour l'erreur. Afin que demeurent intègres et immaculés les principes sacrés dont la défense lui est confiée, il faut qu'elle en repousse, partout et impitoyablement, les contradictions.

Or, la première contradiction de l'erreur relativement aux principes de la foi, c'est celle qu'annonçait prophétiquement l'Apôtre, lorsqu'il disait : « *Oportet hæreses esse :* Il faut qu'il y ait des hérésies. » La raison, en acceptant le fait de la révélation et en se soumettant au joug de l'enseignement divin, ne sait pas toujours se tenir dans les bornes des légitimes opérations qui constituent la science théologique. Féconder les principes, s'approcher des mystères par des comparaisons et des analogies, ordonner les vérités premières avec les vérités acquises, contempler le sublime ensemble de la révélation, c'est trop peu pour son ambition : il lui semble qu'elle a le droit d'entrer dans les entrailles mêmes de la vérité, et qu'elle peut, par des inter-

prétations privées, en rectifier les vieilles formules. C'est ainsi qu'Arius, considérant de trop près le dogme transcendantal de la Trinité, se trouve mal à l'aise devant ce Dieu qui engendre un autre lui-même; il lui paraît mieux qu'il y ait là une création, et que le Verbe, dépouillé de sa consubstantialité, devienne une sorte de cause seconde, éternelle et universelle par rapport aux autres créatures. Nestorius, contemplant la personne de Jésus-Christ, s'embarrasse dans la duplicité des natures, et conclut à la duplicité des personnes. Eutychès, au contraire, trop appliqué à l'unité de la personne, conclut à l'unité de nature. Luther, préoccupé de la nécessité et des mérites de la foi, ne veut plus des œuvres. Calvin, écrasé par le mystère de la coopération divine dans les actes humains, veut que Dieu fasse tout en nous, et le bien et le mal. Souvent une erreur enfante une autre erreur. Dix, vingt dogmes succombent, sur les ruines de celui qui fut frappé le premier, tant c'est le privilège de notre sainte doctrine d'être intimement liée dans ses parties. Mais, enfin, les fondements demeurent, et c'est sur eux que s'appuie fermement la controverse religieuse, pour confondre les oppositions de la raison hérétique. Puisque la révélation des vérités surnaturelles est un fait qu'elle accepte, il

suffit de lui démontrer que ses téméraires interprétations contredisent les formules antiques que tous les siècles ont vénérées, comme descendues de la bouche même de Dieu, et que l'Église enseignante, chargée du dépôt de la foi, a toujours conservées avec un soin jaloux. Sans doute, le désastre doctrinal qui résulte de la négation ou de la corruption d'un dogme fondamental peut devenir une réfutation victorieuse de l'hérésie. Sans doute, on peut la suivre dans les sentiers couverts qu'elle parcourt, pour mieux déguiser ses erreurs; sans doute, on peut mettre à nu ses vaines subtilités. Mais sa défaite est plus assurée, si l'on invoque contre elle la parole divine, dont elle reconnaît l'autorité : pour échapper à cette controverse sommaire, il faut qu'elle se réfugie, de l'incrédulité partielle, dans l'incrédulité absolue.

L'incrédulité absolue, voilà l'universelle patrie des contradictions. C'est de ce côté que la controverse religieuse doit dépenser toutes ses forces. Le fait auguste de la révélation n'est pour l'incrédule qu'une chimère, qu'il s'efforce de détruire, afin d'établir définitivement le règne du révélateur suprême, du vrai verbe de vérité et de vie, la raison. A cet effet, le monde philosophique et le monde historique subissent, depuis des siècles, d'épouvan-

tables réquisitions. Des légions de sophismes et de faits controuvés ou mal interprétés s'avancent fièrement en ordre de bataille, et menacent la base même de nos dogmes, c'est-à-dire l'intervention visible et manifeste de Dieu. Vous savez, Messieurs, de quelle manière la controverse religieuse dissipe ces objections enrégimentées, qui, pour le plus grand nombre, ont été plusieurs fois ressuscitées d'entre les morts. Vous savez comment nous triomphons de tout ce qui a été dit, et contre la possibilité des prophéties et des miracles, et contre leur force démonstrative, et contre l'autorité des témoignages qui affirment leur existence. Semblable aux Juifs affranchis qui construisaient d'une main les murs sacrés du temple et repoussaient de l'autre l'ennemi, en établissant la notion de la foi, des mystères, de l'ordre surnaturel, le fait de la révélation, je me suis servi de la raison comme d'une épée, pour combattre et frapper à mort les objections de l'incrédulité. Ai-je réussi? Je n'ose le prétendre; mais, quoi qu'il en soit, l'incrédulité ne se tait pas encore : vaincue sur le terrain des faits, elle en appelle aux idées, et proteste contre la parole de Dieu, au nom des absurdités qu'elle prétend découvrir dans les principes mêmes de la foi.

— Je n'ai pas besoin, dit-elle, de cette exhibition du merveilleux qui vous semble un argument sans réplique. Les prophéties et les miracles, dont vous vous servez pour prouver le fait de la révélation et vous assurer la possession de la parole de Dieu, ne signifient rien. Le Seigneur n'a pas parlé : *Hoc Dominus non locutus est;* il n'a pas parlé, parce qu'il est la sagesse et la vérité suprêmes, et que vos dogmes portent dans leurs flancs des contradictions monstrueuses qui accusent la paternité d'un esprit en délire. Faites-nous voir par des démonstrations rigoureuses, prises dans l'essence même des choses, la sagesse et la vérité de vos dogmes, et nous croirons. — Messieurs, j'ai déjà répondu à cette objection, dans une conférence où je traitais des erreurs du rationalisme, relatives aux mystères de la foi [1]. Elle se présente ici avec plus de force, de gravité et d'étendue. Je ne puis la laisser passer, dussé-je me répéter.

La position que prend l'incrédulité vis-à-vis des principes divins est injuste et déraisonnable. Nous ne faisons pas profession de comprendre les vérités mystérieuses, descendues du ciel par la bouche de Jésus-Christ : nous faisons profession de les croire.

1. Voyez quatrième Conférence.

Notre foi se justifie par des signes illustres. Nous sommes en possession, c'est à nous d'attendre les démonstrations de l'incrédulité. « Un soutenant, dit le savant Leibnitz, n'est point obligé de rendre raison de sa thèse; mais il est obligé de satisfaire aux instances d'un opposant... C'est à l'objection d'entamer la matière, et il suffit à celui qui répond de dire oui ou non... Quand quelqu'un me propose un argument qu'il prétend être invincible, je puis me taire, en l'obligeant seulement de prouver, en bonne forme, les énonciations qu'il avance... Le soutenant est comme un commandant assiégé, couvert par ses ouvrages, et c'est à l'attaquant de les ruiner. Le soutenant n'a point ici besoin d'évidence, il ne la cherche pas; mais c'est à l'opposant d'en chercher contre lui et de se faire jour par ses batteries, afin que le soutenant ne soit plus à couvert. Quand on se contente de soutenir la vérité d'un mystère, sans se mêler de le vouloir faire comprendre, on n'a pas besoin de recourir aux maximes philosophiques générales ou particulières pour la preuve; et, lorsqu'un autre nous oppose quelques maximes philosophiques, ce n'est pas à nous de prouver, d'une manière claire et distincte, que ces maximes sont conformes à notre dogme, mais c'est à notre adversaire de prouver qu'elles

y sont contraires [1]. » Ainsi donc, Messieurs, nous ne devons point à l'incrédulité la démonstration directe qu'elle nous demande, mais seulement une démonstration indirecte, par voie de réfutation et de controverse. La science théologique se tient debout aux portes du temple où Dieu réside, caché sous le voile impénétrable des mystères, et elle attend, l'épée de la dialectique au poing, l'armée des objections pour les frapper. Or, les objections de l'incrédulité sont toutes d'humbles mortelles, quoi qu'en disent certains théologiens trop effrayés de l'obscurité des mystères et de la puissance de la raison. Le cinquième concile de Latran a solennellement déclaré qu'aucun argument contraire aux vérités de foi, d'où qu'il soit tiré, ne pouvait rester debout, car tous peuvent se résoudre : *cum omnia solubilia sint*. En effet, s'il était possible de construire contre un de nos dogmes une objection insoluble, ce serait fait de lui; « car, dit fort bien Leibnitz, quelle autre raison légitime pour rejeter un sentiment peut-on avoir, si un argument contraire invincible n'en est pas une? et quel moyen aura-t-on, après cela, de démontrer la fausseté et même l'absurdité de quelque opinion [2]? »

1. Leibnitz, cité par Delamare, *La foi conciliée avec la raison.*
2. *Discours de la conformité de la foi et de la raison.*

Mais je me demande où les incrédules iraient chercher des objections insolubles contre les mystères. Ils ne les voient pas mieux que nous; les formules qui les expriment, bien que composées de termes simples et clairs, ne font descendre en notre esprit que des idées inévidentes. L'inévidence équivaut-elle à l'absurdité, et avons-nous le droit de nous révolter contre elle? Non, ce serait trahir la cause même de notre raison et de notre expérience. Que de choses inévidentes nous croyons, sur le témoignage de nos sens! Que de connaissances incomplètes servent d'éléments à nos affirmations purement rationnelles! Pourquoi, dans le monde divin, n'y aurait-il pas des idées évidentes pour les intelligences supérieures, rapprochées du centre des lumières, inévidentes pour notre pauvre et infirme raison? « Dieu ne nous a fait connaître qu'une partie de ses voies, s'écriait Job, et, si ce que nous avons entendu n'est qu'une petite goutte de sa parole, qui pourrait voir, sans être écrasé, les foudres de sa grandeur [1]? — Quel homme pourrait connaître le secret de Dieu? dit le Sage; les pensées des mortels sont chancelantes, et leur prévoyance est incertaine. Le corps qui se corrompt

1. Job., cap. XXVI, 14.

rend l'âme lourde, et cette terrestre demeure abat l'esprit troublé par mille sollicitudes. Difficilement nous pouvons juger ce qui est sur la terre, et nous ne trouvons que par le travail ce qui est à notre portée. Qui donc poussera ses recherches jusque dans les cieux? Ce que tu penses, ô Dieu, qui le saura, si tu ne donnes la sagesse et si tu n'envoies d'en haut ton Esprit-Saint [1]? » Et saint Paul : « Les choses de Dieu, personne ne les connaît, si ce n'est l'Esprit de Dieu lui-même [2]. » Il est donc impossible de voir le fond des mystères, et, quelle que soit l'application de notre esprit, nous n'y découvrirons jamais la contradiction, l'absurdité. Car de deux choses l'une : ou bien l'absurdité est visible au premier coup d'œil, comme quand je dis : le cercle est carré; mais, s'il en est ainsi, pourquoi n'a-t-elle pas été vue, au moins par les esprits supérieurs qui, depuis dix-huit siècles, font profession de croire aux mystères? Ou bien la contradiction se cache au sein même de la formule, et il faut l'en faire sortir en analysant et développant les idées, et les faisant descendre, de conséquence en conséquence, jusqu'à l'affirmation simultanée du oui et du non; mais, pour analyser et développer les idées,

1. Sap., cap. IX, 13-17.
2. I Cor., cap. II, 11.

il faut qu'on les voie complètement, sans quoi les conclusions qu'on en tire ne peuvent rien valoir. Voyez-vous complètement les idées des mystères? Non. Je dis que Dieu est une seule nature en trois personnes, et vous ne savez ni ce qu'est la nature, ni ce qu'est la personnalité en Dieu; et, par conséquent, vous ne pouvez savoir les relations possibles, nécessaires, entre la personnalité et la nature divines. Je dis que Jésus-Christ est un Dieu-homme, et vous ne savez ni tout ce que l'homme peut devenir, ni tout ce que Dieu peut en faire; et, par conséquent, vous ignorez les limites de leurs rapports mutuels. Analysez, développez tant que vous voudrez; prouvez-moi que, d'après ce que vous avez vu dans les formules des mystères, vous y avez découvert le oui et le non. Je m'amuse de vos labeurs, je me ris de vos prétentions, et je sauve ma foi en me réfugiant du côté de ce que vous n'avez pas vu, du côté de ce que vous ne pouvez pas voir.

— Cependant, n'y aurait-il pas, dans les vérités naturelles, une mesure qui, appliquée aux principes de la foi, les convaincrait de contradiction et d'absurdité, de telle sorte que, bien qu'il soit impossible de voir le fond des idées exprimées par les formules, on puisse néanmoins découvrir le vice de leur rapprochement? De cette manière, nous

aurions des objections insolubles. — Cet espoir de l'incrédulité est chimérique, et se dissipe au premier examen. Les vérités naturelles sont ou secondaires, contingentes et dépendantes d'un ordre spécifiquement déterminé par Dieu, ou primitives, éternelles et nécessaires. Ni les unes ni les autres ne fournissent les éléments d'une argumentation victorieuse, contre les principes divins. Les vérités contingentes, pouvant être ou ne pas être, s'écroulent inévitablement, dès qu'on veut leur faire porter le poids d'une comparaison avec les mystères de la foi. C'est une loi de la nature, par exemple, que les vivants se multiplient par une union que Dieu a bénie; mais il pourrait en être autrement : chaque homme porterait en soi le germe fécond de sa race, et le développerait sous l'action unique et solitaire du propre foyer de sa vie. Donc, de l'ordre présent, il est impossible de conclure contre l'enfantement virginal dont Jésus-Christ est le fruit béni. Et ainsi du reste. Plus la puissance de Dieu est grande, plus les possibilités sont innombrables, plus il y a de ressources contre les objections tirées des vérités secondaires et contingentes.

Mais quelle ressource avons-nous contre les objections tirées des vérités primitives et nécessaires? Aucune, si ce n'est l'impossibilité absolue où se

trouve l'incrédulité de nous montrer une proposition de foi qui nie clairement et précisément ce qu'affirment clairement et précisément ces vérités. Les plus fortes tentatives, à cet égard, ont toujours échoué misérablement. Ainsi, on a voulu exploiter contre le dogme de la Trinité cet axiome connu de tous : *Quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se* : les choses identiques à une troisième sont identiques entre elles. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit, sont identiques à la nature divine : donc, ils sont identiques entre eux et ne forment qu'une seule et même personne; et cependant la foi les distingue : donc, la foi admet le oui et le non, la contradiction, l'absurde. Mais, pour peu qu'on examine l'énoncé du mystère, il y a là une horrible confusion. Nous disons, il est vrai, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont identiques à la nature divine, et que, par conséquent, ils sont un seul et même Dieu, ce qui est parfaitement conforme à l'axiome proposé; mais nous ne disons aucunement : le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont identiques à la personne, et sont cependant trois personnes distinctes. La nature, que l'on prend pour point de comparaison, ne détruit pas les rapports respectifs des personnes qui lui sont identiques. Prenons un exemple qui, bien que très imparfait,

vous fera mieux saisir cette explication. Si vous traversez un corps par autant de lignes parallèles qu'il y a d'atomes, dans le triple sens de la longueur, de la largeur et de la profondeur, chaque point de jonction des lignes étant un atome, vous conclurez évidemment que la longueur, la largeur et la profondeur sont identiques, quant à la substance; et, si cette substance est du marbre, vous direz : La longueur, la largeur et la profondeur sont un seul et même marbre. Mais vous ne direz pas : La longueur est la largeur, la largeur est la profondeur, et réciproquement. L'identité de substance ne détruit pas les rapports respectifs des trois dimensions. Il faut donc compléter l'axiome qu'on applique à la Trinité : Les choses qui sont identiques à une troisième sont identiques entre elles, — par cet autre axiome : La diversité des rapports enlève toute espèce de contradiction : *Diversitas relationum tollit contradictionem.*

Je sais que l'incrédulité se retourne du côté des systèmes que la science théologique a inventés pour expliquer tant bien que mal le *comment* des mystères : elle se flatte de les confondre, de les réduire à néant. Cela me paraît excéder les bornes de la présomption, et, si c'était le temps et le lieu, je pourrais bien démontrer à l'incrédulité qu'elle

se trompe, et que les systèmes théologiques sont plus fermement appuyés sur leurs arguments qu'elle ne le pense. Mais je passe condamnation sur ce point; j'affirme que, quand bien même l'incrédulité détruirait une à une toutes les raisons dont se servent les théologiens pour atténuer l'obscurité des propositions de foi, elle n'aurait rien fait contre les propositions elles-mêmes. La lumière, les couleurs, la foudre, les tremblements de terre, les gigantesques palpitations de l'Océan, cesseraient-ils d'être, de nous réjouir, de nous épouvanter, de nous ravir, parce qu'on aurait proposé des objections insolubles, contre les systèmes inventés pour expliquer leur nature et leurs causes? La lumière est-elle une émission de l'astre qui, chaque jour, se balance au sommet de notre firmament, ou bien n'est-elle que la vibration d'ondes subtiles et impondérables, qui remplissent l'espace? Que m'importe? Mon œil la reçoit et s'en abreuve avec délices. Les couleurs sont-elles une propriété des corps, ou bien le résultat de la décomposition du rayon solaire? Que m'importe? La nature en est parée comme d'un habit de fête, et leurs nuances harmonieuses me réjouissent sans cesse. La foudre est-elle une explosion du feu céleste, ou bien la rencontre subite des deux pôles opposés d'un fluide? Que m'importe? La

foudre me fait peur. Le tremblement de terre est-il produit par un échappement du feu central ou par la course insensée d'un fluide? Que m'importe? Le tremblement de terre m'épouvante et me consterne. Le flux et le reflux de la mer vient-il de l'attraction lunaire ou d'une oscillation du globe? Que m'importe? Quand je suis en face de l'Océan, mon cœur palpite avec les flots, et mon âme ondule en silence, sur les plaines infinies qui se déroulent devant moi; j'oublie les heures, dans cette uniforme et austère contemplation, et je ne m'en retire jamais sans dire, avec le plus grand des poëtes : « O admirables soulèvements de la mer! *Mirabiles elationes maris!* » Donc, qu'importent les systèmes théologiques sur le *comment* des mystères? La raison théologique, si elle est sage, ne doit point se troubler des diversions de ses adversaires, ni les suivre sur le terrain vague et inconstant des systèmes. Qu'elle se borne à défendre la substance même des dogmes révélés : nous pouvons lui garantir l'invulnérabilité. Aucune objection insoluble ne se dressera devant elle. Elle pourra tout confondre, tout détruire, tout mettre à néant. C'est l'objet propre de la controverse religieuse. Cette controverse, la science théologique en a fait un constant usage au profit de la foi, ainsi que nous l allons voir.

II

C'est assez l'habitude aujourd'hui d'oublier les longues années de l'Église, et de résumer l'histoire de ses démêlés avec les adversaires de la vérité, dans une période unique, sur laquelle on répand plus d'injures que de larmes, bien qu'on l'appelle, avec attendrissement, l'âge douloureux de l'humanité. De là cette conclusion qui fait frémir les estimables citoyens condamnés à la lire plusieurs fois l'an : — L'Église ne raisonne et ne discute qu'avec le fer et le feu. Si les libres penseurs n'arrêtaient son bras, ce serait la vérité ou la mort : souvenez-vous de l'Inquisition. — Je ne demanderais pas mieux qu'on se souvînt de l'Inquisition, si l'on voulait savoir au juste ce que c'est. Tant de fausses interprétations et de calomnies ont été accumulées autour de ce saint tribunal, qu'il est difficile que les ignorants lui pardonnent d'avoir existé. Mon intention n'est pas de justifier, par une thèse, l'estime que j'ai toujours professée à son endroit, mais de vous prémunir contre des jugements trop hâtifs, en vous proposant une série de questions, que je vous prie d'examiner avant de vous prononcer définitivement.

L'Église est-elle, dans l'ordre de la foi, la mère des chrétiens qui se sont engagés, par le baptême, à lui obéir?

L'Église, mère des chrétiens, a-t-elle le droit de les punir, s'ils sont infidèles et opiniâtres dans leur infidélité?

L'Église, mère des chrétiens, a-t-elle le droit de prévenir, même par des rigueurs temporelles, la contagion de l'erreur et la corruption de la famille que Dieu lui a confiée?

Si elle n'a pas ce droit, comment se fait-il que les docteurs les plus judicieux et les plus saints l'aient proclamé dans leurs écrits?

Ce droit est-il direct ou indirect?

L'Église n'a-t-elle pas toujours fait précéder l'exercice de son pouvoir coercitif d'un appel à la raison de ceux qu'elle châtiait, par la réfutation de leurs objections et la démonstration de ses dogmes?

L'Église, en punissant, ne professait-elle pas l'estime de l'homme, puisqu'elle le jugeait capable de repentir?

Doit-on juger l'époque où l'Église exerça publiquement et universellement son pouvoir coercitif, par notre époque? les peuples d'alors, par nos générations modernes?

Quels étaient, en ce temps, les rapports de l'Église

avec l'État, de l'État avec les peuples, des peuples avec l'Église?

Les peuples, considérant l'Église comme leur mère, ne recevaient-ils pas plus volontiers ses salutaires corrections?

Les peuples, plus ignorants, n'étaient-ils pas moins accessibles à la force rationnelle exprimée par des démonstrations particulières, qu'à la force rationnelle exprimée par le grand argument d'autorité?

Les peuples sont-ils devenus ou deviendront-ils, par leur éducation, plus capables de se soumettre à la force purement rationnelle?

L'hérésie, jointe à des mœurs barbares, n'était-elle pas une menace suspendue sur la société tout entière, qui alors était chrétienne?

L'adoucissement de nos mœurs, s'il est vrai qu'elles se soient adoucies, a-t-il rendu inutiles les peines afflictives du moyen âge?

L'Église est-elle responsable des excès commis par la politique, au nom de l'Inquisition?

Enfin, en retranchant le nombre des victimes frappées par le pouvoir civil, sous le couvert d'une institution religieuse, que reste-t-il [1]?

1. Nous renvoyons le lecteur à la remarquable Conférence que le R. P. Monsabré a faite pendant le Carême 1882, sur *l'Inquisition*. Voir *Exposition du dogme catholique*, 10e volume. (*Note de l'éditeur.*)

Vous le voyez, Messieurs, les questions sont nombreuses, et elles sont graves. Pour y répondre entièrement et sagement, il faut étudier autre chose que les articles passionnés de nos journaux et de nos revues, autre chose que les misérables romans et pamphlets qui ont jusqu'ici formé l'opinion publique. Si vous avez le courage d'affronter ce travail, vous sentirez se dissiper une foule de préjugés, et il est possible que ce qu'on appelle, avec tant de bruit, une œuvre de sang et de mort ne vous apparaisse plus que comme la juste application d'un pouvoir paternel et discret, qui veut sauver les âmes par des peines afflictives auxquelles notre nature, toujours en garde contre la douleur, n'est jamais insensible. Mais, quelle que soit la conclusion qui vous arrive, elle ne saurait prouver ce que prétendent nos libres penseurs : que le châtiment fut l'universel et unique moyen de discussion employé par l'Église.

Depuis que saint Paul a écrit, à son disciple Tite, les paroles que je citais en commençant : « Il faut combattre les contradicteurs de la vérité : *Oportet eos qui contradicunt arguere,* » la controverse religieuse a toujours répondu aux provocations de l'erreur. Justin, Irénée, Tertullien, Origène, Athanase, Hilaire, Grégoire, Ambroise, Jérôme, Augustin,

Cyrille, et combien d'autres qui ne se contentèrent pas de contempler, dans la solitude, les principes divins et l'harmonie sublime des vérités surnaturelles, mais qui descendirent, armés d'un glaive impitoyable, dans la lice où s'agitaient Cérinthe, Ébion, Marcion, Valentin, Tatien, Montan, Manès, Jovinien, Arius, Pélage, Donat, Nestorius, Eutychès, et l'immense armée des hérétiques. Comme ils ont démasqué leurs vaines subtilités ! Comme ils ont renversé les arguments qui leur servaient de défense! Comme ils leur ont mis sous les yeux les conséquences ruineuses de leurs fausses interprétations! Comme ils leur ont enfoncé dans la gorge ce grand principe proclamé par Irénée : « Toute manière d'expliquer l'Écriture qui ne s'accorde point avec la tradition doit être rejetée... Or, la tradition est la doctrine que les Apôtres et Jésus-Christ nous ont transmise de vive voix, et qui se conserve et s'enseigne dans les Églises... Entre toutes les Églises, c'est l'Église romaine, si grande, si ancienne, si connue de tous, à laquelle doit se conformer toute autre Église [1]. » Les Juifs n'ont pas été oubliés dans la mêlée, et Celse, Porphyre, Julien, précurseurs des incrédules, ont été frappés au défaut de

1. *Contra hæres.*

tous leurs sophismes et de tous leurs sarcasmes.

Cependant, instruite par tant de longs et effroyables combats, la théologie songea à perfectionner sa stratégie, et à se préparer des armes de précision dont les coups fussent irrémédiables. Jean Damascène en Orient, Anselme en Occident, ouvrirent cet âge d'inflexible logique, si redoutable aux ennemis de la vérité. Saint Bernard se servit victorieusement de la nouvelle méthode, contre les subtiles erreurs d'Abailard, et, depuis, la scolastique ne marcha plus qu'armée du syllogisme, défiant, avec cette épée aristotélicienne, tout mécréant, quelles que fussent son audace et sa force. Mais, en ces temps, les plus grandes gloires de la controverse religieuse, aussi bien que les plus grandes gloires de la science théologique, devaient s'amasser sur la tête de l'homme unique dont nous avons salué dernièrement le triomphe : Thomas d'Aquin est le Vauban de la théologie et le plus grand capitaine qui ait jamais défendu, à l'aide de la raison, les principes révélés. Ses thèses, bien que construites sur des modèles anciens, révèlent son génie militaire, aussi bien que l'admirable puissance de contemplation dont il était doué. Ouvrez la *Somme* au hasard, et regardez bien. D'abord, c'est l'armée ennemie des objections, qu'il faut traverser si l'on veut arriver à la place. Ses

bataillons sont quelquefois si forts, les engins de destruction si violents, qu'on a peur pour la proposition assiégée. Mais, autour d'elle, quelles tranchées profondes! quels bastions! quelles murailles! dans son sein, quelle armée d'arguments! et, quand on a tout vu, quelle grêle de flèches! quels vaillants coups d'épée! quelle déroute! quelle fuite de l'ennemi! Les opinions, Thomas d'Aquin ne les traite qu'avec respect; mais les erreurs n'obtiennent jamais de quartier. Quand les évêques grecs, assemblés au concile de Florence, s'entendirent réfuter, ils demandèrent avec admiration de quel arsenal étaient sortis les traits si puissants dont se servaient les Pères latins; et, ayant entendu prononcer le nom de Thomas d'Aquin, ils voulurent avoir en leur langue sa *Somme théologique*. Plus tard, un misérable, un apostat, hélas! de la famille dominicaine, le protestant Bucer, tremblant comme un enfant au seul souvenir des thèses qu'il avait étudiées en sa jeunesse, s'écriait : « Enlevez Thomas, et je dissiperai l'Église : *Tolle Thomam, et dissipabo Ecclesiam.* »

Luther n'était pas plus rassuré. Vivement pressé par les réfutations des théologiens et les bulles du pape Léon X, qui sont d'admirables modèles de controverse, il s'irrite contre la scolastique, il l'injurie, il la maudit. L'image affreuse du syllogisme,

dont ses déclamations furieuses ont eu plus d'une fois à souffrir, le poursuit jusque dans ses rêves. Il voit Aristote auprès de Satan, il les voit l'un dans l'autre, et l'abominable scolastique, leur fille, se traîne à terre comme un serpent visqueux, toujours prêt à souiller et à broyer dans ses anneaux les discours protubérants du pauvre réformateur. Cette préoccupation et cette panique de Luther ont passé dans l'âme de ceux qui, aujourd'hui, saluent le moine allemand comme le précurseur de la libre pensée. Ils n'aiment pas l'âge barbare où l'on s'occupait de la valeur des termes, de la justesse des propositions, des lois du raisonnement et des procédés légitimes de l'argumentation. — La scolastique a abusé, disent-ils; remercions les hommes de génie qui nous ont affranchis de sa triste méthode. — Quand il serait vrai, Messieurs, que la scolastique a abusé, s'ensuit-il que sa méthode ne vaille rien, et que la controverse du moyen âge n'ait été d'aucun secours pour la foi? « Un fou, dit quelque part le comte de Maistre, peut se servir d'un cabestan pour arracher les choux de son jardin : le cabestan cessera-t-il pour cela d'être une puissante machine? » La scolastique a abusé! Il faut avouer, Messieurs, que nos philosophes modernes n'abusent pas, quand il s'agit des règles de l'argumentation. Leurs phrases

se remplissent de mots brillants et sonores, et s'unissent comme elles peuvent, par des conjonctions qui s'étonnent de n'avoir à marier que des pensées difformes ou stériles. On est bon logicien, si, après avoir habillé des sophismes d'une prose élégante, on parvient à introduire, au bout d'un alinéa, quelque *donc* ou quelque *par conséquent*, sans liaison avec le reste. Les innocents qui lisent cela se pâment et s'écrient : Quel homme ! quel penseur !

La scolastique a abusé ! Elle est sèche, aride, dure, grossière, méticuleuse ; mais ces qualifications expliquent-elles suffisamment la haine dont elle est l'objet ? Non, Messieurs. La haine et la peur sont proches parentes. On n'aime pas la scolastique, parce qu'on redoute sa franchise et ses impitoyables révélations. Elle a conservé et perfectionné l'art héraldique de l'intelligence, qui reproche aux propositions le vice de leur union, aux conclusions l'illégitimité de leur naissance. Elle a conservé et perfectionné le scalpel qui nous fait voir, sous la trompeuse harmonie des périodes, non la forte et pure substance de la vérité, mais le vide et la corruption du sophisme. Elle a conservé et perfectionné l'instrument de supplice qui tourmente l'erreur et lui arrache de pénibles aveux. Quand vous serez las de penser pour votre propre compte, cherchez, afin de vous dis-

traire, dans un de nos livres modernes, quelques pages bien nourries et de riche couleur; soumettez-les à la torture des règles que nous ont léguées nos pères, et bientôt vous serez étonnés de leur profonde inanité.

Il ne faut pas admirer à outrance les âges passés, de quelque gloire qu'ils aient été remplis; mais il est permis, n'est-ce pas? de les venger de toute injuste détraction. C'est ce que je fais aujourd'hui, à l'égard du moyen âge. Il a poussé à leur dernière perfection la fabrication et le maniement des armes dont la science théologique doit se servir, pour combattre les ennemis de la vérité. J'ajoute qu'il fut l'âge chevaleresque de la raison appelée au service de la foi. Se trouvait-il quelque part un blasphémateur ou un corrupteur de la doctrine sacrée, ce n'était pas un traité qu'on lançait d'abord contre lui : mais un moine, muni de la bénédiction de son prieur, sortait d'un couvent et allait bravement porter son démenti au félon. Le jour était pris. A l'heure dite, le tournoi s'ouvrait, en présence d'une foule immense de spectateurs. Les arguments s'entrechoquaient : des étincelles d'esprit et de verve jaillissaient des deux parts; enfin, le champion de l'Église, profitant du faux écart d'une proposition, se fendait sur son adversaire, poussait à fond un syllogisme

victorieux, et égorgeait sans pitié l'erreur, sous les yeux des assistants. C'étaient alors des applaudissements frénétiques. Et toi, tu regardais d'en haut le vainqueur, tu souriais à ses prouesses, tu lui donnais ta main à baiser, tu couronnais sa tête glorieuse, toi, sa belle, chaste et sainte dame, ô Vérité!

Grâce à Dieu, cette humeur belliqueuse de nos pères ne nous fait pas défaut, et, si nous n'avons plus de tournois intellectuels, c'est qu'il nous est permis de combattre sous les yeux de la foule, sans sortir de nos cabinets. La controverse religieuse multiplie ses coups, à mesure que l'erreur multiplie ses contradictions. Dieu, la nature, l'homme, la société, la morale privée et publique, le Christ, sa religion, son Église, tout est souillé, défiguré, confondu par les erreurs contemporaines. Les formats populaires succèdent aux éditions de luxe, afin de répandre, plus sûrement et plus universellement, les ténèbres et la mort. Mais n'entendez-vous pas le cliquetis de nos armes, et ne voyez-vous pas, à la rage toujours croissante de l'ennemi, qu'il a été frappé au défaut de l'armure maudite que Satan avait trempée dans le fiel de son éternelle haine? Nos livres, nos brochures, nos feuilles publiques, n'ont pas le même succès que ceux qui flattent l'orgueil des faux savants et les passions du peuple, Dieu

merci; mais leur victoire est solennellement proclamée, par les mille variations de nos contradicteurs et la recrudescence de leurs agitations. Ils ont dit : C'est fait! le catholicisme tombe! Et voilà qu'il leur faut à chaque instant de nouvelles troupes, de nouvelles armes, un nouveau terrain pour combattre. Non, non, ce n'est pas fait! Peuple, suspendez vos applaudissements! Et toi, belle et chère dame, Vérité de mon Dieu, ne pleure pas encore la mort de tes chevaliers! Nous sommes debout; le nerf de la dialectique nous reste, sous une enveloppe plus élégante, et, mieux que jamais, nous sommes prêts à continuer l'œuvre des anciens champions de l'Église et de la vérité. L'erreur veut la guerre : eh bien! elle l'aura, loyale, courtoise, mais impitoyable, jusqu'à ce qu'elle en soit lassée, et que la foi plus vigoureuse se pare des dernières victoires de la raison.

Le triomphe de la foi, tel est le résultat suprême de la controverse religieuse. Les luttes des docteurs et des théologiens ont successivement préparé ces grandes assemblées d'hommes graves, pieux, intelligents, dont les discussions pacifiques ont dégagé, avec une netteté qui tient du prodige, la vérité de l'erreur, et ont légué à la science théologique des mots plus expressifs, des formules plus claires, des dogmes mieux définis, des interprétations plus fixes

du double enseignement de l'Écriture et de la tradition. Depuis le concile de Nicée jusqu'au concile de Trente, rien de nouveau n'est entré dans le corps de notre doctrine; mais de quelles lumières ont été éclairés les mystères de la Trinité, de l'Incarnatien, de la Rédemption, la consubstantialité du Verbe, la procession de l'Esprit-Saint, la personne, les natures, les volontés du Christ, la qualité de sa filiation, l'étendue de ses mérites, les privilèges de la Mère de Dieu, le culte des saints et de leurs images, le pouvoir de l'Église, les sacrements, la liberté, le bien, le mal, les destinées de l'homme, tous les dogmes divins que nous sommes obligés de croire! Le progrès n'est pas à son comble. Les controverses de notre siècle préparent une assemblée comme on n'en vit jamais : car bientôt toute la terre sera couverte d'un réseau de voies rapides, qui amèneront, en quelques jours, les évêques de toutes les contrées au centre de la catholicité. L'univers ému entendra la voix du plus grand des conciles œcuméniques, qui reliera le XXe siècle au XVIe, et le soleil de la foi, déchirant de nouveau les nuages amoncelés autour de lui par l'universelle hérésie, lancera sur tous les points du monde les gerbes d'une lumière plus pure, plus vive et plus féconde.

Ici, Messieurs, se termine le cours d'apologétique

générale, qui doit servir d'introduction au Symbole des Apôtres. Pour expliquer le premier mot de ce Symbole, j'ai rapproché la foi de la raison, j'ai réfuté les erreurs qui tendent à les séparer ou à les confondre, j'ai dit les rapports et les offices mutuels des deux sœurs qui habitent notre âme, et lui communiquent la joie et la paix du vrai. Nous sommes aux portes du temple de la vérité même. Déjà nous avons jeté un coup d'œil dans ses vastes et mystérieuses profondeurs, et nous en avons admiré les proportions sublimes : il nous reste à examiner les détails, c'est-à-dire à exposer le dogme catholique; travail immense et difficile, devant lequel mes forces et mon intelligence abdiqueraient, si je ne comptais sur la grâce de Dieu et sur la robuste et infatigable bienveillance dont vous m'avez donné tant de preuves. Quand, où et comment nous rencontrerons-nous encore, et échangerons-nous de nouveau ces paroles et ces regards qui réjouissent les cœurs amis? Nos petites conférences des Carmes sont pour toujours finies; mais Dieu, qui possède la terre, saura bien trouver un lieu hospitalier, où nous nous aimerons mieux que jamais, en parlant de lui, de ses perfections et de ses bienfaits [1].

1. Le lieu hospitalier que demandait en 1864 l'illustre conférencier lui a été offert en 1869 par Mgr Darboy, arche-

vêque de Paris, et en 1872 par Mgr Guibert. Les petites conférences des Carmes sont devenues les grandes conférences de Notre-Dame; l'*Introduction au dogme catholique* se complète, depuis dix ans, par la magistrale *Exposition* qu'écoute, avec un intérêt toujours croissant, un auditoire immense. Dix volumes de cette *Exposition* ont déjà paru chez l'éditeur de l'*Introduction;* nous en donnons les titres : 1° Existence de Dieu. 2° Etre, perfections, vie de Dieu. 3° Œuvre de Dieu. 4° Gouvernement de Dieu. 5° Préparation de l'Incarnation. 6° Existence et personne de Jésus-Christ. 7° Perfections de Jésus-Christ. 8° Vie de Jésus-Christ. 9° Œuvre de Jésus-Christ. 10° Gouvernement de Jésus Christ.

(*Note de l'Editeur.*)

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME VOLUME

DE LA PRÉPARATION RATIONNELLE DE L'ACTE DE FOI PAR L'EXAMEN DES TEMOIGNAGES.

(1864-1865)

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

Paris. — Imp. V. Goupy et Jourdan, rue de Rennes, 71.

MONSABRE, J.M.L. BQ
Introduction au 7449
Dogme Catholique. .058
I5
v.4

